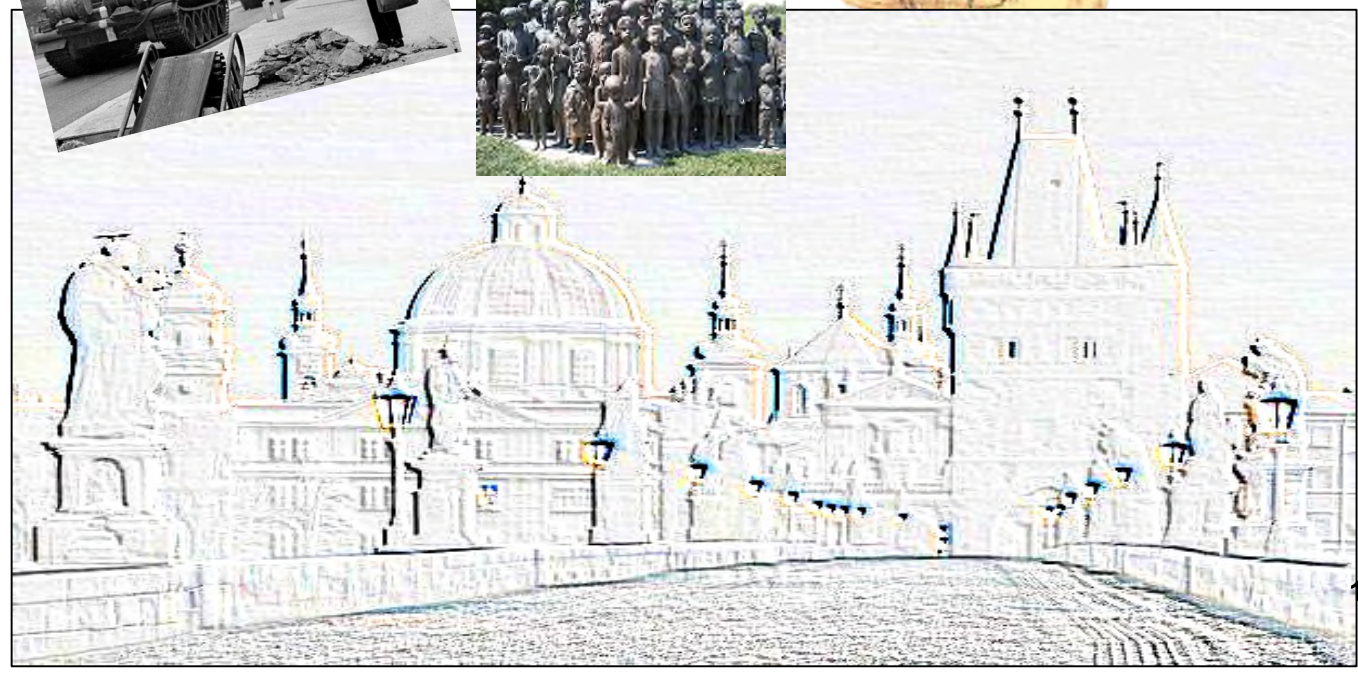




Un voyage mémoriel en République Tchèque



Collège Jean Moulin, Lyon,
Mars 2017



Sommaire

En route !	3
Planning :	4
La langue tchèque	6
Un peu de Géographie : la République Tchèque	8
Terezin : un ghetto modèle	10
La petite forteresse de Terezin	12
Terezin chantait	15
Les enfants à Terezin	17
Poèmes et textes d'enfants à Terezin	19
L'opération d'embellissement de Terezin	26
Un film à Theresienstadt	35
Les dessinateurs de Terezin	42
Heydrich, le nazi-modèle fidèle de Hitler	45
Le drame de Lidice	48
L'opération Anthropoid, l'assassinat de Heydrich	49
Plans de Prague	55
Un peu d'Histoire : des Boïens à la République Tchèque	58
Mozart et Prague, une véritable affinité	63
Le pont Charles	65
Franz Kafka	67
Le quartier juif (« Josefov »)	71
La France et la République Tchèque	75
Le printemps de Prague et l'intervention soviétique du 21 août 1968	82
Prague au cinéma	84
Le théâtre national	88
Quizz	90
Eléments bibliographiques	92

Nous remercions pour leur soutien :

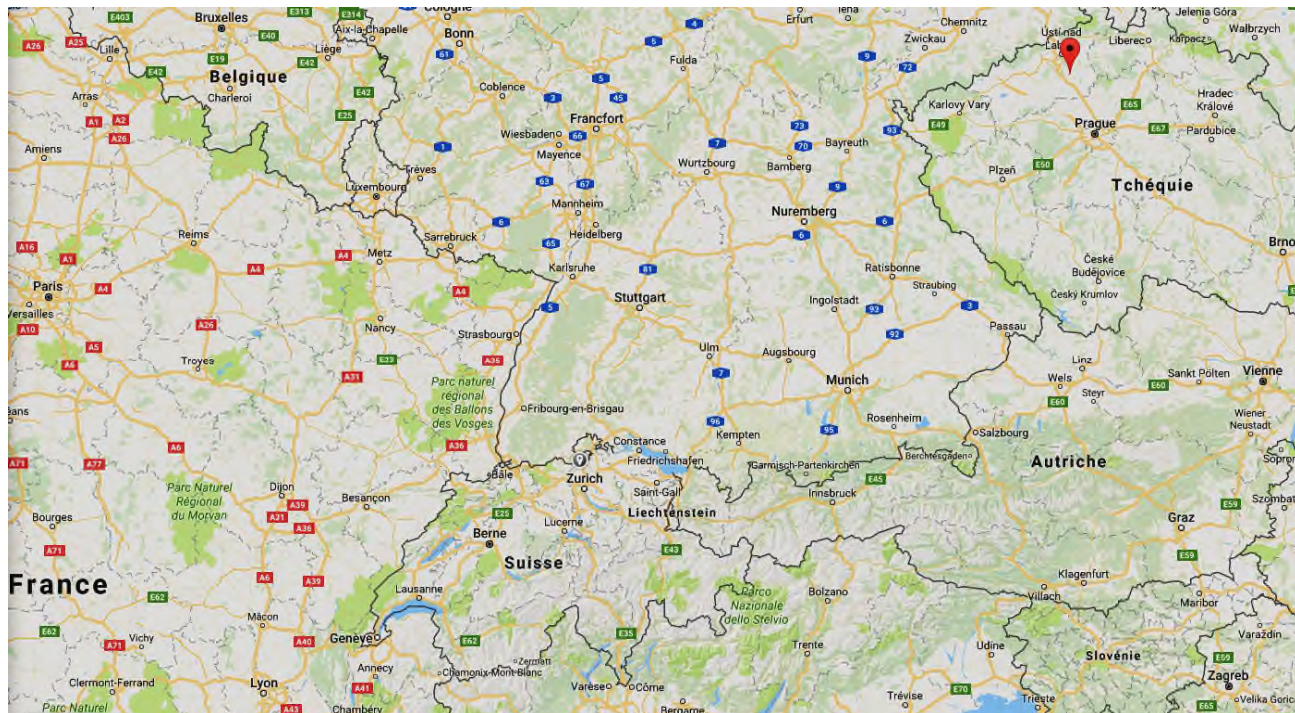
- La Fondation d'Entreprise La France Mutualiste
- La Fondation pour la Mémoire de la Shoah
- Le Souvenir Français
- Lyon Métropole
- La Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives (DMPA) du ministère de la Défense
- La Délégation Académique à l'Action Culturelle (DAAC) de Lyon



EN ROUTE !

« Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. »

Guy de Maupassant



Tracez l'itinéraire que suit notre car en vous aidant des indices suivants :

- Elle se nommait Lugdunum dans l'Antiquité : _ _ _ _ _
- Victor Hugo y est né : B _ _ _ _ _
- S'y est tenu un procès historique contre des responsables du 3^e Reich : N _ _ _ _ _
- Cette ville marque la limite de l'avancée de l'armée de libération américaine en 1945 selon l'accord américano-soviétique : P _ _ _ _
- Dans cette capitale coule la Vltava : P _ _ _ _ _
- Vous y arriverez sans doute quelque peu fatigués par la nuit : T _ _ _ _ _

« Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. »

Marcel Proust

Planning voyage « Eclats de Bohême » Terezin-Lidice-Prague

5-12 mars 2017

Dimanche soir 5 mars	Rendez-vous pour 17 heures, départ à 17h30. Voyage en autocar de nuit via Nuremberg. Arrivée vers 8h au Mémorial de Terezin	
Lundi 6 mars	Matin - Arrivée et Installation - 8 h Petit déjeuner (Réfectoire MB : Baraque Magdebourg) - 9h15-12 h : Visite guidée de la petite forteresse - 12h30 – 13h15 : Déjeuner (MB, réfectoire)	Après midi - 13h30-17h30 Visite du Ghetto de Terezin et « chant impromptu au milieu des touristes » - 18h-19h : Dîner (MB réfectoire) - 19h30-21 h : Temps collectif (Attic Theatre, MB) - Nuit au Mémorial
Mardi 7 mars	Matin - 8 h-9h : Petit Déjeuner (MB, réfectoire) - 9 h-12 h : Travail en ateliers (Attic Theater, MB) - 12 h-13h : Déjeuner (MB, réfectoire)	Après midi - 13h30-15 h : Mémoire et cinéma (Attic Theatre, MB) - 15h30-17h : Atelier de travail : chant, prise de vue - 17h-18h : petit concert (Attic Theater, MB) - 18h15-19h : Dîner (MB, Réfectoire) - 19h30-21h : Temps collectif - Nuit au Mémorial
Mercredi 8 mars	Matin - 8h-9h : Petit déjeuner (MB, réfectoire) - 9h : Départ pour Lidice - 11h-12h : Visite du Mémorial de Lidice et repas sorti du sac (préparé par Mémorial)	Après midi - 15 h : Concert - Départ pour Prague - 17h : arrivée à l'hôtel et installation - 19 h : Repas à l'hôtel - 20h-22h : Selon le temps disponible tour rapide dans la vieille ville ou temps collectif - Nuit à l'hôtel
Jeudi 9 mars	Matin - 7h30 : Petit déjeuner à l'hôtel - 9 h : Visite guidée du théâtre des Etats - 11h : Promenade en bateau sur la Vltava - Repas tiré du sac préparé par l'hôtel	Après midi - 14 h : Rencontre avec des collégiens du Lycée français de Prague, explication du projet et petit récital - 17 h : Temps libre - 19 h : repas à l'hôtel - Nuit à l'hôtel
Vendredi 10 mars	Matin - 7h30 : Petit déjeuner à l'hôtel - 9 h : Visite guidée du quartier juif (cimetière, synagogues). - Chants impromptus à la	Après midi - 13h30 : Visite guidée des studios de cinéma Barrandov - Temps libre - 20 h : repas au restaurant

	synagogue Maisel « au milieu des touristes » - Repas tiré du sac	(Uglaubiku) - Nuit à l'hôtel
Samedi 11 mars	Matin - 7h30 : Petit déjeuner à l'hôtel - 9 h : Visite du Théâtre National de Prague - Repas tiré du sac	Après midi - 14 h : Visite guidée de l'église St Cyrille et Méthode - 15 h : musée du communisme ; quartier de la place Venceslas - Temps libre - Repas à l'hôtel - Nuit à l'hôtel
Dimanche 12 mars	Matin - 8h : Petit déjeuner à l'hôtel - 10 h : Visite du monastère Strahov, bibliothèque, jardins - Repas tiré du sac	Après midi - 14 h : Visite guidée du château de Prague : cathédrale, vieux palais royal, basilique St Georges, Ruelle d'or - Temps libre - 19 h 30 : Dîner au restaurant (Umedviku) - 21h30 Retour en car pour la France et arrivée vers 10 h à Lyon

La langue tchèque

Extraits du Guide du Routard Prague, 2016

Le tchèque est une langue slave sans aucun rapport avec les langues latines ou anglo-saxonnes. En raison de sa complexité, le tchèque est considéré comme difficile à apprendre. Les mots se déclinent en sept cas différents selon leur rôle dans la phrase, les consonnes s'accumulent, alors qu'au même moment, de drôles d'accents (...)

démultiplient les possibilités de prononciation. Ainsi, Prague se dit *Praha, Praze, Prahau, Prah,* selon sa place dans la phrase. Tous les mots sans exception sont accentués sur la première syllabe. Pour mieux prononcer, ne pas oublier les quelques règles suivantes : les voyelles sont courtes ou longues et précédées d'un coup de glotte : á = a long (aa) ; í et ý = i long (ii) ; ú ou ů = ou long ; ě = ié ; ď ou ť = die ou tie ; c = ts ; č = tch ; s = s long (ss) ; š = ch ; ř = rch ; j = iè ; ž = j.

Une singularité : il n'y a pas d'article devant les noms.

Et puis il y a la lettre *ch*, qui se prononce par un léger raclement du palais ! C'est parfois un peu rugueux : un exemple, peut-être ? Voici le classique des classiques : « Enfonce ton doigt dans la gorge » se dit « *Strč prst skrz krk* ».

Outre la prononciation, la logique tchèque peut également être un écueil à l'apprentissage. Ainsi, « oui » s'écrit « *ano* » mais peut se dire « *no* », source éventuelle de malentendus ! Pour dire « Il est 10h45 », on signale à son interlocuteur qu'on a fait les trois quarts du chemin qui nous mène à 11h. « Il est 10h35 » se dit « Dans 10 mn, on aura fait les trois quarts du chemin qui nous mène à 11h ». Bref, quand on arrive à aligner deux mots en tchèque, on fait deux fautes à tous les coups.

Conversation générale

Oui	Ano
Non	Ne
Bonjour	Dobrý den ou Ahoj (familier)
Bonsoir	Dobrý večer
Bonne nuit	Dobrou noc
Au revoir	Na shledanou
S'il vous plaît	Prosím ou pardon
Merci	Děkuji
De rien	Není zač
Pardon !	Promiňte !
Combien ?	Kolik ?
Parlez-vous le français ?	Mluvíte francouzsky ?
Je ne comprends pas	Nerozumím
Où se trouve la rue Široká ?	Kde je ulice Široká ?

Inscriptions courantes

Entrée	Vchod
Sortie	Východ
À gauche	Vlevo
À droite	Vpravo
Entrée interdite	Vstup zakázán
Caisse	Pokladna
Défense de fumer	Kouření zakázáno
Occupé	Obsazeno
Ouvert	Otevřeno
Réservé	Rezervovaný
Fermé	Zavřeno

DES MOTS FRANÇAIS VENUS DU TCHÈQUE

Le plus connu de ces mots est « robot », dérivé de *robota* qui signifie en tchèque « travail pénible, corvée ». Il fut employé pour la première fois par l'écrivain Karel Capek. Le terme « calèche » vient de l'allemand *Kalesche*, lui-même dérivé du tchèque *kolesa*. « Obus » dérive également de *Haubitze* (obusier) qui est en allemand une altération du tchèque *houfnice*, littéralement « catapulte ». « Pistolet » viendrait aussi du tchèque.

Chiffres

Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Huit
Neuf
Dix
Vingt
Cent
Deux cents
Trois cents
Quatre cents
Cinq cents
Mille
Dix mille

Jeden
Dva
Tři
Čtyři
Pět
Šest
Sedm
Osm
Devět
Deset
Dvacet
Sto
Dvě stě
Tři sta
Čtyři sta
Pět set
Tisíc
Deset tisíc

Calendrier

Lundi
Mardi
Mercredi
Jeudi
Vendredi
Samedi
Dimanche
Aujourd'hui
Demain
Hier
Janvier
Février
Mars
Avril
Mai
Juin
Juillet
Août
Septembre
Octobre
Novembre
Décembre

Pondělí
Úterý
Středa
Čtvrtek
Pátek
Sobota
Neděle
Dnes
Zítřka
Včera
Leden
Únor
Březen
Duben
Květen
Červen
Červenec
Srpen
Září
Říjen
Listopad
Prosinec

Toponymie

Place
Rue
Avenue
Quai
Jardin, parc
Église
Pont
Château
Château fort
Virage

Náměstí
Ulice
Třída
Nábřeží
Zahrada, pč
Kostel
Most
Zámek
Hrad
Zatáčka

Déviation
Poste de police
Gare

Objížďka
Policie
Nádraží

Au restaurant

Restaurant
Petit déjeuner
Déjeuner
Dîner
Café noir
Lait
Café au lait
Chocolat
Thé
Bière
Beurre
Pain
Fromage
Apportez-moi de l'eau minérale
Une bouteille
Un verre
À votre santé
La carte, s'il vous plaît
L'addition, s'il vous plaît
Canard
Gibier
Légumes
Œufs
Petit pain
Poissons
Poulet
Riz
Sel
Sucre
Viande de bœuf
Viande de veau
Viande fumée
Volaille

Restaurace
Snídaně
Oběd
Večeře
Černá káva
Mléko
Bílá káva
Čokoláda
Čaj
Pivo
Máslo
Chléb
Sýr
Přineste mi minerálku
Láhev
Sklenička
Na zdraví
Jídelní lístek, prosím
Zaplatím, prosím
Kachna
Zvěřina
Zelenina
Vejce
Pečivo
Ryby
Kuře
Rýže
Sůl
Cukr
Hovězí
Telecí
Uzené
Drůbež

À l'hôtel

Une chambre à un lit
Une chambre à deux lits
Avec bains
La clé
Pour un jour
Pour deux jours
Quel numéro de chambre ?
Service compris
Réveillez-moi à sept heures
Appelez un taxi
Je désire téléphoner

Jednolůžkový pokoj
Dvoulůžkový pokoj
S koupelnou
Klíč
Na jeden den
Na dva dny
Jaké je číslo mého pokoje ?
Včetně spropitného
Vzbudte mě v sedm hodin
Objednejte mi taxi
Chtěl bych si zatelefonovat

En déplacement

Gare ferroviaire
Gare des bus
Horaire
Billet
Arrêt
Départ
Arrivée
Consigne
Bagages
Correspondance
Couchette
Quai
Parking
Station-service

Vlakové nádraží
Autobusové nádraží
Jízdní řád
Lístek, místenka
Zastávka
Odjezd
Příjezd
Úschovna
Zavazadla/kufry
Přestup
Lehátko
Nástupiště
Parkoviště
Benzínová pumpa

Un peu de Géographie : La République Tchèque

© Cartographie HACHETTE Tourlane

77

Surlignez en couleur la ville de Terezin. Indiquez par une croix la localité de Lidice. Quels sont les Etats limitrophes de la République Tchèque ?



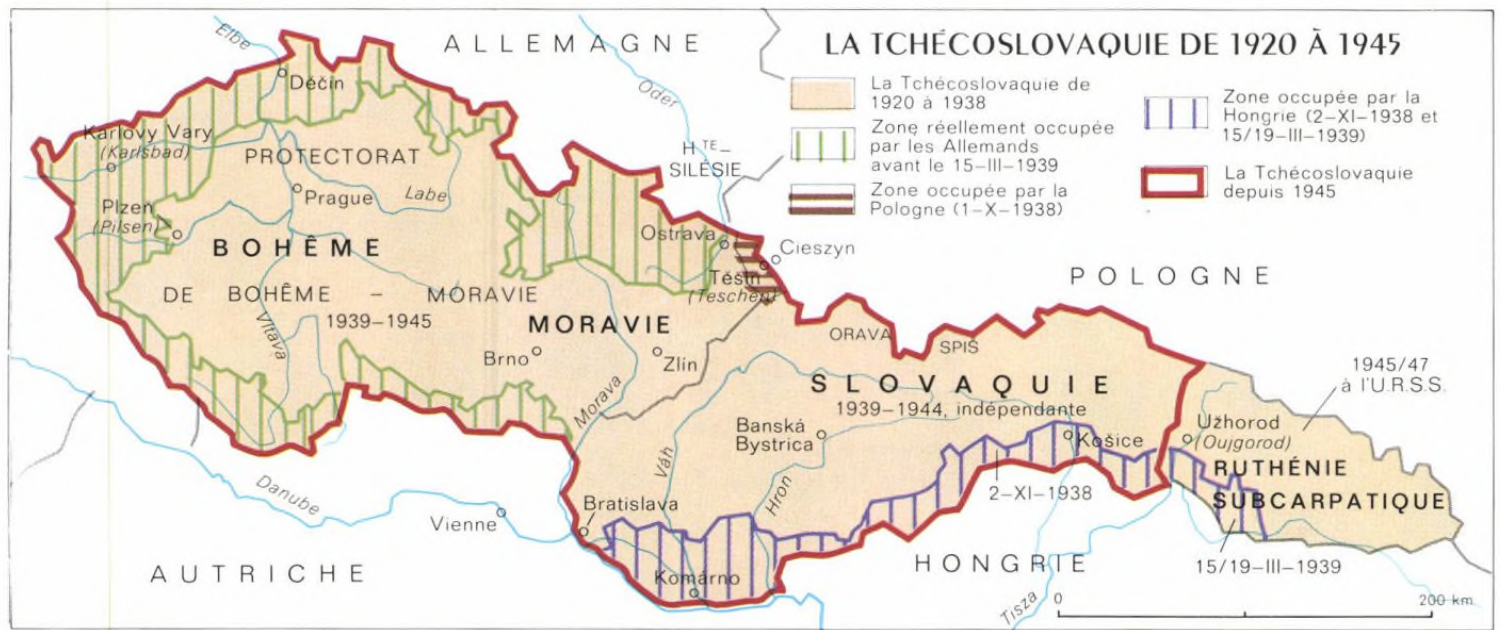
Sur cette carte en relief, comment peut-on qualifier le relief de la région de Prague ?

La Bohême est la région occidentale de la République Tchèque actuelle, la Moravie sa partie orientale. Tracez l'axe séparant les deux parties sur l'une des cartes.

Entourez les monts de Bohême qui intéressaient Hitler lors de l'annexion des Sudètes. Donnez deux raisons qui

décident Hitler à leur annexion en 1938.

En 1920 cet Etat d'Europe était quelque peu différent : il se nomme



Pourquoi cet Etat naît-il en 1920 ? Que savez-vous à propos de sa naissance ?

.....

.....

.....

Que se passe t-il le 1^{er} janvier 1993 ?

.....



Retrouvez les couleurs de ces drapeaux. Quels Etats représentent ils ?

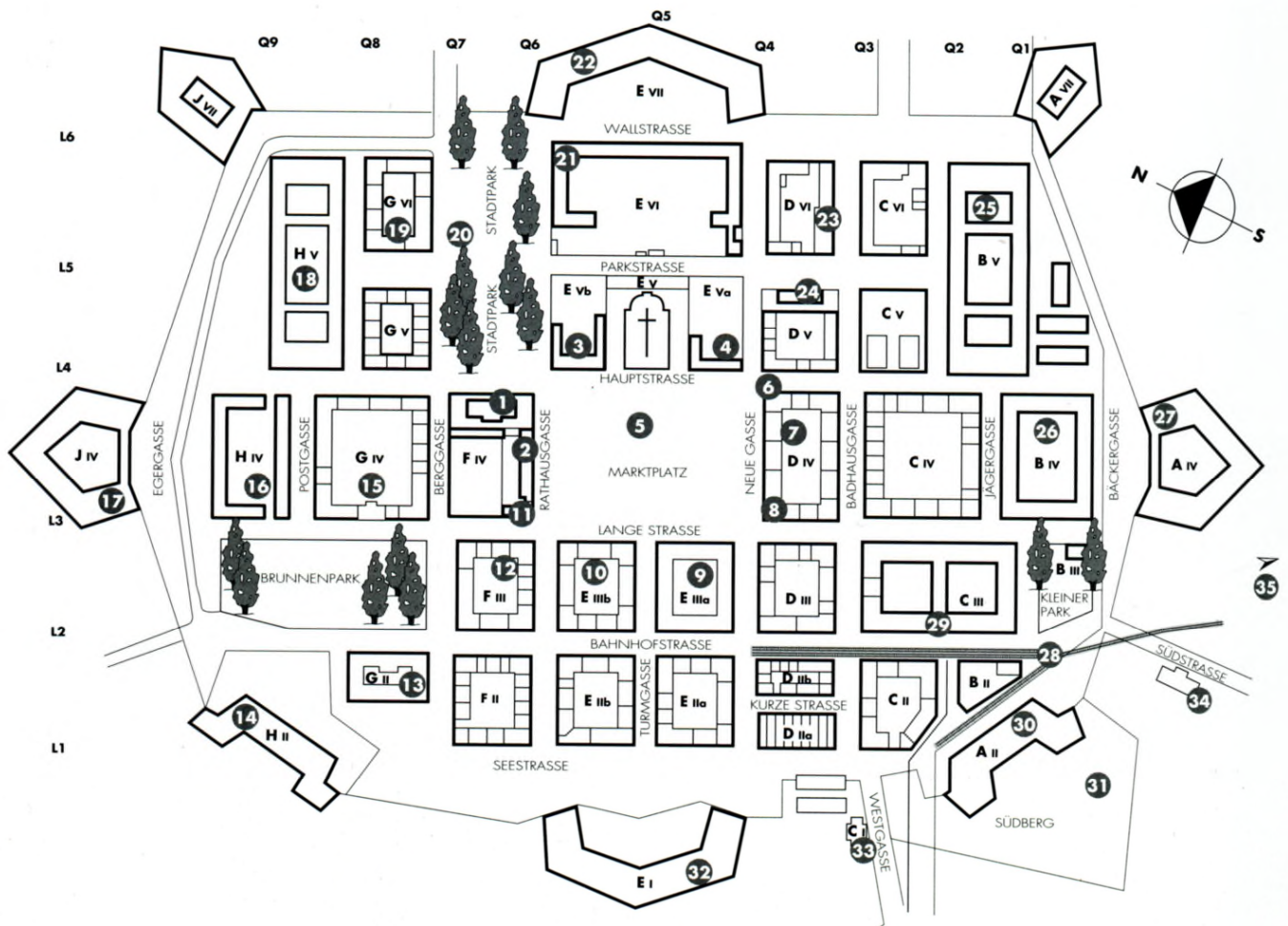
.....



.....

Terezin : un ghetto modèle

Le ghetto de Theresienstadt 1941-1945



1 : L 417

Hauptstrasse

En 1942, un foyer pour garçons de 10 à 15 ans est ouvert dans cette ancienne école. Ils y reçoivent un enseignement clandestin. Lieu dans lequel est publié le journal *Vedem*.

2 : Q 619

Rathausgasse

L'ancien hôtel de ville de Terezín abrite la poste du ghetto, la banque, le tribunal et des bureaux. Des spectacles et des concerts y sont également organisés.

3 : L 414

Hauptstrasse

Siège de la Lagerkommandantur jusqu'en août 1942, ce bâtiment abrite ensuite la poste, des bureaux et un foyer de filles tchèques. Ce sont elles qui publient le journal *Bonaco*.

4 : L 410

Hauptstrasse

Foyer pour les filles de 8 à 16 ans dans lequel se tiennent des activités scolaires clandestines et l'atelier de dessin de Friedl Dicker-Brandeis. Des concerts sont organisés dans la cave du bâtiment.

5 : Marktplatz

Jusqu'à la fin de 1943, cette ancienne place d'armes est recouverte d'une tente de cirque sous laquelle des internés rassemblent des caisses en bois puis conditionnent des équipements antigel pour moteurs. La place est ceinte d'une palissade qui en interdit l'accès aux autres détenus. Lors des opérations d'embellissement, au printemps 1944, l'esplanade est réaménagée et un kiosque à musique est édifié à l'un de ses angles, en face du café.

6 : L 415

Hauptstrasse

Emplacement de l'un des principaux magasins du ghetto. La plupart des articles vendus là ont été confisqués à des internés lors de leur arrivée à Theresienstadt.

7 : Q 418

Neue Gasse

Emplacement du café de Theresienstadt, ouvert en décembre 1942. Des concerts et des spectacles de cabaret y ont lieu quotidiennement.

8 : Q 414, Q 416

Neue Gasse

Siège de la Lagerkommandantur. Aménagée en bunker, la cave sert de lieu d'interrogatoire.

9 : **L 311**

Lange Strasse

La caserne du Génie, affectée au logement des vieillards. Des services hospitaliers y sont également installés. Une synagogue est aménagée dans les combles du bâtiment.

10 : **L 315**

Lange Strasse

Siège de la Ghettowach, le service de sécurité juif du ghetto. Le bâtiment dispose également d'une grande salle pour les spectacles.

11 : **L 318**

Rathausgasse

Foyer et jardin d'enfants. Une salle est aménagée pour les représentations théâtrales.

12 : **Block F III**

Foyer pour enfants et apprentis. Une partie des locaux est affectée aux représentations théâtrales et à diverses activités culturelles.

13 : **Block G II**

Quartier général des gendarmes tchèques chargés de la garde du camp et de la surveillance des équipes de prisonniers travaillant à l'extérieur du ghetto.

14 : **Block H II**

Le "Bauhof", dans lequel divers corps de métiers ont leurs ateliers. Non loin de là, dans une galerie souterraine près de la porte de Leitmeritz, les SS entreprennent, en février 1945, l'aménagement d'une chambre à gaz.

15 : **L 324**

Lange Strasse

Ce bâtiment abrite la SS Kameradschaftsheim. Elle comprend un mess au rez-de-chaussée et des appartements dans les étages.

16 : **Block H IV**

Postgasse

La Bodenbacher Kaserne (ancienne armurerie) sert initialement de logement aux prisonniers. La "Schleuse", service par lequel transitent les arrivants et les partants, y est également installée. En 1943, le bâtiment est évacué pour laisser place aux archives du RSHA transférées de Berlin.

17 : **Block J IV**

L'Aussiger Kaserne abrite un temps la "Schleuse" avant de servir d'entrepôt et de centre de triage des biens de toutes sortes confisqués aux nouveaux arrivants. Deux exécutions collectives ont lieu dans ce secteur en janvier et février 1942.

18 : **Block H V**

La Dresdner Kaserne est affectée au logement des femmes et de leurs enfants à partir de décembre 1941. Une prison est aménagée dans ses caves pour ceux qui contrevennent à la réglementation du ghetto. Une partie des locaux sert aux représentations théâtrales et à diverses activités culturelles. Des matchs de football (avec des équipes de sept joueurs) sont autorisés dans la cour de la caserne.

19 : **Block G VI**

Des femmes avec des enfants de moins de trois ans sont logés dans les bâtiments composant le block. Le hall de l'un d'entre eux est utilisé pour le théâtre et des concerts.

20 : **Stadtpark**

Dans ce parc, un pavillon en bois pour les enfants et un espace de jeu sont aménagés pendant les opérations d'embellissement du printemps 1944.

21 : **Block E VI**

La Hohenelber Kaserne garde la fonction d'hôpital qui était la sienne avant la guerre. Elle dispose de bains publics.

22 : **Block E VII**

La Kavalier Kaserne, délabrée, accueille la "Schleuse" en 1942. Par la suite, vieillards et aliénés y sont entassés dans les pires conditions.

23 : **Block D VI**

Ancienne brasserie dans laquelle on aménage une station de désinfection, des douches et une blanchisserie. Une partie des locaux sert de logement aux prisonniers.

24 : **Block D V**

Ancien manège abritant une menuiserie.

25 : **Block B V**

La Magdeburger Kaserne abrite le siège du Conseil des Anciens et les bureaux de l'Administration autonome juive. Certains de ses membres y ont un logement. Une salle est affectée aux activités culturelles. Le Bureau de dessin du Département technique est installé dans ce bâtiment.

26 : **Block B IV**

La Hannover Kaserne est transformée en dortoirs pour les hommes. Une des grandes cuisines du ghetto y est également installée.

27 : **Block A IV**

Bäckergasse

La boulangerie et l'entrepôt principal des denrées alimentaires.

28 : **Bahnhofstrasse**

La ligne de chemin de fer reliant la gare de Bauschowitz à Theresienstadt s'achève dans la Bahnhofstrasse, que borde la Hamburger Kaserne. Cette ligne construite par des ouvriers du ghetto a été mise en service le 1^{er} juin 1943.

29 : **Block C III**

La Hamburger Kaserne est affectée au logement des femmes puis des Juifs hollandais, à partir de 1943. Une partie du bâtiment sert également de "Schleuse" par laquelle transitent ceux qui sont déportés vers l'Est.

30 : **Block A II**

La Jägerkaserne est occupée par des vieillards et une station de désinfection des effets personnels des internés.

31 : **Südberg**

La "colline du sud", bastion qui devient un terrain de sports pour les adultes et les enfants en 1943.

32 : **Block E I**

Seestrasse

La Sudetenkaserne est le bâtiment dans lequel se sont installés, dès novembre 1941, les tout premiers arrivants. En juillet 1943, la caserne est évacuée pour laisser place aux archives que le RSHA transfère de Berlin.

33 : **Bâtiment C I**

Westgasse

La maison des Sokols sert initialement d'hôpital avant d'être transformée, lors des embellissements du printemps 1944, en centre communautaire comprenant entre autres une grande salle de spectacle, une bibliothèque, une synagogue et une terrasse aménagée en aire de repos.

34 : **Südstrasse**

Chambres mortuaires aménagées dans des casemates de la ligne de fortification et dans lesquelles se déroulent les rites funéraires. En face, de l'autre côté de la route, se trouve le columbarium, également aménagé dans des casemates.

35 : **Le cimetière** juif se trouve à quelques centaines de mètres du columbarium. En 1942, environ 9 000 prisonniers y sont inhumés dans des fosses individuelles ou collectives. Près du cimetière, un crématorium construit par les internés est mis en service en septembre 1942. Plusieurs dizaines de milliers de corps y sont brûlés entre 1942 et 1945.

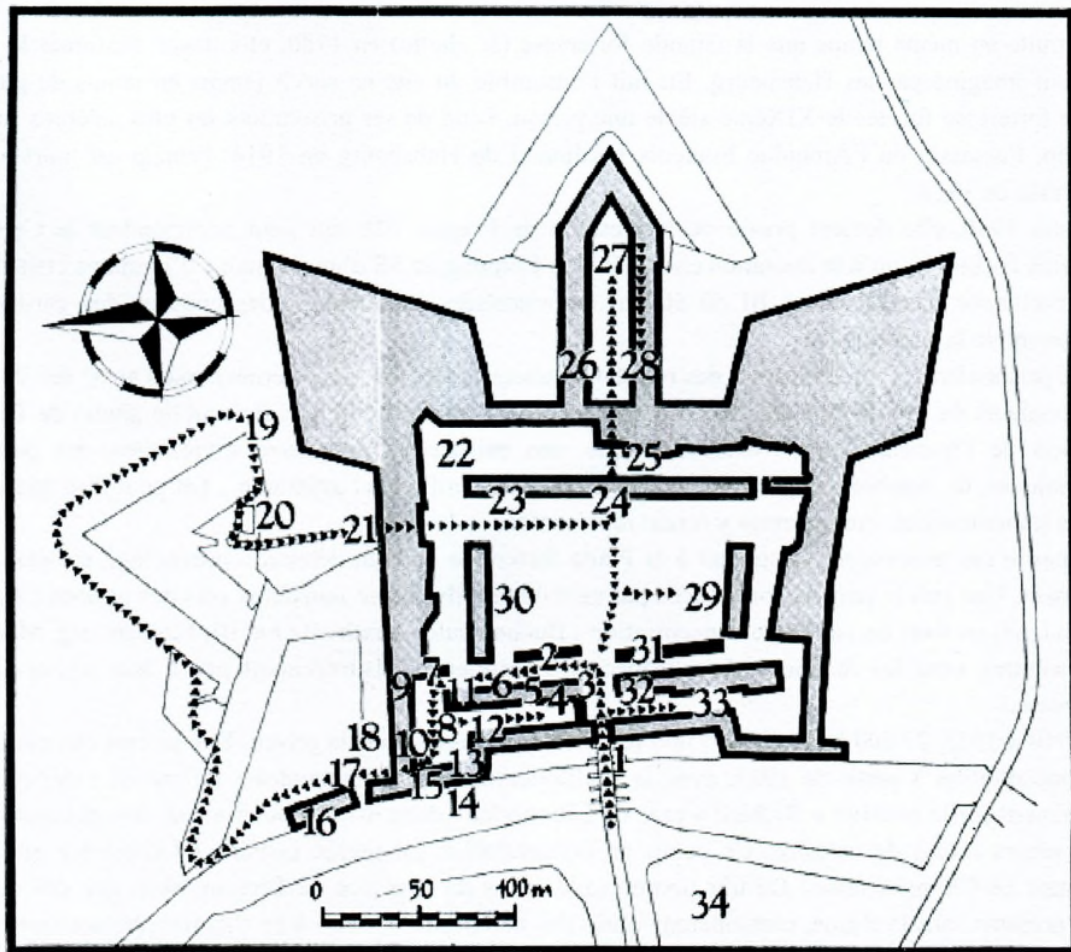
Indiquer par deux croix rouges où se situent le musée du ghetto, le Mémorial de Terezin (barraque Magdebourg).

Que Remarquez-vous dans l'organisation spatiale de la ville ? Comment l'expliquer ?

Surlignez dans la légende en rouge les lieux du pouvoir SS et de leurs auxiliaires tchèques, en jaune les lieux de l'autorité autonome juive, en vert les lieux de vie culturelle. Reportez la couleur sur le plan. Peut-on dire qu'autorités allemandes et juives sont nettement séparées ? Que peut-on en déduire ?

La petite forteresse de Terezin

Plan de la Petite forteresse.



- | | |
|--|---|
| 1. Entrée principale. | 19. Lieu d'exécution de 250 à 300 prisonniers. La plupart furent fusillés. |
| 2. Cour de l'administration du camp. | 20. Terrain où 601 corps furent exhumés en 1945. |
| 3. Espace muséographique. | 21. « Porte de la Mort » donnant accès au lieu d'exécution. |
| 4. Bureau des gardes. | 22. Piscine pour les gardes et leurs familles. |
| 5. Bureau du commandant. | 23. Bureau des officiers de la cour IV |
| 6. Magasin des vêtements. | 24. La cour IV qui occupe tout l'espace au centre du plan. |
| 7. Entrée de la Cour I avec l'inscription « Arbeit macht frei ». | 25. <i>Bureau du Mémorial.</i> |
| 8. Cour I , Blocks A et B. | 26. Cellules pour 4 à 600 prisonniers. |
| 9. Cellules pour une centaine de prisonniers chacune. | 27. Partie de la cour où des prisonniers furent pendus pour l'exemple. |
| 10. Infirmerie du médecin de la Gestapo. | 28. Cachots d'isolement. |
| 11. Bureau de l'officier commandant la cour I. | 29. Logements des 120 gardes SS. <i>Aujourd'hui un musée.</i> |
| 12. Cachots d'isolement. | 30. Logement du commandant Jöckel et de ses officiers. |
| 13. Vestiaire et salle pour la toilette. | 31. Cour II , où se trouvaient des ateliers. |
| 14. Infirmerie des médecins prisonniers. | 32. Cantine des gardes et des officiers. |
| 15. Salle de toilettes rénovée en 1944 pour la visite de la Croix-Rouge. | 33. Cour III pour les femmes prisonnières; ici se trouvait la "cuisine" des prisonniers du camp. |
| 16. Block hôpital où des centaines de prisonniers moururent de l'épidémie de typhus. | 34. Cimetière National où plus de 600 victimes sont inhumées. |
| 17. Entrée du tunnel qui débouche sur le lieu d'exécution. | |
| 18. Chambre mortuaire où les corps sont entreposés avant d'être inhumés. | |

1) Quelle était la fonction de la petite forteresse à Terezin ?

2) Quels types de prisonniers étaient incarcérés dans la petite forteresse ?

3) Combien d'hommes et de femmes furent envoyés à la prison de Terezin (petite forteresse) ?

4) Pendant les dernières semaines de guerre, combien de détenus étaient encore entassés dans la prison ?



5) Que signifie l'inscription au-dessus de la porte d'entrée de la petite forteresse ?

6) Dans quel camp tristement célèbre existe-t-il la même inscription ?

7) Quel sens donner à cette inscription ?

8) Quel détenu a occupé la cellule n° 1 à Terezin jusqu'à la date de sa mort en 1918 de la Tuberculose ?

9) Quel poète et résistant français est décédé le 8 juin 1945 à la petite Forteresse ?

10) Les prisonniers ont souvent fourni une main d'œuvre importante pour les travaux forcés : donnez un exemple :

11) Quelle épidémie fit des ravages considérables en 1945 ?

12) Que se passe-t-il le 16 septembre 1945 devant la petite forteresse ?

13) Les criminels de guerre responsables de la Petite Forteresse ont-ils été jugés ? Donnez des exemples



1 : Peloton d'exécution composé de gardiens (à g. H. Jöckel*, commandant de la prison)
 2 : Commando de travail « Reichbahn » à la gare d'Usti nad Labem
 3 : Personnel de surveillance et une partie de l'unité de garde SS. Au premier plan, H. Jöckel.
 4 : appel des prisonniers dans la cour I
 5 : Départ d'un commando de travail
 6 : Exhumation des fosses communes de la Petite Forteresse effectuée du 30 août au 4 septembre 1945 après la libération
 7 : funérailles nationales du 16 septembre 1945. Survivants près d'une tombe.



Source des documents : Archives du Monument de Terezin, Archives centrale d'état de Prague, collections personnelles. Ces photographies ont été publiées dans le document « La Petite Forteresse de Terezin, 1940-1945 ».

* Heinrich Jöckel a été jugé, condamné à mort et exécuté en 1946 par la cour de justice de Litomerice.

TEREZIN CHANTAIT

Article du journal « Le Monde » du 6 mai 2005

Comment les nazis ont fait croire qu'un camp de concentration de Tchécoslovaquie était une cité heureuse.

Entre le 24 novembre 1941 et la libération du ghetto le 5 mai 1945, 139 654 personnes ont été incarcérées dans le camp de Terezin. A une heure de route de Prague, 33 419 prisonniers y sont morts, 86 934 ont été déportés vers les camps d'extermination, notamment vers les chambres à gaz d'Auschwitz, 17 320 prisonniers s'en sortirent vivants, 1 000 des 15 000 enfants détenus à Terezin, à un moment ou à un autre, survécurent.

Derrière l'objectivité terrifiante des chiffres se cache l'une des plus atroces mystifications mises au point par les nazis. Tombant par hasard, au début de l'année 1970, sur trois petits articles publiés dans une revue musicale tchèque qui mentionnaient l'existence de huit courtes pièces musicales composées à Terezin, un musicien chrétien, ainsi qu'il le précise, Joza Karas, entreprend d'écrire l'histoire de ses compatriotes juifs internés. De nombreux articles, des livres, des films et des essais mentionnaient l'existence de Terezin ou s'attachaient à témoigner de l'horreur. Quelques écrits traitaient de l'activité musicale ou culturelle de tel ou tel prisonnier, mais aucun ne relatait de façon globale la vie à Terezin, l'activité musicale intense mise en oeuvre avec la bénédiction des nazis. Après onze années d'une enquête qui l'a beaucoup fait voyager, qui lui a fait rencontrer des " *gens merveilleux* ", Joza Karas livrait son manuscrit à Pendragon Press, qui le publiait aux Etats-Unis quatre ans plus tard. Gallimard en publie aujourd'hui la traduction française.

Terezin n'est pas à proprement parler une cité. C'est une ville de garnison protégée de remparts bâtie en 1780 par l'empereur d'Autriche Joseph II pour se prémunir contre une éventuelle expansion prussienne en provenance du Nord. Il l'appela Theresienstadt en l'honneur de sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse. Cette place forte, conçue pour accueillir six mille habitants, servit en réalité de prison Gavrilo Princip, qui assassina l'archiduc François-Ferdinand en 1914 à Sarajevo, en fut le prisonnier le plus célèbre, avant la seconde guerre mondiale.

L'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Troisième Reich fut rapidement accompagnée par les mesures discriminatoires que les nazis imposaient aux juifs de leur propre pays et aux nations qu'ils occupaient. Toute la culture juive et celle qui était jugée dégénérée (le Monde du 10 avril) furent donc interdites dans le protectorat de Bohême-Moravie. La musique des compositeurs vivants, comme celle des morts. Mendelssohn fut ainsi interdit au même titre qu'Offenbach, Mahler, Schoenberg, Berg ou Hindemith. Les juifs ne purent bientôt plus travailler, plus être scolarisés. Ils leur étaient même interdits de posséder des instruments de musique, des skis, des animaux familiers, d'utiliser le téléphone, de se rendre au concert, au théâtre, de se promener dans les parcs et de fréquenter des Aryens. Certains artistes se produisaient quand même, en utilisant des noms d'emprunt, au risque d'être exécutés.

Il ne restait plus qu'à emprisonner les juifs dans ce qui devint le ghetto de Terezin. L'Obergruppenführer Reinhard Heydrich le décida le 10 octobre 1941 lors d'une réunion à laquelle assistait Adolf Eichmann et Karl Hermann Franck. Un conseil des anciens administrerait le camp. Le 24 novembre, celui-ci accueillait ses 342 premiers occupants.

Premier mensonge, les nazis avaient assuré à ces hommes qui devaient préparer la venue de leurs coreligionnaires qu'ils pourraient rentrer chez eux chaque fin de semaine. Bientôt, 2 000 prisonniers vinrent les rejoindre. Le 4 décembre, 1 000 représentants des différents corps de métier nécessaires au bon fonctionnement d'une société les suivirent.

Médecins, ingénieurs, techniciens, professeurs, volontaires pour la plupart, ils avaient été recrutés par le président du Conseil des anciens de la communauté juive, qui connaissait l'existence de Dachau et

d'Auschwitz, mais qui pensait, ainsi qu'on le lui avait laissé entendre, que Terezin pouvait être un lieu où, à défaut de les laisser en paix, les nazis parqueraient les juifs au lieu de les envoyer à la mort.

Second mensonge, Terezin était dans l'esprit des nazis un centre de triage à partir duquel les juifs devaient être aiguillés vers différents camps de la mort. Toutes les couches de la population furent bientôt entassées dans le ghetto de Terezin. Moins d'un an plus tard, 58 491 déportés tenaillés par la faim, rongés par la gale, vidés par la dysenterie, attendaient. Des familles écartelées entre différents bâtiments attribués par sexe, tranches d'âge et selon l'état de santé. Il est arrivé que 150 personnes meurent le même jour, de mort " *naturelle* ", à Terezin. Pendant que des convois partaient, d'autres arrivaient.

Malgré la minutie des fouilles qu'ils pratiquaient, les nazis ne purent empêcher certains musiciens d'introduire des instruments dans le camp de Terezin. Des violoncelles, des violons, des clarinettes, parfois en pièces détachées, surgirent ainsi dans l'enceinte du camp. Fautes de partitions, certains artistes en recopièrent de mémoire, d'autres passaient leur temps à chanter dans leur tête ce qu'ils ne voulaient pas oublier. D'autres, enfin, écrivaient, dessinaient, composaient. Une vie culturelle intense imposa bientôt sa marque sur Terezin.

D'abord cachée. Bientôt en pleine lumière. Les nazis avaient compris que l'élite culturelle parquée à Terezin pouvait servir au mieux les intérêts de leur propagande. Ils encouragèrent donc toutes les initiatives, laissant des chœurs, des orchestres, se constituer. On organisa des représentations théâtrales, on monta des opéras à Terezin. Un piano fut apporté. Il n'avait pas de pieds, on le posa sur des caisses. Mahler, Schoenberg, interdits ailleurs, côtoyèrent Bizet, Schubert, Brahms, Zemlinsky, Chopin, Debussy et la musique des compositeurs internés. Mais l'on ne jouait ni Richard Strauss ni Wagner. Tout de même.

LES GRANDS SOIRS DES GHETTO SWINGERS

Les concerts se donnaient sur une plate-forme installée spécialement. Les nazis y assistaient, ravis, comme ils assistaient à tous ceux qui étaient donnés en Allemagne et ailleurs. Trois différences : il n'y avait aucun juif dans les salles de concert de cet ailleurs ; on n'y jouait pas la musique des compositeurs interdits, et certains concerts étaient enregistrés (ils font, aujourd'hui, l'objet de publications discographiques officielles commercialisées par Deutsche Grammophon et créditées du copyright de la Reich Rundfunk). Un groupe de jazz se créa. Les Ghetto Swingers eurent de grands soirs qu'un film immortalisa. Il ne restait plus qu'à nettoyer les carreaux, installer des pots de géraniums sur les fenêtres, tondre les pelouses, rafraîchir les peintures, habiller décemment les prisonniers, maquiller les femmes et organiser une belle représentation d'opéra. Des enfants y chanteraient, car ce ne pouvait être qu'un opéra pour enfants. Brundibar, du compositeur Hans Krasa (gazé à Auschwitz, le 17 octobre 1944), fut ainsi représenté le 20 août 1944 devant les envoyés du Comité international de la Croix-Rouge bernés. Ces jours-là, la Propagandastaffel tourna un film. Dans *Le Führer offre une ville aux juifs*, des gens heureux applaudissent à tout rompre.

La Musique à Terezin de Joza Karas décrit la vie à Terezin, évalue l'ampleur et la qualité de la vie culturelle de ce ghetto avec le détachement digne de celui qui témoigne sans haine et une pudeur respectée par son traducteur. Parmi les témoignages que Karas a recueillis auprès des survivants, une saillie renvoie la musique à sa fonction rituelle et à une mystique originelle qui s'imposent lorsqu'elle est pratiquée dans des épisodes aussi dramatiques : " *La musique ! La musique, c'était la vie !* " affirme aujourd'hui Greta Hoffmeister, dans un éclat de rire. Elle était la petite Aninka de Brundibar.

Alain Lompech

Les enfants à Terezin

Texte extrait de l'ouvrage « L'enfant et le génocide, Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah », textes choisis par Catherine Coquio et Aurélia Kalisky, Bouquins, Robert Laffont, 2007

A Terezin, plus de 15 000 enfants ont été internés. La réalité du camp était celle d'un ghetto : enfermement, surpeuplement, faim, épidémies, « transports » quasi quotidiens vers les camps de concentration ou d'extermination. Mais la singularité de Terezin tient au fait que certaines formes de vie sociale et culturelle exceptionnellement riches et diverses y étaient préservées.

Tous les témoignages décrivent la frénésie créatrice qui y règne comme un véritable acte de résistance. D'autres y voient au contraire une fuite nocive hors de la réalité.

Le travail forcé des adultes fait que les enfants étaient dès l'arrivée séparés de leurs parents et regroupés. En raison de l'effroyable mortalité qui y règne, de nombreux enfants se retrouvent orphelins ce qui explique le nombre élevé d'enfants dans le camp.

La première baraque d'enfants fut la L 417.

Accueillant des enfants majoritairement tchèques âgés de 13 à 15 ans, son premier foyer fut ouvert le 8 juillet 1942 dans les anciens locaux d'une école. Sur son modèle furent créés les autres foyers pour enfants les plus jeunes (11-13 ans), la baraque pour les moins de 10 ans (L 318), la L 414 où étaient logés des enfants allemands et autrichiens et la baraque L 410 réservée aux petites et jeunes filles du Protectorat. Chaque foyer était supervisé par un « Madrich », jeune adulte parfois déjà formé à la pédagogie avant-guerre, appartenant souvent à l'élite intellectuelle et artistique tchèque, et pour certains aux mouvements de jeunesse sioniste de gauche, qui étaient extrêmement vivaces en Tchécoslovaquie avant la guerre : Valtr Eisinger, Fredy Hirsch, Gonda Redlich, Zeev Shek, Rudolf Freudenfeld, Kamilia Rosenbaum, Ella Polak, Otto Kraus et Friedl Dicker-Brandeis restent les plus connus d'entre eux.

Seule une partie des enfants de Terezin vivait dans ces bâtiments où l'enfance était relativement protégée : ils étaient environ 5000 dans l'ensemble du camp, le chiffre variant plus ou moins en fonction des vagues de « transport ». Les plus de 16 ans étaient soumis au travail forcé et résidaient dans des « foyers d'apprentis » ; les nourrissons et les tout-petits restaient confiés à leurs parents ou placés en crèche durant la journée.

Les nazis interdisaient toute forme d'enseignement. A la place, ils officialisèrent « l'organisation du temps libre », qui autorisait des activités telles que les jeux et les loisirs culturels, cela dans l'unique but de faire du ghetto un « ghetto modèle ». Les activités musicales y occupaient une grande place, principalement organisées par l'éducateur Zeev Shek et la pianiste Ella Polak. « Chanter était une façon d'enseigner » selon Shek, et enfreignait donc les ordres nazis. On y chantait en différentes langues, des chants religieux comme politiques, mais aussi des chants sur la géographie, l'histoire.

A Terezin existait un chœur d'enfants (dirigé par Rudolf Freudenfeld) et un chœur de jeunes filles (dirigé par Karel Berman). « Bastien et Bastienne », opéra pour enfants de Mozart fut représenté plusieurs fois avec de jeunes chanteurs amateurs et pour un public d'enfants. Mais c'est la préparation et les représentations de l'opéra pour enfants Brundibar (« le bourdon » en tchèque) qui constitua l'un des moments les plus importants de l'histoire du camp-ghetto.

Cet opéra, écrit par Adolf Hoffmeister et Hans Krasa à Prague en 1939 fut créé une première fois en 1942 avec les enfants de l'orphelinat de la ville. Livret et partitions furent ensuite apportés au ghetto par le directeur de l'orphelinat en juillet 1943 et la première à Terezin eut lieu le 23 septembre dans les bâtiments « Magdebourg » (siège de l'administration juive du camp).

Le sens allégorique de l'opéra fut accentué par le poète Emil Saudek qui avait modifié les dernières lignes originales (« Celui qui aime véritablement sa mère et son père et son pays natal, celui-là est notre ami et a le droit de jouer avec nous » devenant « Celui qui aime la justice, qui lui reste fidèle, et qui n'a pas peur etc... »). Il n'y eut pas moins de 55 représentations, et les nazis prirent soin de faire assister les membres de la commission de la Croix-Rouge à une représentation le 23 juin 1944.

Eva Hermannova, alors membre du chœur d'enfants, se souvient : « Nous savions bien sûr que nous jouions la comédie pour quelqu'un. Mais (...) nous avons aussi naturellement pensé, espéré que cela pourrait nous aider d'une manière ou d'une autre. Ils diraient peut-être : « Ces enfants chantent si bien, nous devons vraiment les aider ». Au moment de l'arrivée des visiteurs, les enfants devaient brandir les objets symboliques qu'ils avaient dans les mains (des livres, des cahiers, des cartables) en chantant le finale de l'opéra qui célèbre la victoire sur le méchant Brundibar. Mais aucun visiteur de la commission ne comprit le sens de ce geste de résistance. La plupart des enfants n'étaient pas dupes de la supercherie »



Dessin de Helga Weisssova de 1942, in H. Weisssova, *Zeichne, was Du siehst : Zeichnungen eines Kindes aus Theresienstadt/Terezin*, Wallstein Verlag, Göttingen, 1998

consistait à maquiller le ghetto en « ville-vitrine » : ainsi, un des rédacteurs de Vedem, dissimulé sous le pseudonyme de « Syndikus », fit-il un rapport en avril 1944 sur « Le cerveau des producteurs de bonkes de Theresienstadt » (les bonkes désignant les rumeurs, les « histoires » qui circulaient parmi les détenus). Après s'être introduit subrepticement dans le bureau du conseil juif, il révéla avec une ironie grinçante plusieurs des « trucages » de « l'embellissement. »

A côté de ces témoignages, et de celui d'Eva Erben, existent d'autres textes comme celui de Rudolf Laub, un jeune garçon âgé de 15 ans au block L 417, rédacteur occasionnel de Vedem ayant participé au chœur, et qui conclut ainsi son témoignage : « Brundibar disparaîtra certainement des souvenirs de ceux qui l'ont vu à Terezin, mais pour nous, paritipants du spectacle, il comptera parmi les plus beaux moments passés à Terezin. »

La pièce de théâtre tchèque pour enfants « Broucci » (« Le Petit Vers Luisant ») constitue un autre temps fort dans la vie culturelle enfantine, bien qu'il se situe dans un contexte nettement plus dramatique. En vue d'une seconde visite de la Croix-Rouge, prévue le 23 juillet 1944, mais qui n'eut pas lieu, le « commandant du camp convoqua [le musicien] Hanus Thein, et lui aboya : « Ich brauche eine Kinderoper » [« il me faut un opéra pour enfants ! »]. Thein eut alors l'idée d'adapter « Le Petit Vers Luisant », alors que la plupart des jeunes artistes ayant joué dans Brundibar avaient été déportés entre-temps.

Ecrit au début du XXe siècle par un pasteur tchèque, le livre est un conte de fées très populaire que Kamila Rosenbaum, ancienne danseuse, adapta sous la forme d'un spectacle dansé et chanté et qu'elle travailla avec ses pupilles à partir du printemps 1943. A travers les aventures d'un petit garçon luciole, le conte est censé inculquer aux enfants des principes moraux élevés. Il fut représenté à huit reprises, jusqu'à la déportation de tous les enfants de la pièce en octobre 1944.

La survie spirituelle des enfants de Theresienstadt respresente certes un cas à part dans l'histoire des ghettos de l'Europe occupée, mais tous les témoins s'accordent sur un point : l'impuissance totale des adultes face au caractère inexorable du processus d'extermination. Ainsi, Zeev Shek affirme-t-il devant la commission d'enquête sur le camp de concentration de Theresienstadt, le 29 juin 1946, qu'en ce qui concerne les efforts pour préserver l'insouciance et les jeux des enfants « Toute personne qui travaillait avec les enfants de Terezin savait pertinemment qu'il y avait parfois une étrange lueur dans leurs yeux, un regard empli de tant de « pourquoi » dont aucun éducateur ne connaissait la réponse. Elle savait que les enfants se réveillaient la nuit, fixant le vide dans les ténèbres, et elle entendait parfois des sanglots étouffés, sachant qu'il n'y avait aucun remède. Elle comprenait la complexité et la tragédie d'une âme d'enfant juif, alors qu'aucun manuel de psychologie n'existait pour offrir une quelconque consolation. »

Tout le temps qu'exista le camp-ghetto, les foyers d'enfants furent régulièrement vidés de leurs petits pensionnaires

que de nouveaux enfants, venus d'autres pays ou régions d'Europe, régulièrement les remplaçaient.

Durant l'automne 1944, presque tous les blocks des enfants furent vidés et les derniers enfants déportés, principalement vers Auschwitz. On estime à environ 140 000, dont 15 000 enfants, le nombre de juifs qui passèrent par Theresienstadt. 88 000 d'entre eux furent déportés, tandis qu'au moins 33 000 trouvèrent la mort sur place du fait de la famine et des épidémies. Le ghetto fut confié par les nazis à la Croix-Rouge le 3 mai 1945 et libéré cinq jours plus tard par l'Armée rouge ; il devint le lieu de transit des convois de déportés rapatriés des



camps nazis de l'est de l'Europe.

Le dortoir à la Caserne, dessin de Helga Weissova de 1942, in H. Weissova, Zeichne, was Du siehst : Zeichnungen eines Kindes aus Theresienstadt/Terezin, Wallstein Verlag, Göttingen, 1998

Poèmes et textes d'enfants à Terezin

Textes extraits de l'ouvrage « L'enfant et le génocide, Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah », textes choisis par Catherine Coquio et Aurélia Kalisky, Bouquins, Robert Laffont, 2007.

Pavel Friedmann. Né le 7 janvier 1921, Pavel Friedmann est déporté à Terezin le 26 avril 1942. Il meurt à Auschwitz le 29 septembre 1944. Il a composé le poème ci-dessous le 4 juin 1942.

LE PAPILLON

Le dernier, le tout dernier
Si intensivement amèrement radieusement jaune
Peut-être comme si le soleil résonnait contre une pierre blanche
Un jaune, un tel jaune
Il s'éleva avec légèreté si haut
Progressant avec assurance assurément voulant embrasser une
dernière fois mon monde
Je vis ici depuis sept semaines
Ghettoisé
Les miens m'ont trouvé ici
Les pissenlits ici m'appellent
De même que la blanche branche de châtaigner dans la cour je n'ai
pas vu de papillon ici
Celui-là fut le dernier
Les papillons ne vivent pas ici
Dans le ghetto



Dessin de Dorit Weiserova. La figure du papillon revient très souvent dans les dessins des enfants de Terezin.

« Motyl », in Exhibition of paintings by children of the Theresienstadt Ghetto (1941-1945). Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

Petr Ginz naît à Prague en 1928. Dès l'application des lois de Nuremberg en Tchécoslovaquie en 1939, il est répertorié comme juif, car ayant deux grands-parents juifs. Les membres de sa famille sont progressivement déportés à Terezin. Son tour vient en octobre 1942, sa sœur sera déportée plus tard, en 1944, et son père en février 1945. En octobre 1943, il commence à tenir des carnets. Il y rapporte moins son quotidien et la vie au camp qu'il n'y consigne ses plans pour l'avenir, ses projets intellectuels, ses nombreuses lectures. Il dessine aussi beaucoup. Parmi ses buts pour le mois de novembre 1943, on peut lire par exemple : « parvenir à connaître parfaitement une brève histoire de l'humanité ». La lecture de ses notes, que guident l'urgence et une exceptionnelle soif de savoir et de vie, prend une résonance singulière au regard du journal de sa sœur Eva, commencé peu après son arrivée. La jeune fille y décrit tout ce que Petr passe sous silence : la vie dans les baraques d'enfants, la faim, la solitude et la nostalgie du foyer parental. À partir de février 1944, il commence la rédaction d'un journal dans lequel il consigne son quotidien et les anecdotes du ghetto pour ses parents restés à Prague. En décembre 1942, il crée le magazine hebdomadaire Vedem. Il participe activement à sa rédaction, à son organisation et aux illustrations qui l'accompagnent les numéros. Il est l'âme de ce journal clandestin auquel il consacre presque tout son temps, et c'est avec son départ pour Auschwitz le 28 septembre 1944 que s'en achève la parution. Il sera gazé dès son arrivée. Dans le journal de sa sœur, on peut lire le vide et la détresse nés du départ de Petr, mais aussi l'espoir de le voir revenir. Ainsi la jeune fille, quelques jours après la Libération, le 14 mai 1945 écrit-elle : « Ceci est la fin de mon journal car je veux qu'il ne contienne que mes souvenirs de Terezin. Mais quand Petr reviendra, je l'écrirai ici ». Deux ans plus tard, le 14 avril 1947, on peut lire cette simple phrase, la toute dernière : « Petr n'est pas revenu ».

SOUVENIR DE PRAGUE

Combien de temps depuis le jour
Où je vis pour la dernière fois
Le soleil disparaître derrière Petrin.
Les yeux pleins de larmes, j'embrassai alors Prague
Drapée de ses ombres nocturnes.



Un exemplaire de « Vedem » créé par Petr Ginz. .

Combien de temps depuis que mes oreilles ont résonné
Du tendre murmure du ruissellement de la Vltava
Oubliée depuis longtemps la rumeur de Vaclavak
Evanouis aujourd'hui de ma tête ?
Les coins inconnus de Prague,
Dans l'ombre des abattoirs et des canaux-impasses,
Comment t'y conduire ? Peu de chance qu'ils se languissent de moi
Comme moi je me languis d'eux – maintenant depuis bientôt un an.

Depuis bientôt un an maintenant je croupis dans un trou hideux
A la place de tes beautés, seulement quelques rues.
Piégé dans une cage je suis comme un animal.
Ô Prague, mon conte de fée de pierre, jamais je ne t'oublierai !

Petr Ginz, 1943, traduit du tchèque par Léna Novotna

Hanus Hachenburg naît en 1929. Orphelin de père il est déporté le 24 octobre 1942 à Terezin depuis l'orphelinat de Prague. Initialement installé au foyer 2, il vit ensuite au foyer 1 après que Valtr Eisinger, l'éducateur du foyer, impressionné par le talent poétique exceptionnel de l'enfant, a demandé son transfert vers le foyer où est rédigé le magazine Vedem. Il écrira de très nombreux textes pour le journal, d'une qualité littéraire et d'une maturité étonnantes. Il est transféré avec sa mère le 18 décembre 1943 à Auschwitz où il sera assassiné vraisemblablement en juillet 1944. Il continue d'écrire après son départ de Terezin et l'un de ses poèmes, le dernier sans doute, intitulé « Gong » circulera à Auschwitz comme ont pu en témoigner des rescapés. Son ami Zdenek Ornest se souvient de lui comme d'un « garçon pâle et fluët (...), gauche, toujours perdu dans les nuages, ses pieds touchant à peine le sol. »

TEREZIN

Un peu de saleté cernée dans la lèpre des murs
Avec un peu de barbelés autour.
30 000 sont là dormant
Qui un jour s'éveilleront
Et ce jour-là verront la mare de leur sang.

Je fus jadis un enfant,
Voilà tantôt trois ans.
Ma candeur rêvait d'autres mondes.
Elle est passée, l'enfance.
J'ai vu les flammes,
Je suis mûr à présent
Et j'ai connu la peur,
Les mots sanglants,
Les jours assassinés :
Où sont les croque mitaines d'antan ? ...

Mais je crois, moi, qu'aujourd'hui est un songe,
Qu'avec mon enfance je reviendrai là-bas.
Enfance, fleur d'égantier,
Cloche bourdonnant du fond des rêves,
Mère couvant son petit souffreteux,
De l'amour le plus fort, ivre de sa féminité.
Jeunesse affreuse qui guette
L'ennemi, la corde.
Enfance affreuse qui dans son fort intime
Se dira : un tel est bon, mais cet autre est méchant.

Douce enfance lointaine qui doucement repose,
Dans ces petites allées d'un parc,
Et là, sur cette maison, quelque part se penche
Quand pour moi restait seul le mépris,
Où du sein maternel, je suis né au monde
Pour pleurer ...

La bougie brûle et je dors sur ma couche,
Pour comprendre plus tard, peut-être
Que je n'étais qu'un tout petit,
Juste aussi petit que le cœur
Des 30 000 dont la vie dort,
Là-bas dans les parcs se réveillera,
Ouvrira un beau jour ses yeux
Et, parce qu'elle en verra trop,
Dans le sommeil replongera...

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

MOI PETITE CREATURE

Moi, petite créature, je demande au monde l'aumône,
pour qu'il ne m'écrase pas de ses pieds d'éléphant
pour qu'il ne me brûle pas de son brasier ardent
pour qu'il me laisse vivre, vivre jusqu'à ce que j'aie quitté le sein
que je puisse me battre comme un homme dans le si vieux combat.

Je veux vivre ! j'ai faim ! J'avais soif de connaissance
le destin me l'a délicatement et élégamment offerte,
comme un sac de ces bonbons au fourrage écoeurant
moi, enfant gourmand, j'ai accepté et goûté
un bonbon sucré d'abord — pomme de la connaissance ensuite.
Les vagues ont comploté contre moi — élégant destin —
il rit, il rit. Depuis les nuages la neige brûle.
Les vagues me prennent, les vagues me mangent et m'endurcissent,
alentour le temps jette aux ordures des fleurs fanées
j'en connais beaucoup, beaucoup, qui vivaient d'elles avant.

Je tête, je bois. Le destin me donne
le sein même si son lait n'est plus sucré désormais.
Moi, et mes pensées, sommes seuls ensemble maintenant,
Nous ingurgitons le lait, plus que nous n'en voulons, comme la fumée.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

REFLEXIONS

Je me tenais au coin et regardais par la fenêtre
La où l'on se cloisonne d'un cœur l'autre.
Sur la couche s'étendaient les ombres lasses d'Hadès.
Soudain un fou lève la main, disant :
« Maman !...
Maman – Viens – Nous allons jouer ensemble
Et puis nous embrasser ! Discuter ensemble ! »
Pauvres gens, fous, petites figurines
C'est ce qu'ils sont tous, qui vont emmitouflés,
Tremblant de froid comme s'ils criaient,
Avant que leurs jours ne s'enfuient :

« Maman, berce moi, je suis une feuille sur le point de tomber
Vois comme je me love, j'ai si froid ! »
Quelle terrible chorale résonnerait par la caserne.
Et moi – pris par le tourbillon, je chante avec eux.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

LA VILLE FERMÉE

Comme ces vieilles femmes titubantes et voûtées, tout penche.

Chaque oeil brille d'une attention soutenue,
A la recherche du mot « quand ? »

Ici on trouve peu de soldats.
Seuls les oiseaux abattus racontent la guerre.

Tu crois en chaque nouvelle que tu apprends.

Les baraques sont maintenant pleines,
Corps puants contre corps puants,
Et les mansardes réclament longtemps de la lumière, très longtemps.

Ce soir j'ai marché dans la rue de la mort.
D'un wagon ils sortaient les cadavres.

Pourquoi tant de marches au son des tambours ?

Pourquoi tant de soldats ?

Alors,
Une semaine après la fin,
Il ne restera plus rien ici.
Affamée, une colombe becquettera du pain.
Au milieu de la rue se tiendra,
Vide et sale,
Un corbillard.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

AUX ENFANTS

Nous sommes tous des enfants, des tout petits
Jouant avec des balles multicolores
Tantôt en pleurs le visage rougi,
Tantôt la bouche épanouie
Sur un monde d'argent
Sur une colline verte
Sur la vie en avant.
Nous sommes des biches soyeuses
De plaignants corbeaux
Nous pensons vivre
Alors que nous acceptons les coups
Nous sommes tous des enfants
Jouant avec le globe terrestre
Des ondins issus de leur mère
Qui tendent leurs lèvres
Et veulent boire
Le calme
Vivre

Nous sommes tous des humains
Nous sommes faits de matière.
Le moulin du temps tournoie
Nos plumes sèchent et sèchent

Les nuits nous griffons
Nos chemises
Déjà elles prennent aux yeux
Et le jour n'est pour nous que ténèbres.
Nous sommes tous des humains
Jouant la terre
Au hasard, dans le sang,
Le globe tourne, tourne
Des petites lumières
Vers lesquelles nous tendons les mains
Nous les enfants, les enfants
De la grande révolution
Voulant apprendre
A pouvoir librement
Boire ce que la terre nous donne
Vivre de la terre
Vaincre.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

Zdenek Ornest (de son vrai nom Ohrenstein) naît en 1929 à Kutna Hora. Il est le frère cadet du poète Jiri Orten. Il se lie d'amitié avec Hanus Hachenburg à l'orphelinat de Prague, d'où il est déporté à Terezin. Il participe au magazine Vedem et y écrit le plus souvent sous le pseudonyme « Orce ». Déporté à Auschwitz en octobre 1944 dans l'avant-dernier convoi, il en est revenu vivant grâce à un concours de circonstances : à son arrivée, il est placé par le sinistre Dr Mengele qui sélectionne les « sujets » qui l'intéressaient dans la file des enfants, femmes et vieillards promis à l'exécution, et c'est en voyant des camarades choisis par Mengele pour travailler à son service lui faire signe à des dizaines de mètres qu'il se décide à courir les rejoindre, et échappe de fait à la chambre à gaz. Il sera libéré à Dachau en mai 1945.

LES OUBLIES

Poème dédié à Ruth N., une fille qui a immédiatement été envoyée en Pologne lors de notre arrivée à Terezin.

Stérile souvenir, toi qui me pousses au calme
Afin qu'il me souvienne de celle que j'aimais
Peut-être encore sourirai-je si tu me caresses
Toi mon meilleur ami, toi qui est mon allié

Doux souvenir, raconte-moi l'histoire
De la bien aimée perdue et qui était mienne.
Du mirage doré raconte-moi l'histoire
Appelle l'hirondelle afin qu'elle me revienne.

Vole à sa recherche et, murmurant, demande
Si elle se souvient encore de moi parfois
Si elle va bien, ou même davantage,
Si je suis toujours son tourtereau adoré.

Et reviens-moi bien vite, que je ne t'égare pas
Qu'une chose nouvelle je puisse me rappeler
Tu étais belle – sans doute plus jamais tu ne reviendras
Adieu ma chérie, autrefois je t'aimais.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

Anonyme. Ce poème est récité par un personnage de la pièce de Liliane Atlan « Un opéra pour Terezin », et présenté comme un anonyme de Vedem.

UN MAL ME DECHIRE, LE MAL DE TEREZIN

Quinze lits. Quinze plaques avec des noms.
Quinze créatures sans généalogie.
Quinze corps que tourmentent les remèdes.
Quinze lits que parcourent des siècles de sang.

Quinze corps entendent vivre ici.
Trente yeux en quête de calme.
Têtes rasées qui évoquent la prison.
Sainteté des souffrants qui ne me concerne pas.

Beauté de l'air jour après jour imprégné
D'étranges senteurs et fleurant le grésil.
Infirmières qui passent avec un thermomètre.
Mères qui errent avides d'un sourire.
La nourriture d'ici, ah, quel luxe !
Très longue nuit et journée brève.

Je n'ai malgré tout nulle envie de quitter
Cette pièce claire, ces jours en feu,
Ces infirmières, ombres vaquant
Aux soins des tous-petits.

Je voudrais rester ici, petit malade,
Au pays des visites médicales,
Jusqu'à ma guérison, longtemps, longtemps.

Ensuite je voudrais vivre
Et puis rentrer chez nous.

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

Valtr Eisinger, né en 1913, professeur au lycée de Brno au moment de sa déportation à Terezin, est chargé d'encadrer les enfants du foyer 1 du bâtiment L 417, avec lesquels il crée le magazine Vedem. Particulièrement dévoué, respecté et apprécié des jeunes – il avait choisi de vivre avec eux et de partager leurs conditions de vie alors qu'il pouvait prétendre en tant qu'éducateur à une pièce individuelle, il rédige certains éditoriaux du magazine et propose des traductions du russe. Il anime aussi les débats qu'il organise dans le foyer et, prenant conseil auprès de son ami le sociologue Bruno Zwicker, il partage avec les jeunes ses nombreuses lectures, notamment la philosophie de Gandhi. Déporté à Auschwitz le 28 septembre 1944 il sera fusillé à Buchenwald le 15 janvier 1945.

CHANSON POPULAIRE DE TEREZIN

Ah Fils, fiston, est-tu à la maison ?
L'arbeitsamt demande si tu as bossé,
J'ai bossé, j'ai bossé mais pas trop,
Le boulot de moi a déjà eu raison.
Je suis un petit cuisinier
C'est à peine si je porte une gamelle
Mais quand nous avons des knedlik,
J'en mange une douzaine.

Attends je vais dire que tu as éclusé
Attends je vais dire que tu as volé
Un petit knedlik à la cuisine, un petit pain à la pâtisserie
Attends je vais dire que tu as volé
Le guetteur monte la garde,
Porte un insigne à son manteau.
Pendant que le vent tempête
Des cigarettes achète, achète.

Hop li, hop là,
L'électricité ne fonctionne pas,
Hop li, hop là,
Aujourd'hui on n'éclaire pas.

J'ai marché, marché,
Jusqu'à Usti au convoi,
J'ai fauché, fauché,
Par nécessité et parce que j'aime ça.

L'eau coule aux sanitaires
Le wasserdienst la surveillance,
Mais quand tu en as besoin,
Alors il n'y en a plus guère.

Les charpentiers ont construit, construit des latrines,
Les cuisiniers préparé des entrées au rutabaga,
Et après le rutabaga en décembre et en octobre ,
Nous allons chaque jour et sans cesse aux latrines.

Il passe, il passe, le petit homme de la poste,
Il passe, il passe, l'homme de la poste.
Il a des paquets pour les gens importants
Et pas même une carte pour venir jusqu'à nous.

Je suis, de Kutna Hora, Kutna Hora,
Un cordonnier reconverti.
A la banque, directeur, directeur,
C'était autre chose qu'ici.

Quand un copain vient à moi
Me poser des questions,
Dans le civil aussi, le civil aussi,
Je faisais des chaussures volontiers !

Gendarme je suis et gendarme je serai,
La matraque à la main je porterai.
La matraque je l'ai reçue de Löwenstein.
A quoi va-t-elle servir ? Aucune idée.

Am stram gram, le kapo vient
Pic et pic et colegram
On arrête de chanter
Ou au gnouf on va se retrouver

Trad. du tchèque par Stéphane Gailly

Pavel Friedmann (1921-1942), poème daté 4 juin 1942.

NUIT DANS LE GHETTO

Un autre jour a basculé pour de bon
Dans le puits sans fonds du temps.
Encore un jour à blesser un homme, retenu par ses frères.
Au crépuscule, il réclame ses pansements,
De douces mains pour lui protéger les yeux
De toutes les horreurs dévisagées le jour.
Mais dans le ghetto, bonne aussi est la nuit
Aux yeux las qui ont dû observer tout le jour.

De nouveau, l'aurore rampe dans les rues du ghetto
Étreignant ceux qui croisent son chemin.
Seule une voiture, vestige d'un monde perdu,
De ses yeux enflammés engloutit la nuit —
Cette douce obscurité qui descend sur l'âme
Et soigne les blessures éclairées par le jour...
De la rue viennent la lumière et des files humaines
Comme un long ruban noir extrait de l'or.

Traduction Stéphane Gailly

L'opération d'embellissement de Terezin

Texte extrait de l'ouvrage « L'enfant et le génocide, Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah », textes choisis par Catherine Coquio et Aurélia Kalisky, Bouquins, Robert Laffont, 2007.

H.G. Adler naît en 1910 à Prague. Après des études de psychologie, de philosophie, de musicologie et de lettres, il s'oriente vers la littérature et fréquente le cercle des intellectuels viennois. En février 1942 il est déporté à Terezin avec son épouse et ses beaux-parents. S'il parvient à éviter toute implication dans l'administration du camp, il se montre toutefois très actif dans sa vie culturelle et artistique. En octobre 1944 il est déporté avec sa famille à Auschwitz où sa femme et sa belle-mère sont gazées, puis à Buchenwald et dans deux de ses annexes (Niederorschel et Langenstein). Il est libéré en 1945, retourne à Prague, rassemble un grand nombre de documents sur Terezin au musée juif, et enseigne à des orphelins rescapés. Fuyant la dictature communiste, il émigre à Londres en 1947. Il entreprend alors d'écrire sur le nazisme. Dès 1942 il avait formé le projet d'écrire son expérience sous deux formes, l'une littéraire, l'autre « objective », qui serait « totalement détachée de lui en tant qu'individu ». Son livre « Theresienstadt 1941-1945 visage d'une communauté forcée » est l'un des premiers ouvrages scientifiques sur les camps publiés après la guerre, d'une importance capitale par sa précision et son exhaustivité.

Le texte ci-dessous est l'un des premiers à évoquer « l'embellissement » opéré avant la première visite de la Croix-Rouge, montrant l'usage que font les nazis de l'image de l'enfance pour recréer l'apparence d'une vie qui suivrait son cours normal.

« C'est à l'organisateur juif Marmelstein qu'incomba la plus haute responsabilité de l'embellissement¹. Cette tâche consistait en une série de mesures destinées à modifier le paysage urbain de manière attractive en vue de montrer le camp à une commission². (...) Toutes les rues furent aplanies et nettoyées. (...) On enleva la clôture, on laboura le sol, on créa une pelouse magnifique avec des allées, et on planta 1200 rosiers. (...) Dans un petit parc à côté des coins E VI et E VII on aménagea un square avec des jeux pour les enfants, et on construisit, en bois et en verre, ce qui représentait dans toute l'Allemagne de l'époque un coût inabordable, un pavillon servant de garderie pour petits enfants. Ce « pavillon pour enfants » fut décoré d'images et de dessins d'animaux, et équipé d'une cuisine, de douches, de petits lits et d'appareils électriques flambant neufs. Derrière le pavillon, on trouvait un parc d'attraction des plus divertissants, avec un bac à sable, un bassin pour patauger, un manège et d'autres belles choses encore. Dans la salle de sport du vieux bâtiment scolaire L 417, on installa une crèche, qu'on dota de nouveaux meubles, de jouets et d'un toboggan. Des poteaux indicateurs, ornementés de bacs à fleurs et de représentations symboliques de scènes d'allégresse sculptées dans le bois peint, furent répartis dans la rue. (...) »

La comédie fut préparée à l'avance, jusque dans les moindres détails, afin d'éviter surtout toute erreur embarrassante (...) On travaillait jour et nuit, comme si le bonheur du monde en dépendait. Il y avait toujours quelque chose à arranger et à embellir. Les trottoirs des rues avaient été nettoyés avec du savon et frottés comme du parquet. On n'avait pas le droit d'y marcher. Les employés chargés du ravitaillement et de distribuer le pain reçurent des gants blancs. En vue des grands concerts, du théâtre, des conférences, des événements sportifs ainsi que du fonctionnement du pavillon pour enfants, on organisa des répétitions. Aux personnes âgées et à celles qui étaient misérablement vêtues, on fit comprendre qu'elles devaient se montrer le moins possible ; chacun devait mettre ses plus beaux habits. Les blessés de guerre et les estropiés avaient été sommés de ne pas paraître dans les rues. Le menu et l'approvisionnement pour la semaine dans laquelle avait lieu la visite avaient été extraordinairement améliorés, et les rations avaient doublé si ce n'est davantage (...) Une série de hauts dignitaires nazis parmi lesquels le ministre d'Etat K.H. Frank, l'homme tout-puissant du « Protectorat », ainsi que le traître tchèque, le ministre Moravec, visitèrent le camp.

¹ Cet « embellissement », supervisé par le Conseil juif, eut lieu en décembre 1943 pour préparer l'inspection de la commission de la Croix-Rouge internationale. Pour faire contrepoids aux rumeurs de « mauvais traitements » infligés aux juifs, le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, eut alors l'idée de faire réaliser un court métrage par Kurt Gerron, metteur en scène et acteur qui avait tourné auprès de Marlène Dietrich. La ville fut réaménagée, vidée pour partie et les malades furent envoyés à Auschwitz et gazés. Le film, qui donnait à voir quelques extraits de l'opéra Brundibar ne fut jamais terminé. Un autre « embellissement » fut supervisé par Eichmann en vue d'une seconde visite de la Croix-Rouge, à partir de janvier 1945. Des délégués ne vinrent visiter le camp qu'à la fin de la guerre, le 6 avril 1945.

² Cette commission était constituée de 2 Danois, d'un Suisse, et de hauts dignitaires nazis dont K.H. Frank et un ministre tchèque du Protectorat, Moravec. Le doyen du Conseil, le Dr Paul Eppstein devait également guider les visiteurs mais il n'était autorisé à parler avec le Suisse et les Danois qu'en présence des Allemands.

Enfin, la visite tant attendue eut lieu, un jour où le temps était favorable.

(...) Sur la « montagne du sud » on jouait au football, et les spectateurs enthousiasmés par le sport soutenaient les équipes avec des acclamations passionnées. Puis on alla à la « maison communautaire » : on en admira l'aménagement somptueux qui venait d'être achevé, et on assista un moment à la représentation d'un opéra pour enfants, qui était justement joué à ce moment-là. Lorsqu'on s'éloigna, comme par hasard, une scène amoureuse pastorale s'offrit aux visiteurs, tandis que des filles brunes à la peau tannée, représentant « l'Agriculture » passèrent en ratissant le sol, riant et chantant. Ceux qui passaient en distribuant le pain avec leurs gants blancs furent aussi remarqués par les visiteurs. Ceux-ci aperçurent également le bâtiment scolaire civil L 124 qui avait servi d'hôpital jusqu'au mois précédent qui portait à présent l'appellation « école » -malheureusement fermée pour cause de « vacances ». Dans son rapport, Henningsen fit valoir le fait qu'il n'avait pas vu de véritable école, mais seulement un jardin d'enfants. (...) La visite se poursuivit avec la « boulangerie blanche » (L 217) et le « foyer pour enfants » dans le bloc F III. On fit croire aux visiteurs que jusque-là entre 300 et 400 enfants étaient nés à Theresienstadt (en vérité jusqu'à la fin de la guerre il y en eut au total environ 230) ; qu'il existait des établissements spéciaux réservés aux accouchements, qu'il était malheureusement « impossible de visiter », et que des moyens de contraception étaient mis à disposition des détenus (or qui en possédait se les faisait confisquer). (...)

Pour finir, on put admirer les merveilles du « pavillon pour enfants » ; il avait été créé spécialement pour la visite, absolument pas pour les enfants, qui eurent tout au plus le droit d'en jouir pendant vingt-quatre heures. Le tour s'est terminé de cette façon (...) Le Dr Rossel a également pris des photos à l'intérieur du camp – ses photographies ne montrent que « l'embellissement » dans toute la splendeur de son achèvement. »

Theresienstadt 1941-1945, 1ere partie, « Histoire », chapitre VI, « La colonie juive », Été 43-septembre 44, p. 166, 172-173, 176-178



Maurice Rossel posant devant le kiosque à musique de la place centrale de Theresienstadt le 23 juin 1944.



En 1997, sort un documentaire intitulé « Un vivant qui passe » de Claude Lanzmann. Le réalisateur de « Shoah » y interroge Maurice Rossel, l'un des membres de la délégation de la Croix-Rouge qui visite le camp de Terezin en 1944. L'entretien est depuis sorti en poche, aux éditions Gallimard Folio.

Extrait de l'article du magazine « Les Inrocks » du 12 novembre 1997.

Officier de l'armée suisse, lassé de garder à longueur de journée des frontières alpines qui de toute façon ne seraient jamais attaquées par Hitler industrie et finances suisses oblige, Maurice Rossel demanda son transfert au CICR (Comité international de la Croix-Rouge). Cinq jours plus tard, grâce à des appuis haut placés, Maurice Rossel était en poste à la délégation de Berlin avec pour mission de visiter les camps de prisonniers de guerre. Il eut cependant à deux reprises l'occasion *historique* de visiter les camps d'internés civils : Auschwitz en 1943 et Theresienstadt en juin 1944.

Ces deux visites sont le sujet même d'*Un Vivant qui passe*. Qu'est-ce que cet homme a vu ? Claude Lanzmann plonge le témoin dans sa mémoire. *"J'avais eu beaucoup de mal à tourner avec le docteur Rossel. Il avait accepté puis refusé à plusieurs reprises. Je suis finalement allé chez lui, sans lui laisser trop de choix."* Pour donner le ton de cet entretien, on peut citer ces phrases écrites de la main de Rossel au moment où Claude Lanzmann lui demanda l'autorisation d'utiliser ces images : *"Maintenant octogénaire, je ne me souviens plus très bien de l'homme que j'étais alors. Je me crois plus sage ou plus fou et c'est la même chose. Soyez charitable, ne me rendez pas trop ridicule."* Le téléspectateur jugera. De cette rencontre qui dura trois heures, Lanzmann a extrait un entretien de 70 minutes, conduit sur le fil du rasoir. Le réalisateur confie avoir craint de voir le témoin se lever à chaque question et dire *"On arrête tout."* Mais la méthode d'interview de Lanzmann opère, en douceur. Meticuleusement, prudemment, il se livre en fait à une véritable contre-enquête.

Les trente premières minutes sont consacrées à Auschwitz. Le docteur Rossel s'y rendit en 1943 avec la mission de ramener un maximum d'informations. Le résultat surprend. Au camp, le Dr Rossel se prête au jeu d'une discussion conviviale avec le commandant du camp. De l'horreur d'Auschwitz, le Dr Rossel n'a rien vu, rien senti. Il a certes observé ces prisonniers en tenue rayée, hâves, maigres, ces morts vivants dont seuls les yeux vivaient encore. Rien d'autre. Pourtant, à cette période, la machine d'extermination nazie fonctionne à plein. Lanzmann revient sur ses questions, demandant sans cesse des précisions. C'est dans les détails qu'il va chercher l'essentiel, qu'il plonge le témoin au-delà des seuls souvenirs (*"Par où êtes-vous entré dans le camp, avez-vous vu écrit à l'entrée Arbeit macht Frei, décrivez-moi le commandant du camp..."*) Le témoin vacille parfois au milieu de ses paradoxes. Il avait peur bien sûr. Mais il y a autre chose.

Cela se précise dans la deuxième partie de l'entretien lorsque Claude Lanzmann évoque la visite à Theresienstadt. Situé à 80 kilomètres au nord-est de Prague, Theresienstadt avait été élu par les nazis *ghetto modèle*, qu'il fallait montrer publiquement pour mieux cacher l'horreur de ce qui s'y passait. Theresienstadt était un camp truqué, une énorme tromperie. *"J'ai laissé parler le Dr Rossel. Mais j'avais son rapport, celui-là même qu'il avait écrit à son retour du camp."* Ainsi pourvu, Lanzmann interviewe sur le mode du contre-interrogatoire. Il confronte la réalité historique et ce qu'a vu le témoin. L'étau se resserre. Depuis des semaines, les Allemands préparaient cette visite en procédant à des actions d'embellissement : goudronnage des routes, construction d'un pavillon pour les enfants, habillement des juifs dans la rue... Mise en scène macabre.

Le Dr Rossel en a été la victime en même temps qu'il fut victime d'un autre aveuglement : son propre antisémitisme. Car ce qui choque le plus Maurice Rossel, c'est l'attitude des *"acteurs israéliens"* comme il les appelle, sans jamais prononcer le mot "juif". *"Le comportement des gens était tel que c'était*

antipathique... Je croyais et je crois encore que c'était des notables israélites assez argentés pour payer leur survie en étant là... (ils faisaient preuve) d'une docilité et d'une passivité qui créaient en moi le pire malaise." Le Dr Rossel devait être les yeux, et n'a rien vu. Pis encore. Il s'entête. Extrait. Claude Lanzmann : "Vous regrettez ce rapport aujourd'hui ?" Dr Rossel : "Je ne vois pas comment j'en aurais fait un autre. Je le signerais encore." C. Lanzmann : "Tout en sachant ce que je vous dis ?" Dr Rossel : "Oui bien sûr."

De cette confrontation avec l'Histoire, Claude Lanzmann livre un témoin au public. En prenant toujours soin de ne jamais se poser en accusateur. *"Je ne suis pas pour les procès. Je ne suis ni un procureur ni un juge."* En laisse-t-il le soin au téléspectateur ? *"Je prétends que c'est un document fort. Mais je ne veux pas en dire plus. Que les gens se démerdent avec ce film"*, conclut Lanzmann.

Extraits de « Un vivant qui passe ». p. 46 et suivantes.

Dr Rossel : Cette visite, moi, j'étais chargé d'aller voir ce qu'on me montrait. J'ai fait un rapport que je ne renie pas et que je maintiens comme étant tout à fait valable. Si j'étais envoyé, j'étais les yeux, je devais voir, et je devais, si l'on veut, essayer de voir au-delà, s'il y avait quelque chose à voir au-delà. On a dit que Theresienstadt était un camp-Potemkine, n'est-ce pas, en référence au camp aménagé pour la visite de la tsarine. C'est peut-être encore plus grave que cela, c'était une visite évidemment arrangée.

Claude Lanzmann : C'était le 23 juin 1944.

Dr R. : 1944, merci de le dire, j'aurais été incapable de vous donner cette date. C'était une visite arrangée, comme une partie de théâtre... vous me demandez : « quelle était l'impression, quelle était l'atmosphère à Berlin, quelle était l'atmosphère quand vous alliez à Auschwitz ? » Eh bien, là, on avait l'impression d'une atmosphère faussée. D'abord parce que la visite était commandée, parce qu'elle était attendue ; comme toujours en pleine guerre, quand quelque chose est attendu, il y a une mise en décor. Mais, pour moi, ce qui immédiatement me gênait, c'était également l'attitude des acteurs israélites. C'était un camp-Potemkine, un camp truqué, et si maintenant je peux être franc...

C.L. : Il faut l'être.

Dr R. : À cet âge-là, si on ne dit pas ce qu'on ressent !

C.L. : Absolument.

Dr. R. : C'était un camp qui était réservé à des privilégiés. C'est horrible à dire, par ce que mon Dieu, et puis je ne peux accuser personne, je ne veux pas, n'est-ce pas, blesser des gens qui ont souffert horriblement. Mais malheureusement, il y avait des *Prominenten*, n'est-ce pas et ce camp donnait l'impression que l'on avait mis là des israélites très argentés, ou importants dans leur petite ville, qu'il ne fallait quand même pas faire disparaître trop brusquement. Il y avait une quantité de notables là-dedans, qui était tout à fait anormale, comparée avec les autres camps, même de prisonniers, n'est-ce pas ? Il y avait je ne sais combien de médecins, il y avait des notables à tous les coins de rue et l'attitude de ces gens était très curieuse aussi. Car, un homme qui fait par métier, pendant des mois, des visites de camps de prisonniers, a l'habitude de voir un type qui lui fait un clin d'œil, qui attire son attention sur quelque chose. C'était monnaie courante. Et bien là, rien, rien. Une docilité et une passivité qui étaient pour moi... qui créaient le pire malaise. C'était une visite prévue par la SS, sur laquelle on ne pouvait rapporter que : « J'ai vu telle chose ». J'ai photographié tout ce que j'ai voulu, d'ailleurs, j'ai ramené beaucoup, beaucoup de photographies. On dit qu'une photographie est parfois plus parlante que dix mille mots, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai photographié beaucoup, mais le climat était faussé par cette impression de ces israélites qui se considéraient, eux aussi, vous me comprenez, comme des *Prominenten*, c'est le mot qu'on aimait beaucoup dans ce temps-là, enfin, comme des privilégiés, et qui n'avaient pas du tout envie de risquer d'être déportés parce qu'ils auraient, ils se seraient permis une allusion, enfin une remarque, ou le passage d'un papier ou d'un rapport, qu'il eût été facile, Monsieur, facile, facile, parce que nous n'étions pas espionnés ni filmés, il n'y avait pas les moyens que l'on a aujourd'hui, n'est-ce pas, de suivre quelqu'un. Mais là, quand on passe des petits couloirs, qu'on passe à travers une ville, qu'on passe dans une chambre, si quelqu'un, vous comprenez, avait voulu mettre quelque chose dans une poche, soit des deux autres délégués ou de moi-même, c'eût été extrêmement facile

C.L. : Je comprends bien ce que vous dites. C'est un point très important. Combien de temps ça a duré votre visite à Theresienstadt ?

Dr R. : Ma visite a duré, je pense, je dirais deux heures, deux ou trois heures.

C.L. : Pas plus ?

Dr R. : Pas plus.

C. L. : Il me semble que c'est plus, que dans votre rapport, vous dites plus longtemps.

Dr R. : Je veux bien, Monsieur, vous savez. Il y a ... Vous disiez que c'était en 194.. 3 ?

C.L. : 44.

Dr R. : 44. Il a coulé de l'eau. Je ne veux pas être précis, je ne veux pas être... mais maintenant, ça me donne l'impression de deux à trois heures, maximum.

C.L. : Vous êtes arrivés vers dix heures du matin.

Dr R. : Oui.

C.L. : Vous avez déjeuné, vous êtes reparti vers six heures du soir.

Dr R. : Ah oui, mais alors il y a eu une partie en dehors de la ville, sûrement. On nous a bien expliqué qu'il y avait la *Kleine Festung*, n'est-ce pas.

C.L. : La petite forteresse...

Dr R. : Nous n'avions ... où nous n'avions aucun droit d'entrer. On nous a dit : « De toute façon, vous passez devant, mais là ce sont des « droits communs » (....)

C.L. : Vous n'avez pas demandé les noms ?

Dr R. : oh, non, je ne les vois même pas.

C.L. : Est-ce que vous avez vu beaucoup de Juifs ?

Dr. R. : Beaucoup. C'était tous des Israélites. Moi, je ne vois pas d'autres personnes là-dedans. Ils avaient l'étoile, d'ailleurs, moi je n'ai vu que des Israélites.

C.L. : L'un d'entre eux vous a parlé.

Dr R. : Ah oui, le docteur so and so, qui s'est annoncé ...

C.L. : Eppstein

Dr R. : Eppstein, comme chef de camp. Et c'est lui qui nous pilotait. Mais lui, à aucun moment... C'est hallucinant, n'est-ce pas, que personne ne dise : « Mais enfin, ceci est une farce. » Si vraiment ça l'était à ce point-là !

C.L. : Pourquoi dites-vous aujourd'hui que c'était une farce ? Est-ce que vous le saviez à l'époque, que c'était une farce ?

Dr R. : Non, mais on savait bien que si on était convié à visiter un camp, c'était un camp exceptionnel.

C.L. : Vous avez absolument raison de dire que c'était une farce, mais c'est une farce qui avait été extraordinairement bien préparée. Ils préparaient votre visite depuis déjà des mois, et c'est ce qu'ils appelaient la *Verschönerungaktion*, ce qui veut dire : action d'embellissement. Vous avez réellement visité un ghetto Potemkine. Est-ce qu'à l'époque vous l'avez pressenti ?

Dr R. : Non, non. J'ai cru, et puis je le crois encore, qu'on m'a montré un camp pour des notables juifs privilégiés. C'est l'impression que j'avais et que j'ai emportée. Je ne l'ai jamais écrit noir sur blanc. Le comportement des gens était d'ailleurs tel, que c'était fort antipathique. L'attitude des Israélites dans cette ville... J'avais, moi, l'impression, qu'il y avait véritablement des Israélites, et je le pense encore, qui à coups de dollars et à coups de versements de dollars au Portugal, arrangeaient leur situation et se permettaient de durer. Parce que en fin de compte, vous le savez comme moi, certains richissimes Israélites ont même eu des visas de sortie, signés par Himmler (...) Eh bien moi, j'avais l'impression que j'avais des gens qui n'avaient pas, quoi, la carrure internationale des Weiss ou d'un Rothschild, pour pouvoir sortir, n'est-ce pas, des griffes, mais qui étaient assez puissants et qui devaient déposer assez d'argent pour être là. C'est l'impression, au fond de mon cœur, que j'ai emmenée de ma visite à Theresienstadt. Et je me demande encore aujourd'hui –j'y crois encore- malgré tout ce qu'on m'a dit.

C.L. : Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

Dr R. : Eh bien, qu'après la visite, ces gens étaient exterminés, immédiatement. Je crois encore que c'étaient des notables israélites assez argentés pour payer leur survie en étant là.

C.L. : Ils étaient exterminés avant votre visite, et ils étaient exterminés après.

Dr R. : Oui.

C.L. : Egalement.

Dr R. : ça, je le sais, que beaucoup ont été exterminés après.

C.L. : Après votre visite.

Dr R. : Oui.

C.L. : Bon, par ailleurs, au départ, c'était l'idée d'Himmler. En créant Theresienstadt, il avait voulu créer un ghetto (...) D'abord pour les Juifs du Reich, du Grand Reich, à savoir Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, pour ceux auxquels il était quand même un petit peu difficile de toucher, parce que ...

Dr R. : C'est ça.

C.L. : ... c'étaient d'anciens combattants de la première guerre mondiale, c'étaient des gens âgés.

Dr R. : Oui.

C.L. : Des vieilles femmes et des hommes d'un grand âge. Et c'est vrai qu'il y a eu parmi eux ce que vous appelez des *Prominenten*, à savoir des gens qui avaient travaillé dans les organismes de la communauté juive, enfin etc., bon. Qu'on a déportés à Theresienstadt. Mais Himmler, précisément, voulait camoufler l'entreprise générale d'extermination, et Theresienstadt était quelque chose qu'on pouvait et qu'on voulait montrer.

Dr R. : Oui.

C.L. : Bon. Mais la vérité, c'est qu'avant la visite de la Croix-Rouge, près de cent mille Juifs qui étaient passés par Theresienstadt ont été déportés à Auschwitz et à Treblinka où ils sont morts, et après la visite également. Et ce ghetto de Theresienstadt vivait dans la terreur complète. Alors ce que vous avez vu, en effet, je comprends très bien votre sentiment, mais vous avez vu la terreur de ces Juifs. Et celui qui vous a reçu, le fameux maire de Theresienstadt, ou le président... du ghetto, le docteur Eppstein, et dont vous disiez, tout à l'heure, qu'il parlait un peu comme un automate, c'est ça ?

Dr R. : Oui, c'est ça.

C.L. : Eh bien, il a été exécuté exactement trois mois après votre visite.

Dr R. : C'est toujours... C'est toujours, n'est-ce pas...

C.L. : A la Kleine Festung, à la petite forteresse.

Dr R. : A la petite forteresse. Mais vous savez, combien c'était le propre des Allemands, et je pense, de tout régime qui organise des camps d'extermination, c'est d'en employer certains comme administrateurs et comme organisateurs, et ceux-là, au bout d'un certain temps, comme ils sont parfaitement au courant de ce qui s'est passé pour ceux qu'ils ont eux-mêmes laissés partir au massacre, ceux-là savent déjà qu'ils ne survivront pas. Mais c'est le sadisme extraordinaire, c'est qu'ils n'avaient même pas besoin, d'avoir, eux, des administrateurs et des machins, c'est qu'ils trouvaient dans ces politiques ou dans des Israélites toujours une couche de gens qui croyaient survivre ou durer quelques mois de plus, en étant leurs employés !

C.L. : ça c'est un très gros problème en vérité.

Dr R. : Mais c'est ça l'horreur, Monsieur, mais c'est ça l'horreur, parce que c'est là où l'homme descend le plus bas, n'est-ce pas ?

C.L. : ça , c'est un très gros problème, c'est le problème... ça s'est passé dans tous les ghettos de l'Est ...

Dr R. : Dans tous les ghettos, il se pose, oui.

C.L. : C'est le problème des Judenräte. [conseils juifs]. Mais dans votre rapport, vous brossez un tableau assez satisfaisant de ...

Dr R. : Assez satisfaisant...

C.L. : ... de Theresienstadt

Dr R. : ... des conditions d'hygiène, de tout ce que j'ai vu. Si vous êtes... Monsieur, si on vous envoie pour être les yeux et voir.

C.L. : Oui. Vous avez dit tout à l'heure : pour être les yeux et pour voir au-delà.

Dr R. : Au-delà, au-delà.

C.L. : ... de ce que le regard voit.

Dr R. : Eh bien, ce que j'ai vu au-delà, c'était cet asservissement, et cette passivité , qui est quelque chose que je n'avais pas digéré.

C.L. : J'ai le détail de ce qu'ils ont préparé pour votre visite. Et de toutes les mesures qui ont été prises.

D.R. : Oui.

C.L. : Et c'est extraordinaire, parce qu'on retrouve ça exactement dans votre rapport. Vous dites que vous avez pu prendre toutes les photos que vous vouliez. Et précisément, ils souhaitaient que vous preniez des photos.

Dr R. : Bien sûr.

C.L. : Ils le souhaitaient... par exemple, ils avaient fait nettoyer toutes les rues et ils les avaient fait asphalter. Ça, c'est une première mesure, bon. Sur la grande place de Theresienstadt, en face du *Kaffeehaus*, ils avaient fait ériger, quelques jours avant votre venue, un pavillon de musique, avec un orchestre, qui jouait, et c'est cet orchestre que vous avez vu, et dont vous parlez dans votre rapport.

Dr R. : Croyez que je ne me souviens même pas.

C.L. : Si, si.

Dr R. : Ah, je vous crois, je vous crois.

C.L. : Mais ça n'existait pas avant.

Dr R. : Je le crois bien.

C.L. : Et ça n'existait pas après. Non, je vous dis ça pour montrer l'immensité de la tromperie et comment ça avait été préparé. Ensuite, ils avaient mis des bancs sur la place, et dans le soi-disant jardin public, etc. Vous parlez dans votre rapport avec émerveillement d'un terrain pour les enfants, pour les nourrissons et les petits enfants, une sorte de *Kinder Pavillon*, décoré d'images, d'animaux, avec une cuisine, des douches et des petits lits. Ça a été fait...

Dr R. : Oui.

C.L. : ... quelques jours avant votre venue, ça a disparu après, et pour une raison très simple, c'est que les naissances étaient pratiquement interdites...

Dr R. : Oui.

C.L. : ... à Theresienstadt. Et l'avortement obligatoire.

Dr R. : Tiens !

C.L. : C'était contradictoire avec la politique d'extermination que de permettre ...

Dr R. : Bien sûr !

C.L. : ... des naissances. Alors, également, ils avaient mis des panneaux colorés avec des flèches *zur Bank, zur Post, zum Kaffeehaus*, comme ils faisaient, d'ailleurs, dans les camps d'extermination. Treblinka, c'était pareil, il y avait une gare, avec une horloge, très joliment décorée, mais qui marquait toujours la même heure. Bon. Et les quelques maisons qu'on vous a fait visiter ont été rénovées entièrement. Vous dites également que vous avez assisté à un repas, où il y avait une serveuse qui avait un bonnet amidonné. Tout ça avait été entièrement préparé pour vous... Vous écrivez : « L'état d'habillement est d'une façon générale satisfaisant. Les gens que nous rencontrons dans la rue sont correctement habillés, avec les différences que l'on rencontre normalement dans une petite ville entre gens plus ou moins riches. Les élégantes ont toutes des bas de soie, des chapeaux, des foulards, des sacs à main modernes. Les jeunes gens sont également bien mis. On rencontre même le type du zazou [mode vestimentaire de certains jeunes inspirés par l'habillement de certains jazzmen américains] ». Ils les avaient préparés pour vous. Dans votre rapport, vous parlez également, et c'est une des rares choses négatives que vous dites, vous parlez du surpeuplement. Mais le surpeuplement a été tel que, pour préparer votre visite, ils ont déporté environ cinq mille personnes à Auschwitz, où les gens ont été gazés immédiatement, afin que ce soit un peu moins surpeuplé, et que vous ayez une meilleure impression. Vous parlez de la banque, bon. Tout ça était préparé pour votre visite. Ils ont rebaptisé les rues également. Vous parlez de la liberté du culte, vous avez fait une visite à la synagogue. Il n'y avait pas de synagogue. C'était une sorte de gymnase qu'ils avaient transformé, huit jours avant, en synagogue. Ils avaient tout changé. Ils avaient même changé les noms. Ils remplaçaient le mot ghetto par *Jüdisches Siedlungsgebiet* [zone de peuplement juif]. Le *Judenälteste*, qui était Eppstein, on lui avait changé son titre également. On l'appelait le maire de Theresienstadt. Ils avaient interdit le *Grusspflicht* [Obligation de salut] à savoir : tous les Juifs devaient saluer les nazis. Et ça, vous n'avez pas vu ça, parce qu'ils l'avaient interdit sous peine de mort, de saluer les nazis devant vous. Ils ont même fait des répétitions générales avant votre visite, parce que la nervosité était à son comble, ils avaient tellement peur que vous puissiez vous douter de quelque chose, qu'ils ont répété comme des fous. Votre visite a été téléguidée, mais au mètre près, et à la seconde même. Et alors, quand vous parlez des conditions de logement, par exemple, en disant qu'elles vous ont paru tout à fait

décentes et tout à fait convenables, mais vous n'avez rien vu de Theresienstadt ! Parce qu'il fallait aller dans les baraques, ou dans les casernes, où les gens vivaient comme à Auschwitz.

Dr R. : Bien sûr.

C.L. : Ils vivaient dans des lits à ... quatre ou cinq...

Dr R. : ... de ça j'en suis conscient maintenant.

C.L. : quatre ou cinq par lit, enfin ils vivaient dans des conditions épouvantables. Vous parlez de la nourriture. Et vous donnez même, dans votre rapport, le nombre de calories, enfin, vous dites deux mille quatre cents calories, c'est ce qu'on vous a raconté.

Dr R. : C'est ce qu'on m'a dit.

C.L. : Les calories, c'était douze cents. Les gens crevaient de faim. Vous dites douze à quinze décès par jour, dans votre rapport, ce qui fait environ quatre cents morts par mois, c'était cinq mille morts par mois. Et ils ne vous ont pas montré : à Theresienstadt, il y a un crématoire extraordinaire, qui vaut bien celui d'Auschwitz, avec quatre fours gigantesques. Et ils brûlaient les gens je veux dire, Theresienstadt était ... et c'est pourquoi l'histoire est terrifiante, enfin, les conditions y étaient atroces, et les gens étaient déportés à Auschwitz, à Treblinka, sans arrêt, sans arrêt, ça n'a jamais cessé. Et ce Eppstein, dont vous parlez, était en vérité un type fort courageux, et à cause de son courage même, et d'un discours qu'il a fait trois mois après votre départ, ils l'ont exécuté à la petite forteresse.

Dr R. : A la petite forteresse.

C.L. : Mais ce que je voulais vous demander... Que vous ayez été trompé n'a rien d'étonnant, puisqu'on voulait vous tromper.

Dr R. : Bien sûr.

C.L. : On voulait vous tromper et tout était fait pour cela. Mais vous dites que l'attitude des Juifs vous a gêné, enfin, leur passivité, c'est bien ce que vous avez dit.

Dr R. : Voilà, voilà.

C.L. : Mais alors, je voudrais savoir, pourquoi est-ce que vous dîtes ça aujourd'hui, pourquoi est-ce que vous n'en parlez pas dans votre rapport ? Parce que dans votre rapport vous dites : « J'ai vu une ville de province normale. »

Dr R. : Voilà.

C.L. : ... « Presque normale ».

Dr R. : « Presque normale », ce qu'on m'a montré. Et je n'avais rien à dire, je ne pouvais inventer des choses que je n'avais pas vues.

C.L. : Non, vous ne pouviez pas inventer des choses que vous n'aviez pas vues, mais vous auriez peut-être pu ...

Dr R. : Vous auriez pu...

C.L. : Puisque vous disiez que le problème était de voir au-delà.

Dr R. : Au-delà.

C.L. : Est-ce que vous ne pouviez pas sentir la... la parodie par exemple ?

Dr R. : Eh bien, dans ces cas-là, on attend quand même, comme je l'ai dit, un clin d'œil, une aide, un rien. Mais Monsieur, rien, c'est rien. Rien, c'est rien. Et aujourd'hui encore, je ne comprends pas que ces gens qui se savaient, à mon avis, maintenant, on le sait, donc, perdus, condamnés, que ... comment...

C.L. : On ne se sait jamais absolument perdu, on a toujours un peu d'espoir.

Dr R. : Oui, ils vivaient dans l'espoir de cette comédie, puisque vous l'avez dit, et puisqu'on en a la preuve, ils jouaient leur chance, leur dernière chance de survie.

(...)

C.L. : Pourquoi écrivez-vous d'une part : « C'est une ville normale », et ensuite, vous écrivez : « Cette ville juive est vraiment surprenante. » Si c'est normal, qu'est-ce qui est surprenant là-dedans ? Qu'est-ce qui vous a surpris ?

Dr R. : ça m'est difficile de revenir dans la peau de l'homme que j'étais à ce moment-là. Mais effectivement, je ne m'attendais pas à cela. Moi, je m'attendais à une visite comme celles que je faisais aux prisonniers de guerre, ou aux prisonniers sous-officiers réfractaires, où l'on voyait des gens... vous comprenez, maigres, hâves, des gens comme nous croisions tous les jours dans des camps de déportés, dans les gares même, n'est-ce pas ? On voyait ces choses-là. Et Theresienstadt m'avait donné l'impression d'être une ville pour Juifs privilégiés.

C.L. : Mais ils n'étaient pas maigres ?

Dr R. : Pas maigres, non.

C.L. : Ils crevaient de faim.

Dr R. : Ah, ils n'étaient pas maigres, ceux que j'ai vus n'étaient pas maigres.

C.L. : Ils crevaient de faim, On vous a caché les maigres.

Dr R. : Ah oui, on m'a caché les maigres. Et les enfants n'étaient pas maigres du tout.

(...)

C.L. : Ce n'est pas à moi que vous l'avez dit, c'est à ma collaboratrice, vous dites que vous avez eu le sentiment que les gens vous fuyaient comme la peste.

Dr R. : Ah ça, certainement. Les gens me fuyaient. Ça, c'était l'évidence même.

C.L. : Est-ce que c'était du théâtre que de vous fuir ? Précisément, ils se sentaient incapables de le jouer, le théâtre.

Dr R. : Peut-être, peut-être. Mais personne n'a essayé de dire quelque chose, personne n'a pris sur lui de dire : « Eh bien, je vais pousser quand même un cri et je vais quand même dire quelque chose. »

C.L. : C'était la mort immédiate.

Dr R. : C'était la mort immédiate. La question ne se pose pas. Je ne sais pas comment on réagirait, je n'ai jamais été moi-même avec le fusil dans les reins, mais enfin cette passivité est quand même quelque chose qui est très difficile à avaler.

C.L. : Vous leur imputez une culpabilité.

Dr R. : Non, ce n'est pas à moi de juger, mais un étonnement, oui, certainement, que l'on puisse faire jouer une pièce ce théâtre qui comporte plusieurs centaines de personnes, et que ça marche.

C.L. : Les Juifs étaient les acteurs, mais les metteurs en scène étaient les Allemands.

Dr R. : Ah, la question ne se pose pas.

C.L. : Vous terminez votre rapport ainsi : « notre rapport ne changera le jugement de personne. Chacun étant libre de condamner l'attitude prise par le Reich pour résoudre le problème juif. Si pourtant ce rapport dissipe un peu le mystère entourant le ghetto de Theresienstadt, c'est suffisant. » Qu'est-ce que vous vouliez dire exactement, là ? Quelles étaient les personnes dont vous auriez souhaité changer le jugement ?

Dr R. : De toute façon, nous étions absolument tous contre ces ségrégations raciales, contre ce parage des Israélites dans les ghettos. C'est quelque chose qui était tellement contraire à notre mentalité de petit Helvète, qui n'avait jamais vu ça, que c'était en soi, déjà, une horreur, même si nous n'avions pas conscience de ces exterminations massives.

C.L. : Vous regrettez ce rapport aujourd'hui ?

Dr R. : Je ne vois pas comment j'en aurais fait un autre. Je le signerais encore.

C.L. : Tout en sachant ce que je vous dis ?

Dr R. : Oui, bien sûr.

C.L. : A savoir qu'on vous a totalement trompé...

Dr R. : Oui, mais...

C.L. : Et que la réalité était ...

Dr R. : ... Etait...

C.L. : un enfer. Vous ne dites pas que c'était un paradis, non, mais il est rose, votre rapport.

Dr R. : Oui.

Un film à Theresienstadt

Deux films ont été tournés à Terezin.

Fin 1942, un an après la création du camp de concentration de Theresienstadt, le tournage d'un film documentaire (Kulturfilm) y est entrepris, sur ordre de l'armée allemande. Il est connu sous ses deux titres provisoires, *Theresienstadt* ou *Ghetto Theresienstadt*, mais aussi sous celui, plus fréquemment donné au film de 1944, de *Der Führer schenkt den Juden eine Stadt*, ce qui contribue à créer une confusion entre les deux films. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer le projet de ce premier film. Il pourrait s'agir

- d'une commande d'Heinrich Himmler pour son « usage personnel » sans que l'on sache à qui ce film était destiné à être montré
- d'une commande d'Adolf Eichmann en vue de convaincre les Juifs d'Europe de l'Est d'accepter leur déportation
- d'un film de propagande internationale visant à démentir l'accusation de génocide des Juifs
- ou d'un film de propagande intérieure

Ce premier film se distingue du second par la participation au tournage de onze soldats détachés du *Sicherheitsdienst* (service de la sécurité), par l'absence de tentative d'embellissement de la réalité, et par la nature de l'intervention des internés juifs ayant participé au tournage. Ceux-ci essaient de « changer le message du film, dont le script avait été écrit par les Nazis. Les Allemands, par exemple, cherchaient des Juifs du type « Streicher », mais le groupe de cinéastes [juifs] filma des habitants tout à fait banals. L'une des scènes étaient l'arrivée du transport à Bohušovice. Le groupe s'arrangea pour représenter dans la scène des personnes traînant leurs bagages et peinant dans la boue. Durant le tournage d'une scène dans le ghetto, ils firent figurer à l'arrière-plan un corbillard tiré à bras (les corbillards étaient utilisés à Theresienstadt pour transporter le pain, les morts, les invalides, etc.). Irena Dodalová, la réalisatrice, fit d'ailleurs sortir du camp, à titre de témoignage, des fragments du film à l'insu des Allemands. Ce premier film est aujourd'hui considéré comme perdu, sans qu'on soit certain que le projet ait été mené à son terme, Lutz Becker affirmant toutefois qu'il a été achevé et qu'une projection en a été organisée à Prague. Il n'en subsiste que des fragments, dont un découvert à Varsovie en 1994 à la cinémathèque nationale de Pologne et un autre, conservé aux archives nationales du film à Prague.

Il y a de fortes indications que, lorsque les SS mirent en route le projet du deuxième film, fin 1943, ils espéraient qu'il serait terminé avant la venue de la délégation internationale et pourrait lui être projeté, de manière à renforcer l'impression positive créée par la visite. En décembre 1943, la firme tchèque d'actualités filmées Aktualita est chargée du projet et simplement instruite de s'appliquer à donner une image positive du ghetto. L'équipe qui se rend à Theresienstadt comprend notamment Karel Pečený, le directeur d'Aktualita, les cameramen Čeněk Zahradníček et Ivan Frič, ainsi que les preneurs de son Jaroslav Čechura et Josef Franěk qui reviendront quelques mois plus tard. En janvier 1944, l'équipe d'Aktualita filme à Theresienstadt l'arrivée d'un convoi de Juifs hollandais et un discours de bienvenue de Paul Eppstein, puis la décision est prise d'attendre la fin de l'embellissement du camp et le tournage est interrompu.

Un premier synopsis et deux projets de scénario sont écrits sur ordre des SS est écrit par un interné tchèque, Jindrich Weil. En échange d'une promesse de vie sauve, l'acteur et metteur en scène juif Kurt Gerron participe à la réalisation du film. Gerron écrit un scénario, fait un plan de tournage, recrute des acteurs et fait un plan de montage, assisté par le dessinateur hollandais Jo Spier et le scénographe tchèque František Zelenka. Il travaille sous la direction des SS, y compris Rahm et Günther, qui lui donnent des instructions précises. Comme le note l'historienne du cinéma Sylvie Lindeperg, le scénario de Gerron « prolonge l'illusion de la visite » dont il emprunte les décors (le foyer, le pavillon des enfants, le kiosque à musique, les magasins, etc.) et les situations (notamment les scènes enfantines).



Photographie de Kurt Gerron non datée.

L'appréciation de la contribution de Gerron au film fait l'objet d'un débat entre spécialistes. Karel Margry tend à la minimiser, affirmant que « ce qui a été réellement dirigé par Gerron doit être réévalué ». En revanche, Lutz

Niethammer considère que « plusieurs séquences du film Theresienstadt semblent être des citations qui s'opposent au film « Le Juif éternel », un film de propagande nazie réalisé par Fritz Hippler en 1940 dans lequel Geron était donné en exemple de l'influence prétendument délétère des Juifs sur la république de Weimar. Dans le même sens, Sylvie Lindeperg souligne que « l'équipe réalisatrice de Theresienstadt procède à un casting inverse de celui des opérateurs de Hippler. La force et la beauté des corps athlétiques voués au travail et au sport sont aux antipodes des êtres malingres filmés en Pologne ». Selon Niethammer, Geron cherche dans le film de Theresienstadt à faire passer un message positif sur la culture juive, par opposition à la présentation de celle-ci comme « dégénérée » par les nazis. Il prend notamment l'exemple de la séquence de la conférence en présence de Prominenten. « Le public est un hommage aux universitaires de la vieille Europe ; la caméra filme des visages de



Tournage d'une partie du second film par une équipe tchèque assistée de détenus, 1944.

savants respectables, dans des poses de concentration expressive, déplaçant ainsi l'attention du sujet apparent [...] Leurs visages perturbent l'intention hypocrite de montrer qu'ils sont toujours vivants »

Le tournage dure onze jours, en août et septembre 1944. Sylvie Lindeperg en souligne la rapidité et l'efficacité : « les journées de tournage avoisinaient les douze heures ; elles se prolongeaient le soir par les entretiens de Geron avec les comédiens, les techniciens et par l'écriture de courriers, de notes et d'instructions ». Deux équipes se répartissent le tournage : d'un côté, Geron, assisté du cameraman Čeněk Zahradníček, se réserve les scènes d'intérieur ; de l'autre, Ivan Frič, accompagné de František Zelenka filme les extérieurs ; les deux caméras étant utilisées conjointement dans certaines scènes. Geron exhorte les figurants, même ceux qui jouent les malades à l'hôpital, à exprimer la joie et

l'enthousiasme devant la caméra, cajôlant les enfants pour qu'ils rient pendant la prise. Une attention particulière est portée au choix des figurants, qui doivent avoir un aspect conforme aux théories raciales des nazis, les blonds étant par conséquent « automatiquement exclus ». Vers la fin du tournage, Karel Pečeny, le directeur de la société d'Aktualita, qui est venu y participer, en prend la direction, Geron ne faisant que l'assister. Pečeny et ses quatre techniciens tchèques ont tous signés un engagement de confidentialité avec les autorités allemandes. Geron est déporté à Auschwitz le 28 octobre et tué avant que le film ne soit terminé. Le montage est effectué par Ivan Frič, un employé tchèque d'Aktualita, qui collabore régulièrement aux actualités filmées allemandes. La bande son — ce film est le seul film sonorisé qui ait été tourné dans un camp —, qui utilise des enregistrements faits sous la direction de Geron en août et septembre 1944 de l'orchestre dirigé par Karel Ančerl, de l'opéra pour enfants Brundibár et de la formation de jazz des Ghetto Swingers, est achevée en mars 1945, après qu'Aktualita eut réalisé des enregistrements additionnels à partir des choix de Peter Deutsch qui, sur instructions expresses des SS, ne recourt qu'à des œuvres de compositeurs juifs.

Le film a été conçu pour être distribué à l'étranger, à des organisations comme la Croix-Rouge internationale et le Vatican, ou dans des pays neutres, comme la Suède ou la Suisse. Cependant, l'avancée des Alliés (fin 1944 au début 1945) a rendu ce projet impossible. Après que le film a été achevé fin mars 1945, la première projection a lieu au début du mois d'avril, au palais Černín de Prague, en présence du ministre d'état Karl Hermann Frank, de Günther et de Rahm. D'autres projections ont lieu en avril 1945 à Theresienstadt. Le 6 avril, le film est montré à deux délégués de la Croix-Rouge, Otto Lehner et Paul Dunant, venus négocier le transfert de l'administration du camp à la Croix-Rouge, en présence d'Eichmann, puis le 16 avril à Benoît Musy, le fils du conseiller fédéral suisse Jean-Marie Musy qui négocie avec Himmler le transfert des déportés en Suisse. Le même jour encore, à Rudolf Kastner, du Comité d'aide et de secours hongrois, en présence de Murelstein. Ces projections n'ont aucune influence sur les spectateurs informés de la réalité des camps que sont Dunant, Musy et Kastner

Certains fragments du film trahissent l'ampleur du projet de propagande, en particulier la séquence de l'hôpital (séquence 15) « qui montrent des malades étonnamment souriantes, exprimant leur bien être devant l'objectif » ou la séquence montrant un repas commun de trois générations d'une même famille (séquence 37), alors que les familles étaient systématiquement séparées dans les camps, la scène prétendument documentaire ayant été tournée dans l'appartement d'un Prominent, avec les membres de deux familles connues respectivement à Berlin et Amsterdam, ce choix de figurants aussi notoires que disparates signant pour la postérité la supercherie du tournage.

Selon Lutz Becker, le film a eu, depuis la découverte de ses fragments, une grande influence sur la compréhension de la propagande nazie par le film : « la mise en scène artificielle d'une situation faussement idyllique est mise au jour comme un vaste mensonge : c'est une inversion de la réalité ». Selon Sylvie Lindeperg, en revanche, « Theresienstadt est souvent appréhendé sous le seul angle de la dissimulation et du mensonge. Une telle approche tend à négliger les traces du réel qui lézardent le masque de la propagande, éclairent les conditions de tournage et transmettent à distance le message des persécutés ». Lindeperg considère plutôt qu'une particularité du film tient à ce que la propagande y « relève moins de la pure falsification que de la synecdoque et de l'anamorphose : la mystification consiste à faire prendre le particulier pour le général, la partie pour le tout, à grossir les détails et à fausser les proportions, à transformer plus généralement tout le réel en spectacle ». « Outre la faim, la surpopulation, la surmortalité », ajoute-t-elle, « le principal angle aveugle de Theresienstadt consiste à éluder l'élément central de la vie des internés, toute entière placée sous le signe des déportations vers l'Est ».

Plusieurs analyses du film s'attachent à déceler les traces de résistance des internés au projet de propagande du film. Niethammer voit ainsi un exemple de ce qu'il appelle la « résistance des visages » dans une séquence de football (séquence 30) qui montre un public « avant tout sobre, voire non habitué », dont l'expression contredit la bande-son qui exprime un « enthousiasme frénétique ». Sylvie Lindeperg relève des « indices [qui] semblent révéler le rejet du tournage et la gêne d'y être associé. Une vieille dame se protège le visage de la main pour échapper à l'œil de la caméra. À la sortie de l'atelier, au milieu de figurantes souriantes, une femme avance vers l'opérateur les traits figés, le regard baissé ; à hauteur de la caméra, sa bouche esquisse un imperceptible rictus. Ces regards et ces gestes désaccordés créent un écart, une résistance ; ils invitent à interroger la place de la caméra et le dispositif d'enregistrement ». Elle rapporte également l'analyse d'Ophir Lévy, qu'elle qualifie de « séduisante », selon laquelle la bande-son d'une scène du film inclurait un passage du Kol Nidre, une prière juive d'annulation, en guise d'« avertissement codé destiné, pour le futur, à un éventuel public juif : « que ces images ne soient pas regardées comme de vraies images, ni nos paroles comme disant la vérité » ».

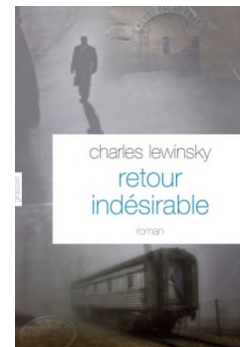


Public assistant à un concert lors du 2^e film



Les copies intégrales du film ont vraisemblablement été détruites avant l'arrivée de l'Armée rouge à Theresienstadt en mai 1945. Des quatre-vingt-dix minutes environ que durait le film, seules subsistent environ vingt minutes de séquences du film, retrouvées, en plusieurs fragments, dans diverses archives à partir de 1964. Ces fragments présentent notamment l'opéra pour enfants Brundibár, qui fut représenté 55 fois à Theresienstadt et dont la popularité a été également exploitée par les nazis pour la visite de la délégation internationale, ainsi que deux exécutions d'œuvres musicales tenues sur une place publique dans un kiosque en bois. La première montre la création, sous la direction de Karel Ančerl, d'une Étude pour orchestre à cordes de Pavel Haas composée à Theresienstadt en 1943, et la seconde présente le chef d'orchestre de jazz Martin Roman et ses Ghetto Swingers interprétant Bei Mir Bist Du Shein. Si les deux chefs ont survécu à Auschwitz, la plupart de leurs musiciens ainsi que les enfants jouant dans l'opéra sont morts. Rafael de España, historien du cinéma à l'université de Barcelone, souligne la qualité technique des fragments retrouvés, tant au niveau de la technique de tournage (utilisation de travellings, éclairage) que de la postsynchronisation.

Affiche pour une représentation de Brundibár à Theresienstadt en 1944.



« Il me traite avec civilité, et cela me fait peur. Il ne me parle pas en hurlant, selon l'usage normal, mais sur un ton affable, courtois, tout comme s'il me vouvoyait.

Il ne me vouvoie pas, cela ne lui viendrait pas à l'esprit, mais il sait mon nom. « Hé, toi, Gerron ! » me dit-il, et pas « Hé toi, le Juif ! ».

Lorsqu'un homme comme Rahm connaît ton nom, attention, danger !

« Hé, Gerron, dit-il, j'ai une commande pour toi. Tu vas tourner un film pour moi. »

Un film.

Ma première idée : l'affaire est d'ordre personnel, il veut un film sur lui. Karl Rahm, le père aimant, entouré de ses trois enfants. Monsieur l'Obersturmführer SS costumé en être humain. Quelque chose de ce genre. Qu'il puisse envoyer à sa famille à Klosterneuburg.

Oui, nous savons combien d'enfants il a. Nous savons d'où il vient. Nous savons tout sur lui. Ainsi que nous, pauvres pécheurs, savons tout sur Dieu. Ou bien sur le diable.

L'UFA, m'a raconté Otto, tourne chaque année un film à la gloire de Joseph Goebbels. Pour son anniversaire. Ils lui envoient l'une de leurs stars, par exemple Rühmann, qui organise une petite séquence attendrissante avec les enfants Goebbels. Belle façon de faire du lèche-bottes à monsieur le ministre de la Propagande.

J' imagine que Rahm veut quelque chose de ce genre. Ce ne serait pas un problème. Pas dans ma situation.

Mais Rahm voit plus grand. Monsieur l'Obersturmführer SS a d'autres projets.

« Ecoute, Gerron, dit-il, j'ai vu un film de toi. Je ne me souviens pas du titre, mais ça m'a plu. Tu es quelqu'un de capable. C'est ça qui est bien à Theresienstadt : il y a une foule de gens capables. D'ailleurs vous jouez des pièces de théâtre, toutes sortes de trucs de ce genre. Eh bien moi, maintenant, je veux un film. »

Puis il me raconte de quel film il s'agit.

Je suis épouvanté. Ça doit se voir, mais il ne réagit pas. Parce qu'il s'attendait à mon effroi. Ou parce qu'il s'en fiche. Je ne sais pas déchiffrer ces visages-là.

« Nous avons déjà fait un essai de ce type il y a quelque temps, me dit-il, mais il n'a pas réussi. J'étais très mécontent. Les gens qui l'ont salopé ne sont plus ici. »

Il y a toujours un prochain train pour Auschwitz.

« Maintenant c'est ton tour », déclare Rahm. Toujours aimable, la voix toujours affable. « Si nous deux nous avons de la chance, cette fois ça donnera quelque chose de bien. Pas vrai, Gerron ?

- Il faut que j'y réfléchisse », dis-je. Eppstein, qui en sa qualité de doyen des Juifs a également été convoqué, ravale un soupir terrifié. Un juif n'a pas à émettre d'objection. Surtout pas lorsque le commandant du camp veut quelque chose. Le SS qui m'a amené s'apprête déjà à frapper. Je n'ai pas vu sa main, juste senti le mouvement. On ne baisse pas la garde. Pas dans le bureau du commandant du camp. Le coup était déjà parti, mais Rahm, du geste, s'est interposé.

« C'est un artiste », explique-t-il. Avec, toujours, son visage aimable de brave Tonton Rahm. « Il a besoin de chercher l'inspiration. C'est bon, Gerron, dit-il. Je te donne trois jours de réflexion. Afin que le film soit réussi. Que je ne me revoie pas contraint d'être mécontent de quelqu'un. Trois jours, Gerron. »

Je reçois tout de même ma raclée. Devant la porte du bureau de Rahm. Le SS me frappe au visage, comme ils le font généralement. Mais sans y aller de toutes ses forces. Ils ont encore besoin de moi.

Si l'on connaissait déjà la fin, voudrait-on commencer ? Ne s'enroulerait-on pas le cordon ombilical autour du cou pour s'étrangler avant de voir la lumière du jour ? Ne trouverait-on point un moyen de ne pas se présenter au départ d'une course perdue d'avance ?

(...)

Demain ce sera le premier jour de tournage.

J'ai préparé tout ce que je pouvais préparer. J'ignore si c'est suffisant.

A neuf heures, doit arriver de Prague une équipe d'opérateurs de prises de vue. Espérons que le cameraman parle assez bien l'allemand pour comprendre mes intentions artistiques.

Intentions artistiques. Vous vous rendez ridicule, monsieur Gerron.

Nous avons prévu pour demain quarante-deux plans. Beaucoup trop pour une journée. Mais c'est le souhait qui a été exprimé., donc ce sera fait. Les gens de Prague travaillent pour les actualités cinématographiques. Ça me soulage. Ils doivent avoir l'habitude de travailler vite.

Je me suis plaint auprès d'Olga de la difficulté de la tâche. J'ai même ajouté que je ne sais pas si je m'en sortirai. Elle a ri, en relevant la tête en arrière. Ce geste m'est familier, mais il me manque quelque chose depuis qu'elle n'a plus de cheveux voletant autour de son visage. Comme si on jonglait les mains vides.

Il y a longtemps que je n'ai vu le vieux jongleur tchèque. Sans doute est-il parti dans un convoi.

Olga s'est moquée de moi. « Tu geins, dit-elle, comme tu geignais à chacun de tes films. Le travail te fait du bien ».

Me lamentais-je toujours ? Si nous avions su ce qui nous attendait, nous nous serions suicidés.

Demain, nous commençons d'emblée par l'une des scènes les plus difficiles. A l'UFA, je ne faisais inscrire dans le plan de travail, pour le premier jour, que des passages et des transitions. Des trucs simples, afin que les techniciens puissent se mettre dans le bain. Mais on souhaite un système différent.

J'ai fait, aujourd'hui, un essai de la séquence. *Theresienstadt va au travail*, dit le scénario. Une sorte de défilé festif. Des jeunes filles avec des outils agricoles. Des cantonniers la bêche à l'épaule. Des camionnettes. Nous dûmes nous contenter d'un atelage de bœufs fictif, mais on me promet que demain sans faute il serait là. J'avais chargé madame Olitzki de s'organiser pour que les enfants de l'orphelinat aient une place d'où ils puissent le voir. La plupart d'entre eux n'avaient vu des animaux que dans un livre d'images.

Excepté les rats.

Ce furent les jeunes filles qui me donnèrent le plus de mal. Elles étaient toutes très excitées, car pour les scènes de récoltes elles avaient été autorisées à sortir pendant quelques heures de la forteresse. Elles n'arrêtaient pas de caqueter et de pouffer de rire. Dans ma fonction de réalisateur, je les grondai pour leur manque de discipline. Mais c'était bon d'entendre ces rires insouciantes.

Je n'ai soufflé mot à Olga de ce qui s'est passé ensuite, lors de la répétition avec les *Ghetto-Swingers*. Je ne veux pas l'effrayer.

En fait, je voulais juste déterminer les cadrages au kiosque à musique. Afin d'avoir le maximum d'auditeurs à l'image. Nous n'aurons pas le temps d'effectuer un déplacement de la caméra. J'allais poursuivre mon chemin pour parler avec les pompiers de la scène d'alerte au feu lorsque soudain surgit Rahm. Seul. Je ne l'avais pas vu venir. « Qu'ils continuent à jouer », dit-il.

Ils continuèrent donc à jouer, un groupe de quatorze hommes. Rien que pour lui. Ils donnaient *Bei mir bistu schein*. Les directives pour le film stipulent : *Rien que des mélodies de compositeurs juifs*. Je dus présenter une liste, avec derrière chaque nom la mention (J).

Je me figeai, les mains sur la couture du pantalon. Il battait la mesure avec le pied. Comment fait-il pour tenir ses bottes si propres dans la gadoue de Theresienstadt ?

Les Ghetto-Swingers jouaient, et il les accompagnait en fredonnant la mélodie. Puis il partit. Eux ils jouaient toujours.

Bei mir bistu schein.

J'ai peur de lui.

De mon côté, tout était prêt. Le retard, je n'y étais pour rien. Les gens de Prague ne sont pas arrivés à l'heure. Et bien entendu il y avait encore une quantité de choses à mettre au point. Ils n'ont pas amené de photographe de plateau. Je charge désormais Jo Spier de fixer en les dessinant les scènes tournées.

Lorsque nous pûmes enfin démarrer, le groupe poireautait depuis déjà deux heures sur la place du Marché. Ce qui n'était pas grave. Côté patience, nous avons de l'entraînement. Mais Rahm aussi avait dû attendre. Et avec lui ses *Alemann* en uniforme.

On ne fait pas attendre un commandant du camp. Nous avons donc installé la caméra, le plus vite possible. Puis, d'un coup de sifflet, j'ai donné le signal : « En avant ! On tourne ».

Une grosse erreur.

Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi Rahm était aussi furieux. Vexé comme un gamin auquel on a pris son jouet. Il voulait donner lui-même l'ordre de commencer le tournage. Son petit train n'avait pas le droit de s'ébranler avant qu'il n'ait crié lui-même : « Départ ! » Il fallut donc tout reprendre depuis le début. Ce qui avec les chars à bœufs n'était pas simple. Lorsque tout fut à nouveau en place, il se dirigea vers la caméra, mit l'œil sur le viseur —comme s'il savait où regarder !— puis donna un signal. L'air détaché et avec seulement deux doigts. Ainsi que Max Rheinhardt dirigeait parfois des figurants sans importance. Je trillai donc une seconde fois de mon sifflet, et ils purent enfin se mettre en marche.

Nous avons tourné soixante-trois plans. Soixante-trois. En un seul jour. A l'UFA, cela m'aurait valu une prime.

(...)

Nous attendons le train. Espérons qu'il ne viendra jamais, mais néanmoins nous l'attendons avec impatience. L'être humain est une bizarre créature.

Rahm a fini par arriver à l'Ecluse, mais il m'a ignoré. Ne voulait pas me connaître. Sur le quai, je me dirigeai vers l'un des SS de service et tentai de lui expliquer qu'il s'agissait sûrement d'une erreur. Qu'on avait encore besoin de moi. Car le film n'est pas terminé. « Le matériel doit être encore monté et sonorisé », lui dis-je.

Il m'écouta très calmement puis vérifia sa liste. Il me montra les deux noms. Numéro 621 : Kurt Gerson, dit Gerron. Numéro 622 : Olga Gerson. Sur la liste, il y avait un tampon à côté de mon nom. Deux lettres : R.U. *Retour indésirable*. « Monsieur l'Oberstammführer sait toujours ce qu'il fait », dit-il. Puis il m'a flanqué un coup de genou dans le bas-ventre.

Tous les autres ont eu beau me regarder, à présent, d'un air de reproche, je ne me suis pas agenouillé devant lui. Je ne l'ai pas supplié. Il m'a frappé. Je suis tombé. Rien d'extraordinaire. Rien dont je doive avoir honte.

Il a feint la surprise. « ça fait mal ? dit-il. Bizarre, puisque tu n'as pas de couilles. »

Quand j'ai trouvé la force de bouger, j'ai grimpé dans le wagon. *Chevaux 8, Hommes 40*. Nous sommes au moins soixante. On s'efforce d'éviter, dans la mesure du possible, de toucher son voisin. Je ne sais pas comment ça se passera une fois le train en marche.

(...)

Dehors il fait encore jour, mais très peu de lumière pénètre dans le wagon. La petite ouverture grillagée, placée très haut, laisse entrevoir un rapide défilé de lignes verticales, des arbres ou des poteaux électriques. De sorte que l'image semble vibrer : un effet intéressant. Le mécanisme de ma tête refuse, même à présent, de se débrancher.

Lorsque, dans un film parlant, quelqu'un voyage en train, le bruit du roulement est d'une parfaite régularité. RataTAT, rataTAT, rataTAT. On peut composer de la musique d'après cette cadence.

Ici, où je suis assis par terre et ressens dans tout mon corps chaque choc des roues sur les joints des rails, impossible de percevoir un rythme défini. Car ici au Protectorat – ou bien sommes-nous déjà en Pologne ? – les rails ne sont pas soudés correctement. Chez nous en Allemagne, ça n'arriverait pas. *Chez nous en Allemagne*. La bonne blague.

Ha ha ha.

Notre 8/40 appartient aux chemins de fer du Reich. Le train entier appartient aux chemins de fer du Reich. C'est inscrit, comme il convient, sur chaque wagon. L'aspect des lettres révèle la peinture fraîche. Les wagons ont sans doute été germanisés tout dernièrement. Comme le reste de l'Europe.

Ils ont aussi redessiné les cartes de géographie.

Le wagon pue la paille pourrie et l'urine fraîche. La merde et la menace. Comme, au zoo, au quartier des fauves. Ou comme au cirque.

Cette odeur, on devait la respirer au Colisée. Où, de peur, les condamnés pissaient sur eux quand ils étaient jetés dans l'arène. Où –ce n'était pas rare– l'un d'eux essayait de se pendre avant que les bêtes féroces foncent sur lui. Mais ils ne le laissaient pas faire car sur la liste, le total n'aurait pas été exact. Les Romains de l'Antiquité avaient le sens de l'ordre.

Des comptables.

Les cellules sous la scène logeaient sans doute, à côté des prisonniers, un directeur des figurants. Il s'est placé face à eux, a tapé dans les mains et fait une annonce. « Inscrivez-vous bien ça dans la tête ! Dès que la grille sera levée, vous vous mettez en marche et entrez. En rang, impeccablement. Puis vous vous inclinez devant la loge d'honneur et vous vous écriez en chœur : « Morituri te salutant ». Pensez-y, vous tous : c'est votre grand moment ! »

C'est notre grand moment.

La technique scénographique a fait des progrès depuis deux mille ans. La distribution des scènes de masse a changé. Les foules sont plus nombreuses. Et ce ne sont plus les chrétiens qui sont dévorés par les lions.

Mais cela mis à part ? A l'époque, ce devait être la même odeur. Tout à fait la même.

Si le cinéma avait déjà existé à l'ère de la Rome antique, l'empereur aurait à coup sûr fait tourner un film sur ses jeux du cirque. En souvenir. « Mais ne montrez pas le sang, aurait-il dit au réalisateur. Les gens ne veulent pas voir ça. »

Pas au cinéma.

A Prague, Peceny est sans doute en train de monter mon film. Ils vont le projeter, et mon nom ne sera mentionné nulle part. D'ailleurs personne ne s'en étonnera. Je n'ai jamais existé.

Devant l'étroite ouverture, deux hommes s'emploient à hisser un troisième. Je vois son bras se profiler à contre-jour. Il glisse un bout de papier à travers le grillage. Un appel au secours. Ou une description de ce qui nous arrive.

Qu'ont-ils donc écrit ? Ils ont mis leurs noms. Comme sur une banale tombe ordinaire. Né à telle date, mort à telle ou telle autre. A un jour près, un de plus ou de moins, quelle importance ?

Et quelque chose de dramatique. « Sauvez-nous ! » Ou : « Ne nous oubliez pas. » Ni l'un ni l'autre appel n'aura le moindre effet. Personne ne s'intéresse à nous.

Peut-être, s'ils avaient inscrit mon nom... Les gens le connaissent pour l'avoir vu sur les affiches des cinémas. On m'abordait dans la rue pour me demander un autographe. Je suis quelqu'un.

Je fus quelqu'un.

Peut-être, si les gens savaient que je me trouve dans ce train. Leur idole. Le gros bonhomme sympathique. Assis par terre, sur le sol sale, une jambe repliée parce qu'il n'y a pas la place d'étendre les deux, le dos appuyé à un tonneau d'eau. Peut-être, alors, réagiraient-ils.

Mais les films où j'ai joué sont interdits depuis longtemps. Quant aux représentations théâtrales... les gens les ont déjà oubliées – le temps de faire la queue au vestiaire pour récupérer leurs fourrures.

Je suis un passé révolu. Même s'ils avaient écrit toute mon histoire, du début à la fin – personne ne la croirait.

Mais c'est comme ça. Il en fut ainsi. »

Beaucoup de choses, dans ce roman, sont inventées. Mais ce qui suit est hélas authentique : le 30 octobre 1944, Kurt Gerron et sa femme Olga furent assassinés à Auschwitz. Trois jours plus tard, les chambres à gaz cessèrent de fonctionner.

Le film sur Theresienstadt fut monté et sonorisé par le cameraman Ivan Fric.



Photographie de K. Rahm le 30 avril 1947 avant son exécution.

Karl Rahm, dernier commandant du camp de Terezin.

Rahm est le troisième et dernier commandant du camp, succédant à Siegfried Seidl et Anton Burger. Rahm est né en 1907 dans la ville de Klosterneuburg, dans ce qui était alors l' Empire austro-hongrois. Il fait son apprentissage comme ouvrier et travaille un temps à Vienne, où, pendant les années 1920, il est exposé aux activités du parti nazi autrichien. Il devient membre du NSDAP dans les années 1930 et rejoint le maquis SS autrichien dans le même temps. En 1938, après l'Anschluss, Rahm devient un important officier SS attaché à la SS-Oberabschnitt Donau sous le commandement de Ernst Kaltenbrunner. Il est à noter que son frère Franz est déporté dans un camp de concentration en tant que communiste.

Au début de la Seconde Guerre mondiale en 1939, Rahm, qui a le grade de SS-Obersturmführer dans la Allgemeine-SS, est rattaché à la Gestapo et affecté au Bureau central pour l'émigration juive où il sert sous les ordres d'Adolf Eichmann. En

1940, il est transféré à Prague dans le même bureau, en tant que député de Hans Günther. En Mars 1941, Rahm est brièvement envoyé au Pays-Bas en collaboration avec Günther pour appliquer les mesures antisémites, mais sa mission échoue.

Rahm est promu SS-Sturmbannführer en février 1944 et est amené à assumer les fonctions de Kommandant (commandant) du camp de Theresienstadt. Une de ses premières tâches consiste à superviser le projet «embellissement» du camp comme un prélude pour orchestrer le fameux «show-tour» du camp de concentration de la Croix-Rouge internationale. Le but est d'influencer l'opinion mondiale sur le fait que les Juifs détenus par les nazis en Europe sont bien traités. A ce propos, il supervise la création d'un long métrage réalisé par Kurt Gerron.

Pendant son commandement au camp de Theresienstadt, Rahm supervise la déportation massive des Juifs vers le camp de concentration d'Auschwitz, le plus lourd volume de cette période étant la déportation et l'extermination à l'automne 1944 de plus de 18.000 personnes en 1 mois. Rahm est connu pour son caractère cynique et ses éruptions de violences spontanées. Il bat les prisonniers lui-même et supervise les séances de torture. Pourtant Rahm semble avoir eu une attitude presque cordiale avec certains détenus juifs, en particulier ceux qui ont partagé son expérience ouvrière de Vienne. Il est en outre connu pour épargner certains Juifs de la déportation (avec une contrepartie financière).

Rahm évacue Theresienstadt le 5 mai 1945 avec le reste du personnel SS. Il est capturé peu après par les forces américaines en Autriche et extradé en 1947 pour la Tchécoslovaquie. Jugé, Rahm est reconnu coupable de crimes contre l'humanité et condamné à mort. Rahm a été exécuté le 30 Avril 1947, quatre heures après que le verdict de culpabilité ait été prononcé par le tribunal tchèque.

Les dessinateurs de Terezin

D'après l'article « *Peindre et dessiner à Theresienstadt* » de Dominique Foucher dans « *Le masque de la barbarie, Le ghetto de Theresienstadt 1941-1945* », ed. Ville de Lyon/CHRD, 1998

Les arts graphiques à Theresienstadt ont bénéficié de conditions exceptionnelles, très favorables à leur épanouissement. Les nazis ont réalisé très vite que dans la population du camp il y avait des artistes majeurs, des



Jo Spier, Images de Terezin, 1944, Memorial de Terezin.

dessinateurs professionnels et quelques amateurs. Ils les ont très vite mis à leur profit, confisquant ainsi leur talent afin de décrire le camp sous un jour favorable, faisant réaliser des œuvres de propagande montrant un ghetto économiquement productif et organisé. Dans ce but, un « Bureau de dessin » officiel se constitue, comprenant plusieurs ateliers. Les dessinateurs sont mis à disposition de l'administration centrale du camp afin par exemple d'aménager des locaux ou de réaliser la décoration du mess des officiers du camp. A la demande des SS, il s'agit aussi de réaliser divers objets décoratifs, des portraits d'après photographie, des copies de tableaux de grands maîtres, des affiches etc.

S'il est vrai que les artistes souffrent également de la faim et des abominables conditions de vie régnant dans le ghetto, leur sort est cependant plus enviable de celui de la plupart des détenus. Jusqu'en 1944 tout du moins, l'importance de leur tâche les préserve

d'une déportation vers l'est. Pour les besoins de leur travail ils peuvent se rendre dans la plupart des secteurs du ghetto auxquels les autres n'ont habituellement pas accès, comme les cuisines ou la boulangerie. C'est alors l'occasion pour eux de réaliser des dessins en échange d'un peu de nourriture. Il leur arrive même parfois d'aller dessiner à l'extérieur de l'enceinte fortifiée.

Pourtant, à l'opposé de cet objectif, ces mêmes artistes et d'autres conçoivent secrètement des œuvres cherchant à décrire la réalité du ghetto. Ces œuvres clandestines montrent la détresse du quotidien ou la violence



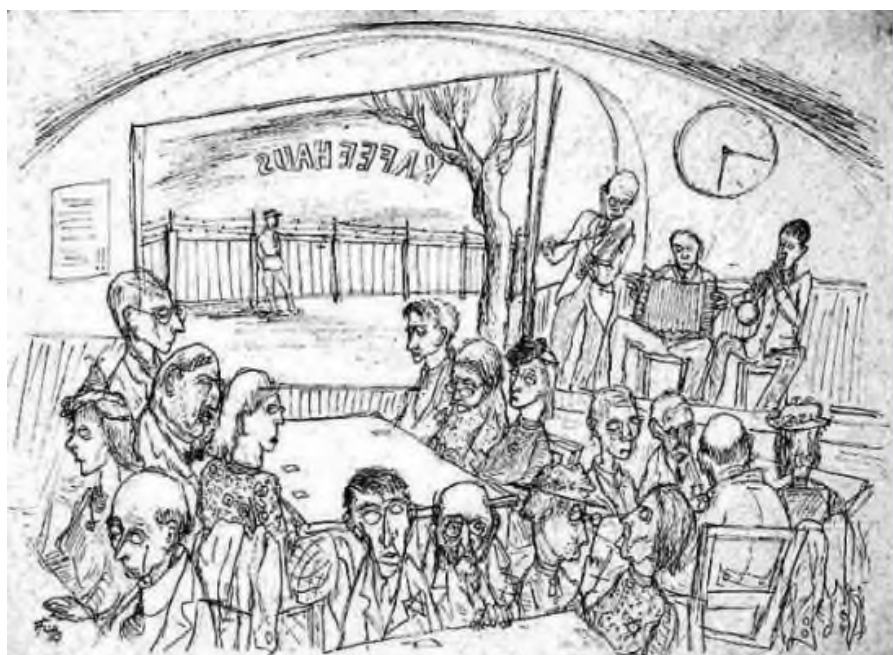
Bedrich Fritta, En allant au travail, 1942-1944, plume, pinceau, et lavis d'encre de Chine sur papier, 25,6x32,7 cm.

extrême subie par les détenus. Mais celles-ci, contredisant l'image du ghetto-modèle voulu par l'administration du camp, font courir à leurs auteurs des risques considérables. Ainsi, le 17 juillet 1944, cinq artistes sont arrêtés par les nazis et emprisonnés à la Petite Forteresse avec leur famille : Bedrich Fritta, Leo Haas, Ferdinand Bloch, Otto Ungar et Norbert Troller. Ferdinand Bloch y est battu à mort, les autres seront déportés à Auschwitz. Fritta, malade et en état d'extrême faiblesse, y meurt peu après son arrivée, Haas et Troller parviendront à réchapper de cet enfer et des « marches de la mort » de 1945. Otto Ungar également, mais ce peintre, dont on a estropié la main à la Petite Forteresse pour le priver de ses facultés artistiques, s'éteindra quelques mois après son retour, des suites de la déportation. Ce que l'on a appelé « l'affaire des peintres » prive la communauté artistique de ses éléments les

plus brillants, mais les déportations de l'automne 1944 la réduisent presque à néant.

Les œuvres que les artistes prennent avec eux ont pour la plupart disparu, mais beaucoup de déportés confient leurs travaux à ceux qui restent et les cachent dans le ghetto. C'est ainsi que ces œuvres ont été retrouvées après la guerre. La plupart d'entre elles sont aujourd'hui possédées par le Mémorial de Terezin et le Musée Juif de Prague.

Les artistes de Theresienstadt recourent principalement aux techniques de la mine de plomb, de l'encre de Chine et de l'aquarelle, matériels fournis par l'administration du camp. Les sujets sont imposés aux artistes. Cette imposture artistique requiert la coopération forcée des internés. L'une des caractéristiques principales de cet art de Theresienstadt est donc celui de l'ambiguïté. Un artiste représente donc avec un égal talent une chose et son contraire. Par exemple, le thème du café-concert va pour Benjamin Fritta, dans une œuvre clandestine, être un lieu sinistre et ennuyeux dans lequel les musiciens jouent dans une indifférence générale tandis que Léo Haas le traite plusieurs fois à l'opposé, selon une vision imposée. Revenu des camps, Leo Haas reprendra ses dessins après la guerre pour en donner une vision proche de Fritta.



Bedrich Fritta, Le café, 1943-1944, plume et encre de Chine sur papier, 44x60 cm.



Leo Haas, Transport d'enfants, Terezin, 1943.



LE TRAVAIL DE LA NUIT

« De plus en plus souvent, ils se réunissent la nuit dans la salle de dessin. Bedrich dispose librement des clés et si au cours de la journée, il adresse à certains deux ou trois mots explicites ou même seulement de simples signes de tête, c'est qu'on pourra se retrouver sur le coup des onze heures.

On allume les lampes qu'on tire au plus bas, contre les tables. Autour de Bedrich, il y a là Otto Ungar, Ferdinand Bloch, Frantisek Petr Kien, Karel Fleischmann et aussi Leo Haas arrivé à Terezin avec les convois de septembre. Et d'autres encore, ça dépend des soirs. Chacun prend place et commence rapidement à travailler. On ne parle pas, quelques regards s'échangent, vagues et brillants de fatigue. Les crayons fusent sur le papier et produisent, ensemble, ce ronronnement consistant de tenace.

Ce qui se fabrique ici, en pleine nuit, est de nature différente. Car il ne s'agit plus de répondre à la litanie des commandes obligatoires, plans, aménagements, embellissements, façades, architectures en quête d'apparat ou d'efficacité. Il s'agirait plutôt, c'est ce qu'ils ont décidé, de dédier ce temps à la représentation de la réalité, sensible et nue. Voilà ce dont il est ici question pour ces hommes assemblés, femmes aussi parfois, dans le silence parfait, sous les halos rabougris des lampes amenées au plus près des traits de plume : dessiner, peindre un peu de la vérité de Terezin. Chacun librement, sans consigne d'aucune sorte.

Est-ce ce soir-là ou un autre ? Cette fois où apparaît sous le crayon de Bedrich ce vieux juif à chapeau, assis sur un banc, le dos courbe, les deux mains en appui sur une canne tenue entre ses jambes. Il semble filmé par une caméra insolite, à forme presque humaine, solidaire d'une intense source lumineuse, boule de feu pourrait-on dire. S'échappe de cette drôle de machine un rouleau de pellicule, s'entortillant comme un reptile jusqu'à une femme tronc, comme posée sur un guéridon à trois pieds et sur lequel on imagine quelques ustensiles à maquillage. De sa main droite, elle passe un coup de crayon sur la paupière triste et comme figée du vieux juif. Derrière le rideau auquel il est adossé gît un squelette à l'avant de remparts et de clôtures barbelées. Après avoir achevé son dessin, Bedrich inscrit à l'encre noire, au bas de la feuille : « Film et Réalité ».

Il lève les yeux vers Ungar, comprend ce à quoi s'emploie sa main alerte, les files d'attente devant les dépôts de nourriture ; de l'autre côté, Bloch en termine avec l'esquisse de plusieurs figures humaines hallucinées, rassemblées en d'étranges postures, et il faut un instant à Bedrich pour reconnaître le bâtiment *Kavalirka* du bastion nord, réservé aux malades mentaux.

Lorsque, pour l'un ou l'autre, la lassitude devient trop forte, il y a le front que l'on devine s'inclinant, et qui s'enfouit bientôt entre les paumes ouvertes. Dans ce renoncement à poursuivre, l'artiste harassé met l'ostentation qu'il faut, modeste mais recevable par tous, et c'est le signe qu'on doit mettre un terme pour ce soir au travail en cours. Le gratouillis des crayons et des plumes se raréfie. Certains se mettent debout, s'étirent, font quelques pas, jettent un regard sur l'œuvre des autres. Parfois, une main se pose sur une épaule, comme pour un encouragement silencieux ou un assentiment. Chacun son tour, maintenant réunis autour de la plus grande des tables, on vient avec douceur ajuster son dessin sur celui de l'autre, en laissant à chaque œuvre le temps d'une observation partagée. Les travaux s'empilent ainsi et on referme sur eux la couverture cartonnée que l'on attache au moyen d'une ficelle.

Il faut deux hommes pour déplacer le bloc d'étagères de quelques centimètres. D'une pointe de couteau, on fait sauter le coin d'une latte de bois qui, derrière le meuble, au milieu de dizaines d'autres, forme le revêtement du mur. On y enfle l'index et c'est toute la latte que l'on peut retirer sans peine. A ce moment, sans qu'on ait à se le dire, certains s'approchent de la porte d'entrée de la salle de dessin, l'oreille tendue. Une, deux, trois autres lattes sont ainsi enlevées du mur sans difficulté. Dans la cavité apparue, on glisse le carton à dessin au plus profond, bras tendu et disparaissant jusqu'à l'épaule. Après, on remet tout cela en place, planches, étagères, avec un œil aigu s'attardant encore dans l'environnement de la cachette, en quête du détail minuscule qui pourrait en trahir l'existence.

Lorsque Bedrich, ayant rejoint son dortoir, se faufile entre les châlits, il lui semble souvent entrevoir le maigre éclat d'yeux écarquillés. De ceux qui peinent à trouver le sommeil, et qu'il imagine, sa propre fatigue aidant, occupés à épier ses faits et gestes, il craindra toujours, à cet instant incongru de la nuit, la question chuchotée, inquisitrice. »

Heydrich, le nazi-modèle fidèle de Hitler



Fils du directeur du conservatoire de musique de Halle, Reinhard Heydrich (1904-1942) est considéré par ses maîtres et ses camarades comme un sujet extraordinairement brillant. La défaite de 1918 bouleverse Heydrich, élevé par ses parents et ses maîtres dans un esprit farouchement nationaliste. En 1922, il quitte Halle pour se présenter à Kiel en qualité d'aspirant de marine. Il passe aisément les grades : enseigne de vaisseau de deuxième classe (1924), lieutenant de vaisseau (1928). En 1930, il devient membre de l'état-major de l'amiral-commandant à Kiel en qualité d'officier de transmissions au service de renseignements (*Nachrichtennitteloffizier*). Il est chassé de la marine en avril 1931 pour « cause d'indignité » : il a refusé d'épouser une jeune fille enceinte de ses œuvres.

Le 14 juillet 1931, Heydrich entre dans la SS, le corps noir, comme simple SS, mais il va gravir très rapidement tous les échelons de la hiérarchie : le 31 mars 1933, à 29 ans, il sera

Oberführer (titre sans équivalence en France, entre colonel et général). Le *Reichsführer SS*, Heinrich Himmler, l'a chargé de constituer un service de renseignements spécifiquement SS. Heydrich va s'occuper de ce travail qu'il mènera à bien, au-delà de toutes espérances, avec une fougue et une intelligence peu communes. Il fonde le SD (*Sicherheitsdienst* : Service de renseignements de sûreté). Les ambitions de Heydrich sont sans limite. Dès 1931, il est convaincu que tôt ou tard, Hitler prendra le pouvoir. C'est pourquoi il crée délibérément — presque à l'insu de Himmler — à l'intérieur même des SS une organisation bien à lui pour doubler et, si nécessaire, remplacer tout l'appareil du gouvernement ; il amorce ainsi la constitution d'un État dans l'État. Il laisse à d'autres les débats idéologiques, les recherches rituelles pour servir le mythe du sang et la formation d'unités militaires SS. Politique avant tout, Heydrich estime que les SS doivent être prêts, à tout instant, à prendre en main l'exercice du pouvoir. Malheureusement, les effectifs de la SS sont encore bien maigres et, surtout, la valeur intellectuelle du SS moyen est bien faible. Heydrich se met à recruter pour son SD des jeunes gens doués et capables d'exécuter ses ordres avec énergie, audace et efficacité. En peu de temps, le SD devient le lieu de rencontre de la jeune élite intellectuelle nationale-socialiste. Tous ses membres vont accéder aux plus hauts postes, au cours des années qui suivront la prise du pouvoir par Hitler. Jusqu'à la prise du pouvoir par les nazis en 1933, le SD de Heydrich s'occupe, avant tout, de recueillir des renseignements sur les adversaires des nazis, tout en surveillant très attentivement l'activité des chefs du parti eux-mêmes et, plus spécialement, à la demande personnelle de Hitler, celle de Röhm et des chefs des SA.

Après le 30 janvier 1933, le SD amplifie son action. Himmler définit ainsi son rôle : « Le SD démasque les adversaires de l'idée nationale-socialiste et oriente ainsi l'action de la police ». Car le côté exécutif est réservé strictement à la police. Peu enclins à se voir confinés dans un rôle d'adjoints de la Gestapo, les têtes de l'organisation

se donnent un objectif plus élevé : « le SD sera une police de l'esprit, l'instrument de mesure et de contrôle de la pensée. » Cependant, si les chefs du SD étaient des intellectuels, les groupes d'action étaient composés d'exécutants aveugles pour qui la mort d'un homme ne comptait pas. Peu à peu, Heydrich — dans l'ombre de Himmler — devint l'homme le plus redoutable du III^e Reich, maître de toutes les polices, de l'espionnage et de la Gestapo.

Nommé, en 1942, successeur de von Neurath, protecteur de Bohême et de Moravie, il mène dans ces régions une politique à la fois répressive et paternaliste, améliorant sensiblement le sort des populations paysannes et ouvrières (négligées depuis 1919 au profit de la bourgeoisie). Deux soldats tchèques, formés à Londres, sont parachutés en Tchécoslovaquie avec mission d'assassiner Heydrich. Ils réussissent dans leur mission le 4 juin 1942 et cet attentat est prétexte à une répression allemande particulièrement féroce : le village de Lidice, par exemple, est rayé de la carte le 10 juin 1942.

D'après André Brissaud, Encyclopaedia Universalis, 2015

- 1) A quel milieu social appartient Reinhard Heydrich ?
Peut-on imaginer ce nazi insensible à la création artistique ? Pourquoi ?
.....
- 2) Quel événement bouleverse le jeune Heydrich comme l'ensemble des allemands ? Quelles idées politiques cela encourage ?
.....
- 3) A quelle organisation appartient-il à partir de 1933 ? En quoi va-t-il la transformer ?
.....
- 4) Peut-on dire qu'en 1940 Heydrich est sans doute le nazi le plus influent après Hitler ?
- 5) Quel titre obtient-il en 1942 ?
- 6) Que se passe t-il à Prague le 4 juin 1942 ?
- 7) Qui organise l'assassinat de Heydrich ? Pourquoi ? En quoi est-ce un symbole politique particulièrement fort ?
.....
.....
.....
.....

(209) « Je pense que tout homme auquel la vie n’a pas réservé qu’une suite de malheurs sans fin doit connaître au moins une fois un moment qu’il considère, à tort ou à raison, comme l’apothéose de son existence, et je pense que pour Heydrich, envers qui la vie a su se montrer très généreuse, en ce moment est arrivé. Par l’un de ces savoureux hasards dans lesquels, crédules, nous forçons les destinées, il intervient la veille de l’attentat.

Lorsque Heydrich pénètre dans l’église du palais Wallenstein, tous les invités se lèvent. Il marche, solennel et souriant, le regard haut, sur un bord du tapis rouge qui doit le conduire à sa place, au premier rang. Sur l’autre bord, sa femme Lina, enceinte et radieuse, vêtue d’une robe sombre, l’accompagne. Tous les regards sont tournés vers eux et les hommes de l’assistance qui sont en uniforme font le salut nazi sur leur passage. Heydrich se laisse envahir par la majesté du lieu, je le lis dans ses yeux, il contemple avec orgueil l’autel, surmonté de fastueux bas-reliefs, au pied duquel vont bientôt prendre place les musiciens.

La musique, il s’en souvient ce soir, s’il l’avait oublié, c’est toute sa vie : elle l’accompagne depuis sa naissance et ne l’a jamais quitté. En lui l’artiste l’a toujours disputé à l’homme d’action. C’est le cours du monde qui a décidé pour lui de sa carrière. Mais la musique l’habite toujours, elle sera là jusqu’à sa mort.

Chaque invité tient dans sa main le programme de la soirée où il peut lire la mauvaise prose que le protecteur par intérim a cru bon de rédiger en guise d’introduction :

« La musique est le langage créatif de ceux qui sont artistes et mélomanes, le moyen d’expression de leur vie intérieure. Dans les temps difficiles, elle apporte le soulagement à celui qui l’écoute et elle l’encourage dans les temps de grandeur et de combat. Mais la musique est par-dessus tout la plus grande expression de la production culturelle de la race allemande. En ce sens, le festival de musique de Prague est une contribution à l’excellence du présent, conçu comme le fondement d’une vie musicale vigoureuse dans cette région au cœur du Reich dans les années à venir ». Heydrich n’écrit pas aussi bien qu’il joue du violon, mais il n’en a cure, puisque c’est la musique qui est le vrai langage des âmes artistes.

La programmation est exceptionnelle. Il a fait venir les plus grands musiciens pour jouer de la musique allemande. Beethoven, Haendel, Mozart aussi bien, sans doute, pour une fois, a-t-on échappé à Wagner ce soir-là (je n’en suis pas sûr car je n’ai pas pu me procurer le programme complet). Mais c’est lorsque s’élèvent les notes du concerto pour piano en do mineur de Bruno Heydrich, son père, jouées par les anciens élèves du Conservatoire de Halle, accompagnés par un célèbre artiste virtuose venu tout exprès, qu’Heydrich, laissant la musique couler en lui comme une onde bienfaisante, doit connaître ce sentiment d’apothéose. Je serais curieux d’écouter cette œuvre. Lorsque Heydrich applaudit, à la fin, je peux lire sur son visage l’orgueilleuse rêverie des grands égocentriques mégalomanes. Heydrich goûte son triomphe personnel à travers celui posthume de son père. Mais triomphe et apothéose, ce n’est pas exactement la même chose ».

Extrait de *HHhH*, Laurent Binet, ed. Grasset, 2009.

(NB : « HHhH » est l’abréviation de « Himmlers Hirn Heist Heydrich », « Le cerveau d’Hitler s’appelle Heydrich », expression utilisée par les SS).

Dans cet extrait, le romancier insiste sur les rapports qu’entretient Heydrich avec la musique. D’après vous, quels sont-ils ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Le drame de Lidice

Lidice, bourgade de 500 habitants, fut rasée par les nazis le 10 juin 1942, en représailles après l'attentat perpétré par des résistants tchèques parachutés depuis Londres contre le Reichsprotektor SS Reinhard Heydrich.

Pour justifier le massacre, les nazis accusèrent les habitants d'avoir soutenu les auteurs de l'attentat (qui s'étaient entre-temps cachés dans l'église Saint Cyrille- et- Méthode, rue Resslova dans Prague).

En réalité, les liens de Lidice avec la Résistance tchèque se résument à deux officiers aviateurs originaires du village enfuis à l'étranger et à une lettre saisie dont le contenu pouvait faire croire que son auteur avait rallié Londres. Les nazis ne purent jamais savoir s'il y avait eu un lien entre l'auteur de la lettre et les assassins de Reinhard Heydrich.

Tous les hommes de plus de 16 ans (173 hommes) et une partie des femmes furent tués (soit 340 personnes), le reste des femmes déportées à Ravensbrück, un camp de concentration réservé aux femmes à la mortalité effroyable. Une centaine d'enfants y échappèrent, sélectionnés selon le type physique correspondant aux critères de la race aryenne, et placés dans des familles allemandes pour être rééduqués et plus tard adoptés. Les autres (42 filles et 40 garçons) furent déportés à Chelmno, lieu d'extermination, où ils furent gazés. Tous les bâtiments du village furent dynamités, les nazis allèrent même jusqu'à exhumer les cercueils enterrés au cimetière pour les détruire. Ainsi s'agissait-il de raser le village et sa mémoire. Seuls 143 femmes et 17 enfants survécurent.

Après la seconde guerre mondiale, le site fut immédiatement exploité par la propagande communiste. Un immense parc paysager de 30 ha fut créé ainsi qu'une roseraie. Pendant la période communiste (1948-1988), des manifestations obligatoires avaient lieu pour démontrer la supériorité morale du camp socialiste à l'égard de l'occident. Les touristes soviétiques furent nombreux à s'y faire photographier. Les responsables du massacre (dont le chef de la division SS de Kladno, Max Rostock) ont été sommairement jugés après la guerre et très rapidement libérés. Dès 1953, et parmi d'autres, Max Rostock a été employé par les services secrets soviétiques et est mort en 1986 sans avoir été inquiété pour ses crimes. Ces détails ne seront connus qu'après l'écroulement du régime communiste en 1988.

La volonté d'Hitler de rayer Lidice de la carte a échoué : le nom de Lidice a été adopté par de nombreux villages dans différents pays du monde.



Les 82 statues d'enfants en bronze de l'artiste Marie Uchytilová installées dans les années 1990, vue générale et détail.

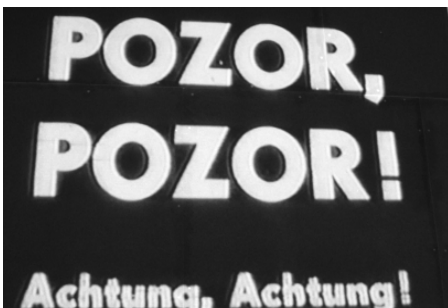
L'opération Anthropoid – L'assassinat de Heydrich

« Nous sommes le 27 mai 1942 à Prague, il est 10 h suivies de quelques minutes. Le protecteur du Reich en Bohême et en Moravie, le SS Obergruppenführer Reinhard Heydrich, par pour Berlin. Commodément assis dans sa voiture il ne se doute pas qu'il n'arrivera jamais à l'aéroport de Kbely d'où devait s'envoler son avion. Sa voiture devient la cible de l'attaque de deux hommes, membres de l'unité tchécoslovaque à l'étranger, Josef Gabčík et Jan Kubiš. Gabčík se place devant le véhicule et essaye d'ouvrir le feu, mais sa mitrailleuse Sten s'enraye. Heydrich ordonne à son chauffeur, Johannes Klein, d'arrêter la voiture. Quand il se lève pour essayer d'abattre Gabčík, Kubiš lance une grenade anti-char vers la voiture, qui explose près de la roue arrière et projette des débris de métal et des fragments de fibres du siège sur Heydrich. Kubiš est également blessé lors de l'explosion. Heydrich, ignorant apparemment ses blessures, descend de voiture, tire et tente de poursuivre Gabčík mais s'écroule rapidement. Klein revenant de sa tentative manquée pour rattraper Kubiš, Heydrich lui ordonne de poursuivre Gabčík. Klein est touché deux fois par Gabčík qui utilise alors son Colt. Les parachutistes sont alors persuadés d'avoir échoué. Heydrich est transporté à l'hôpital Bulovka où on découvre qu'il est atteint de septicémie. Il meurt le matin du 4 juin 1942. Blessé, Heydrich est transporté à l'aéroport de Bulovka où il meurt huit jours plus tard ».

D'après Astrid Hofmanova, article de Radio Prague du 15 juin 2005 et Encyclopédie en ligne Wikipedia

1) Quand a lieu l'assassinat de Heydrich ? Quels en sont les auteurs ? Soulignez dans le texte

2) De quelle organisation Gabčík et Kubiš font-ils partie ?



En haut : Kubiš et Gabčík photographiés à Londres

En bas : La propagande filmique des nazis pour la recherche des auteurs de l'attentat



Le lieu de l'assassinat dans les faubourgs nord de Prague. Photo de l'enquête menée par les nazis dans les heures qui suivent

3) En quoi la fuite des auteurs est-elle délicate ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....



La Mercedes de Heydrich après l'attentat



(217) Vous êtes forts vous êtes puissant, vous êtes content de vous. Vous avez tué des gens, et vous allez en tuer beaucoup, beaucoup d'autres. Tout vous réussit. Rien ne vous résiste. En l'espace d'à peine dix ans, vous êtes devenu « l'homme le plus dangereux du IIIe Reich ». Plus personne ne se moque de vous. On ne vous appelle plus « la chèvre » mais « la bête blonde » : vous avez indéniablement changé de catégorie dans l'échelle des espèces animales. Tous vous craignent, aujourd'hui, même votre chef, qui est un petit hamster à lunettes, bien qu'il soit lui aussi très dangereux.

Vous êtes calé dans le siège de votre Mercedes décapotable, et le vent fouette votre visage. Vous vous rendez au bureau, et votre bureau est un château. Vous vivez dans un pays, et tous les habitants de ce pays sont vos sujets, vous avez droit de vie et de mort sur eux. Si vous le décidiez, vous pourriez les tuer tous jusqu'au dernier. D'ailleurs, c'est peut-être ce qui les attend.

Mais vous ne serez plus là pour le voir, car d'autres aventures vous appellent. Vous avez de nouveaux défis à relever. Tout à l'heure, vous allez vous envoler et abandonner votre royaume. Vous étiez venu remettre de l'ordre dans ce pays, et vous avez brillamment accompli votre tâche. Vous avez fait courber l'échine à tout un peuple, vous avez dirigé le Protectorat d'une main de fer, vous avez fait de la politique, vous avez gouverné, vous avez régné. Vous laisserez à votre successeur la lourde tâche de pérenniser votre héritage, à savoir : empêcher toute résurgence de la Résistance que vous avez brisée ; maintenir tout l'appareil de production tchèque au service de l'effort de guerre allemand ; poursuivre le processus de germanisation que vous avez engagé et dont vous avez défini les modalités.

En songeant à votre passé comme à votre futur vous êtes submergé par un immense sentiment de d'autosatisfaction. Vous serrez votre sacoche de cuir posée sur vos genoux. Vous pensez à Halle, à la marine, à la France qui vous attend, aux Juifs qui vont mourir, à ce Reich immortel dont vous aurez posé les fondations les plus solides, enterré les racines les plus profondes. Mais vous oubliez le présent. Votre instinct de policier est-il engourdi par les rêveries qui traversent votre cerveau tandis que file la Mercedes ? Vous ne voyez pas en cet homme qui porte un imperméable sous le bras par cette chaude journée de printemps et qui traverse devant vous l'image de votre présent qui vous rattrape.

Que fait-il cet imbécile ?

Il s'arrête au milieu de la route.

Pivote d'un quart de tour pour faire face à la voiture.

Croise votre regard.

Fait voler son imperméable.

Découvre une arme automatique.

Pointe l'arme dans votre direction.

Vise.

Et tire.

(218) Il tire et rien ne se passe. Je ne sais pas comment éviter les effets faciles. Rien ne se passe. La détente résiste ou au contraire se dérobe mollement et percute le vide. Des mois de préparation pour que la Sten, cette merde anglaise, s'enraye. Heydrich, là, à bout portant, à sa merci, et l'arme de Gabcik ne fonctionne pas. Il presse la détente et la Sten, au lieu de lâcher des balles, se tait. Les doigts de Gabcik se crispent sur la tige de métal inutile.

La voiture s'est arrêtée, et cette fois, le temps s'est vraiment arrêté. (...)

Donc la Sten ne tire pas. Et tout le monde reste figé de stupeur pendant de très longs dixièmes de seconde. Gabcik, Heydrich, Klein, Kubis. C'est tellement kitsch ! tellement western ! ces quatre hommes changés en statues de pierre, tous le regard braqué sur la Sten, tous faisant tourner leur cerveau à une vitesse folle, une vitesse inconcevable pour des hommes ordinaires. Au bout de cette histoire, il y a ces quatre hommes dans ce virage. Et en plus il y a un deuxième tramway qui arrive derrière la Mercedes (...)

(222) La bombe explose, et souffle instantanément les vitres du tramway d'en face. La Mercedes décolle d'un mètre. Des éclats frappent Kubis au visage et le projettent en arrière. Un nuage de fumée inonde l'espace. Des cris jaillissent du tramway. Une veste de SS, posée sur la banquette arrière, s'envole. Pendant quelques secondes, les témoins suffoqués ne verront plus qu'elle : cette veste d'uniforme flottant dans les airs au-dessus d'un nuage de poussière. Moi, en tout cas, je ne vois qu'elle. La veste comme une feuille morte décrit dans l'air d'amples circonvolutions tandis que l'écho de la déflagration s'en va tranquillement résonner jusqu'à Berlin et Londres. Seuls le son qui se propage et la veste qui volette bougent. Il n'y a aucun autre signe de vie dans le virage d'Holesov. Je

parle en secondes, désormais. La seconde suivante, ce sera autre chose. Mais là, ici, en cette matinée claire du mercredi 27 mai 1942, le temps suspend son cours, pour la deuxième fois en deux minutes, quoiqu'un peu différemment.

Le Mercedes retombe lourdement sur le bitume. A Berlin, Hitler ne peut pas imaginer un instant qu'Heydrich n'honorera pas son rendez-vous de ce soir. A Londres, Benes veut croire encore au succès d'Anthropoïde. Quel orgueil dans les deux cas. Lorsque le pneu crevé de la roue arrière droite, dernier des quatre en suspension dans l'air, retrouve le contact du sol, le temps repart pour de bon. Heydrich porte instinctivement la main à son dos, sa main droite, celle qui tient le pistolet. Kubis se relève. Les passagers du second tram se collent aux vitres pour voir ce qui se passe, tandis que ceux du premier toussent, crient et se bousculent pour descendre. Hitler dort encore. Benes feuillette nerveusement les rapports de Moravec. Churchill en est déjà à son deuxième whisky. Valcik observe, du haut de la colline, la confusion qui règne sur le carrefour encombré par tous ces véhicules : une Mercedes, deux trams, deux vélos. Opalka est quelque part dans le coin mais je n'arrive pas à mettre la main dessus. Roosevelt envoie des aviateurs américains en Angleterre pour aider les pilotes de la RAF. Lindbergh ne veut pas rendre la médaille que Göring lui a décernée en 1938. De Gaulle se bat pour légitimer la France libre auprès des alliés. L'armée de von Manstein fait le siège de Sébastopol. L'Afrika Korps a commencé l'attaque de Bir Hakeim depuis hier. Bousquet planifie la rafle du Vel' d'Hiv'. En Belgique les Juifs sont obligés de porter l'étoile jaune à partir d'aujourd'hui. Les premiers maquis apparaissent en Grèce. Deux cent soixante avions de la Luftwaffe sont en route pour intercepter un convoi maritime allié qui s'achemine vers l'URSS en essayant de contourner la Norvège par l'océan Arctique. Après six mois de bombardements quotidiens l'invasion de Malte est reportée sine die par les Allemands. La veste SS vient délicatement se poser sur les fils électriques du tram, comme un linge qu'on aurait mis à sécher. On en est là. Mais Gabcik n'a toujours pas bougé. Le clic tragique de sa Sten, bien plus que l'explosion, lui a fait l'effet d'une gifle mentale. Comme dans un rêve, il voit les deux Allemands descendre de la voiture et, comme à l'exercice, se couvrir mutuellement. Double appel croisé, Klein se retourne vers Kubis tandis qu'Heydrich, titubant, se présente seul, face à lui, l'arme à la main. Heydrich, l'homme le plus dangereux du IIIe Reich, le bourreau de Prague, le boucher, la bête blonde, la chèvre, le Juif Süß, l'homme au cœur de fer, la pire créature jamais forgée par le feu brûlant des enfers, l'homme le plus féroce jamais sorti d'un utérus de femme, sa cible, face à lui, titubant et armé. Tiré soudain du saisissement qui l'avait paralysé, Gabcik retrouve l'acuité nécessaire à une compréhension immédiate de la situation, débarrassée de toute appréciation mythologique ou grandiloquente, ainsi qu'à une prise de décision rapide et juste, qui lui permet de faire exactement ce qu'il a de mieux à faire : il jette sa Sten et court. Les premières détonations claquent. C'est Heydrich qui lui tire dessus. Heydrich, le bourreau, le boucher, la bête blonde etc. Mais le Reichprotektor, champion toutes catégories dans à peu près toutes les disciplines humaines, n'est manifestement pas au mieux. Il rate tout ce qu'il peut. Pour l'instant. Gabcik parvient à se jeter derrière un poteau télégraphique, qui devait être sacrément épais, puisqu'il décide de rester là. Il ne sait pas, en effet, à partir de quel moment Heydrich peut retrouver ses facultés et tirer droit. En attendant, le tonnerre gronde. De l'autre côté, Kubis, en essuyant le sang qui coule sur son visage et lui brouille la vue, distingue la silhouette géante de Klein qui s'avance vers lui. Quelle folie, ou quel effort de lucidité suprême lui rappelle l'existence de son vélo ? Il saisit le cadre de sa machine et l'enfourche. Tous ceux qui ont fait du vélo savent qu'un cycliste, par rapport à un homme à pied, est vulnérable pendant les dix, quinze, mettons vingt premiers mètres au démarrage, après quoi il le distancera irrémédiablement. Kubis, vu la décision que son cerveau lui fait prendre, doit avoir ça en tête. En effet, au lieu de s'enfuir, dans la direction exactement opposée à celle de Klein, comme il aurait semblé naturel à environ 99% du genre humain confronté à une situation semblable, c'est-à-dire une situation où il s'agit de, très rapidement, prendre la suite face à un nazi armé qui a au moins une bonne raison de vous en vouloir à mort, il choisit de pédaler vers le tramway, d'où les passagers suffocants ont commencé à s'extraire, décrivant un angle, par rapport à Klein, inférieur à 90°. Je n'aime pas me mettre dans la tête des gens mais je crois pouvoir expliquer le calcul de Kubis, qui est d'ailleurs peut-être double. D'une part, pour conjurer la relative lenteur du démarrage, et prendre de la vitesse le plus rapidement possible, il engage sa bicyclette *dans le sens de la descente*. Il a très vraisemblablement estimé que pédaler en côte avec un SS énervé dans son dos ne serait pas une option payante. D'autre part, pour avoir une chance, même infime, de s'en sortir vivant, il doit répondre à deux exigences contradictoires : ne pas s'exposer et se mettre hors de portée des tirs ennemis. Mais pour se mettre hors de portée, il faut d'abord franchir une certaine distance qui reste irréductiblement à découvert. Kubis fait le pari inverse de Gabcik, il tente sa chance maintenant. Mais il ne s'en remet pas exactement au hasard : ce tramway, dont les parachutistes redoutaient la présence inopportune depuis qu'ils avaient arrêté leur choix sur le virage d'Holesovice, Kubis décide de s'en servir. Les passagers qui en sont descendus sont trop peu nombreux pour faire une foule mais il va quand même essayer de les utiliser comme un rideau. Je suppose qu'il ne compte pas trop sur les scrupules d'un SS pour ne pas tirer à travers un groupe de civils innocents, mais au moins la visibilité du tueur sera réduite. Ce plan d'évasion me paraît génialement conçu, surtout si l'on songe que l'homme à qui il appartient vient d'être soufflé par une déflagration, qu'il a du sang dans les yeux et qu'il a disposé d'à peu près trois secondes pour l'élaborer. Cependant il reste un moment où Kubis ne peut s'en remettre qu'à la chance pure, celui qui le sépare du rideau des passagers suffocants. Or, le hasard,

comme souvent, ma foi, décide de distribuer équitablement ses hoquets : Klein, encore choqué par l'explosion, se crispe sur son arme, le percuteur, la gâchette, la culasse ou je ne sais quoi, qui s'enraye à son tour. Le plan de Kubis va donc réussir ? Non, car le rideau des passagers se dresse un peu trop compact devant lui. Dans le tas, certains ont déjà repris leurs esprits et, qu'ils soient allemands, sympathisants, avides d'exploits ou de récompense, ou bien terrorisés à l'idée qu'on puisse les accuser de complicité, ou encore, pour les autres, tout simplement tétanisés et incapables de bouger d'un centimètre, ils ne semblent pas disposés à s'écarter sur son passage. Qu'un seul d'entre eux ait manifesté la volonté de l'appréhender, j'en doute, mais peut-être ont-ils arboré un air vaguement menaçant. On en arrive donc à cette scène burlesque (dans chaque épisode, il en faut une, semble-t-il) où Kubis, à vélo, tire des coups de feu en l'air pour se frayer un passage à travers les usagers du tram éberlués. Et il passe. Klein, stupide, comprend que sa proie lui échappe, se souvient qu'il a un patron à protéger et se retourne vers Heydrich, qui continue à tirer. Mais soudain, le corps du Reichsprotektor tourne sur lui-même et s'effondre. Klein accourt. Le silence qui suit l'arrêt des coups de feu ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Gabčík décide que s'il veut à son tour tenter sa chance, c'est maintenant ou jamais. Il quitte l'abri précaire de son poteau télégraphique et se remet à courir. Il a déjà récupéré toutes ses facultés et lui aussi parvient à réfléchir : pour optimiser les chances de Kubis, il doit prendre une direction différente. Du coup, il attaque la côte. L'analyse n'est pas, toutefois, absolument sans faille puisque ce faisant, il se dirige vers le poste d'observation de Valčík. Mais Valčík, pour l'instant, n'est pas identifié comme un participant à l'opération. Heydrich parvient à se redresser sur un coude. A Klein qui vient à sa rencontre, il aboie : « *Ratrape le Schweinehund !* » Klein parvient enfin à armer son foutu pistolet et alors la poursuite s'engage. Il tire devant lui et Gabčík, muni du Colt 9 mm qu'il avait fort heureusement en réserve de la Sten, riposte. Je ne sais pas combien de mètres il possède d'avance. A ce moment-là je ne pense pas que Gabčík tire, pour ainsi dire par-dessus l'épaule, pour toucher son adversaire, mais plutôt pour l'avertir qu'il y a un risque à se rapprocher trop près de lui. Au pas de course, les deux hommes laissent derrière eux le carrefour livré au chaos. Mais devant eux, une silhouette se profile, de plus en plus nette : c'est Valčík qui vient à leur rencontre. Gabčík le voit courir l'arme au poing, s'arrêter pour viser, puis s'écrouler avant d'avoir tiré.

« Do pici » Au moment où il tombe, la cuisse traversée par une violente douleur, Valčík ne peut rien se dire d'autre que : « Merde, mais quel con ! » Touché par une balle de l'Allemand, pas de chance. Maintenant, le géant SS n'est déjà plus qu'à quelques mètres. Valčík se croit foutu. Il n'aura pas le temps de récupérer son arme qu'il a laissée tomber. Mais lorsque Klein parvient à sa hauteur, miracle : il ne ralentit pas. Soit que l'Allemand accorde à Gabčík une importance prioritaire, soit que, trop concentré sur sa cible, il n'a pas vu que Valčík était armé prêt à lui tirer dessus, ou bien il ne l'a pas vu *tout court*, il passe devant lui sans s'arrêter, ni même lui jeter un coup d'œil. Valčík peut s'estimer heureux mais il peste malgré tout : si ça se trouve, il s'est pris *une balle perdue*. Quelle dérision. Lorsqu'il se retourne, les deux hommes ont disparu (...)

Extraits du roman *HHhH*, Laurent Binet, ed. Grasset, 2009



En hommage aux résistants tchèques, le gouvernement tchèque a érigé un monument en 2009 à l'emplacement de l'attentat virage de Kobylišy dans le 8^e arrondissement de Prague.

Coordonnées Géographiques du monument :

Latitude 50° 7'4.31"N Longitude 14°27'54.67"E

Le 27 mai 1942, [Reinhard Heydrich](#) (38 ans) est mortellement blessé dans un attentat commis à Prague par des résistants tchèques parachutés de Londres.

Homme de confiance d'Hitler, il était « *Protecteur du Reich* » en Bohême-Moravie et par ailleurs chef des services de sécurité nazis (RSHA) et grand ordonnateur de la « *Solution finale* », à ce titre l'homme le plus puissant d'Europe après Hitler. Son assassinat est le premier coup porté à la toute-puissance nazie.

Le prototype du chef nazi



Fils d'un directeur de conservatoire de musique, Heydrich rejoint en 1931 la *Schutzstaffel* (SS), le corps d'élite du parti nazi. Il devient le bras droit du chef des SS, [Himmler](#), séduit par son physique aryen et son intelligence synthétique, puis est promu à la tête de l'*Office central de sécurité du Reich* (RSHA), un organisme tout-puissant qui inclut la police criminelle et la Gestapo.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, Heydrich devient ainsi le personnage le plus puissant de l'Allemagne nazie après Hitler, et l'homme de confiance de ce dernier. Tout en oeuvrant à l'extermination des Juifs, Heydrich est sollicité par Hitler pour soumettre la Bohême-Moravie (aujourd'hui République tchèque). Il instaure l'état d'exception

sur le pays et fait couler le sang : massacres, déportations et germanisation forcée. Ses manières lui valent le surnom de « *boucher de Prague* ».

L'attentat

La résistance tchèque, avec le soutien de son gouvernement en exil à Londres et l'aide logistique des Britanniques, décide de passer à l'action et de liquider Heydrich. Un commando est formé en Écosse et parachuté en décembre 1941 au-dessus du territoire tchèque. Au prix de difficultés inouïes, contraints de faire confiance à des patriotes inconnus, ces hommes préparent soigneusement leur attentat. Ils choisissent d'attaquer le *Reichsprotektor* sur le chemin qui le mène de sa résidence à son bureau, dans le château qui domine la ville. Au passage de la voiture, le chef du commando, Gabčík, saute au milieu de la route et vise Heydrich avec sa mitraillette mais l'arme est enrayée et rien ne se passe. Voyant cela, un autre parachutiste prend une bombe et la lance sur la voiture. Le dos labouré par des éclats, Heydrich est transporté à l'hôpital.

Furieux, Hitler ordonne de mettre Prague en coupe réglée. Dans les maisons qui hébergent les membres du commando, c'est la terreur. Sept parachutistes trouvent refuge dans la crypte de l'église orthodoxe Saint-Cyrille-et-Méthode.

Le 4 juin 1942, Heydrich succombe à ses blessures. Son cercueil traverse Prague en grand cortège à la lumière des torches. Il est transporté à Berlin en vue de funérailles grandioses le 9 juin 1942.

La répression

Dès le lendemain, le 10 juin 1942, un détachement de SS investit un paisible village à une vingtaine de kilomètres de Prague. Il a nom Lidice. On suspecte des membres du commando de s'y être réfugiés. 263 adultes, dont 71 femmes, sont massacrés. 198 autres sont déportés à Ravensbrück et 98 enfants dispersés dans des orphelinats (16 seulement survivront à l'épreuve). Le village est incendié et rasé.

La répression, les fusillades et les menaces se poursuivent dans tout le pays. L'un des membres du commando, réfugié chez sa mère, d'origine allemande, prend peur. Il se rend au siège de la *Gestapo* à Prague et livre les noms de différentes familles qui hébergent des membres du commando. La chasse commence. En quelques heures, les familles sont arrêtées et torturées. Les nazis remontent très vite les filières jusqu'à la crypte de Saint-Cyrille-et-Méthode. Le 18 juin 1942, 800 hommes commencent l'assaut contre la crypte. Les parachutistes résistent avec héroïsme, réservant leur dernière balle pour se donner la mort.

Extrait de la page internet du site « Radio Praha » consacré aux travaux des historiens sur la répression nazie faisant suite à l'assassinat de Heydrich par les résistants tchèques.

« Les historiens tchèques viennent de découvrir une feuille d'émargement, qui jette une nouvelle lumière sur les circonstances de l'attentat contre Reinhard Heydrich, protecteur du Reich en Bohême et en Moravie. Le 27 mai 1942, à Prague, ce dernier est devenu la victime de l'attentat perpétré par deux membres de l'unité tchécoslovaque à l'étranger, Josef Gabčík et Jan Kubis. Après l'attentat, ils se cachent dans l'église Saint-Cyrille-et-Méthode de Prague où ils trouvent la mort plus tard. C'est leur compagnon d'armes Karel Curda qui a trahi leur abri à la gestapo. Le nom de Karel Curda figure aussi sur la feuille d'émargement de la gestapo, découverte récemment par l'historien Vojtěch Sustek. La feuille contient les noms de 48 personnes parmi lesquelles la gestapo a réparti 20 millions de couronnes, une somme astronomique à l'époque, pour l'avoir aidé à trouver les auteurs de l'attentat. Selon l'historien Sustek, Curda a dénoncé ses amis pour stopper les persécutions massives. Plus tard, Curda est devenu l'un des meilleurs agents de la gestapo qui a envoyé à la mort des dizaines de résistants. Selon la feuille d'émargement, la gestapo lui a payé 5 millions de couronnes...

Parmi les dénonciateurs qui figurent sur la feuille, il y a le prieur de l'ordre des chevaliers de Malte, Franz Werner Bobe, qui dénonçait même les Allemands qui venaient se confesser à lui. « *Cet homme dénonçait n'importe qui avec un plaisir sadique* », dit l'historien Jaroslav Cvančara, auteur d'une riche publication sur l'attentat contre Heydrich. Après la guerre, Bobe a collaboré avec la police politique communiste qui l'a condamné plus tard à la peine de mort par pendaison.

Les historiens divisent les Tchèques, dont les noms figurent sur la feuille d'émargement en deux catégories: ceux qui devaient témoigner car ils étaient par hasard sur le lieu de l'attentat, et ceux qui sont venus témoigner de leur propre initiative. « *Ces derniers n'étaient pas très nombreux* », précise l'historien Stanislav Kokoska. Selon lui, parmi les Tchèques, il y avait beaucoup moins de dénonciateurs que, par exemple, en France, en Lituanie ou en Ukraine. Il est peu connu, aussi, que les Tchèques étaient le seul peuple en Europe à ne pas avoir proposé aux Allemands la création d'une unité de combat ».

Source : <http://www.radio.cz/fr/rubrique/faits/nouveaux-faits-choquants-autour-de-lattentat-contre-reinhard-heydrich-en1942>

Astrid Hofmanová

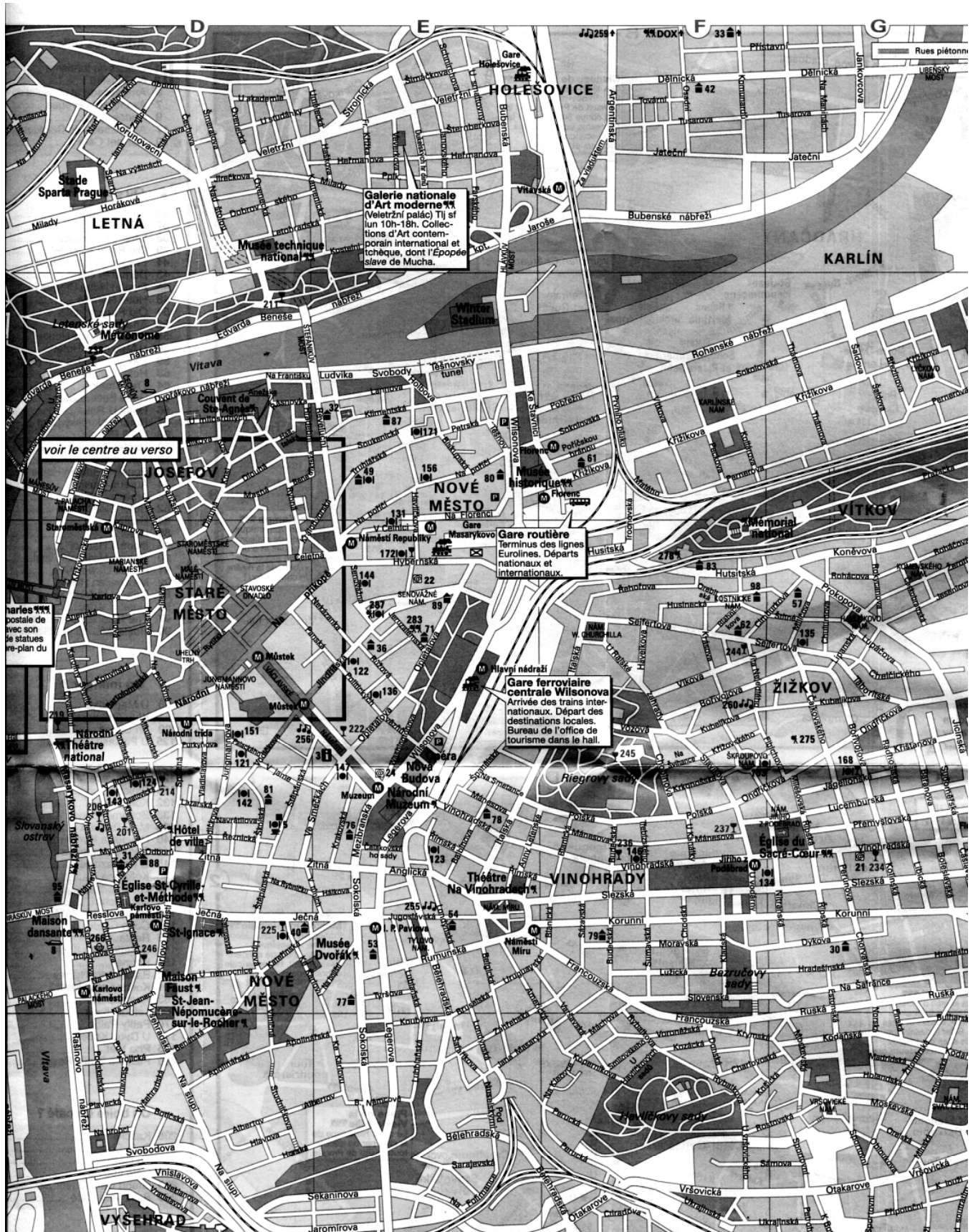
Des héros tchèques « oubliés » pendant cinquante ans.

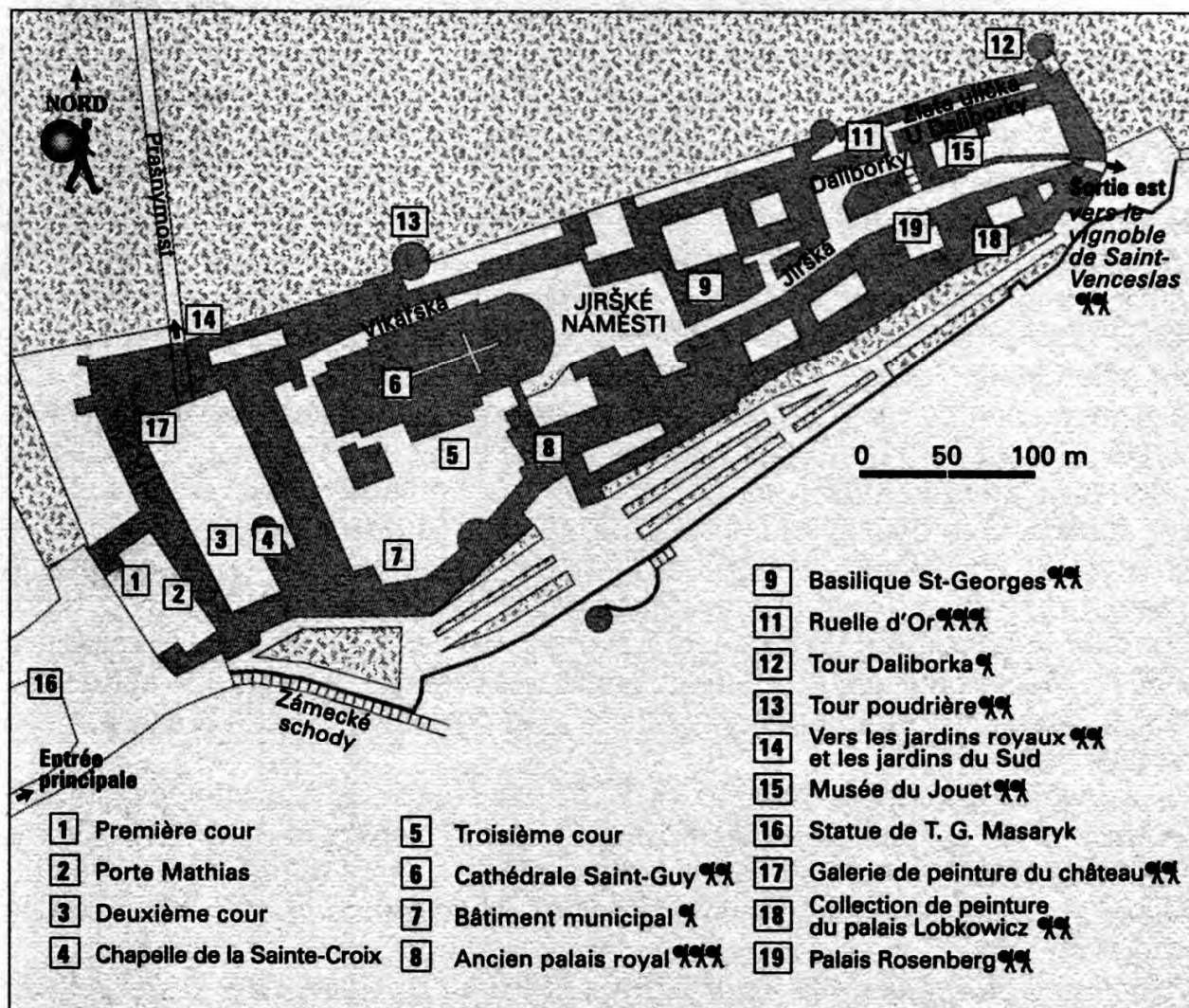
Pendant cinquante ans, le régime communiste a considéré les auteurs de l'attentat contre Heydrich comme les responsables égoïstes du massacre de milliers d'innocents. Leurs noms sont effacés des livres d'histoire pour ne réapparaître qu'à la « révolution de velours » en 1989. « Les communistes tchèques étaient les plus fidèles à Moscou, explique Marek Jindřich. Dans les années 50, la plupart des responsables tchèques de la Résistance ont été tués. Pour Moscou, ces gens avaient été à la solde de Londres, donc contre eux : tout ce qui venait de l'Ouest était mauvais, c'est une théorie très simple, une période absurde. »

Après la guerre, le général Moravec, commandant des services secrets tchèques, justifiera l'opération « Anthropoid » en ces termes : « Dans une société régie par des lois normales, un assassinat ne peut en aucun cas se justifier moralement. Mais quand une nation est réduite à l'esclavage par des assassins et des fanatiques, un attentat peut constituer le seul remède au mal. Dans ce sens, l'assassinat de Reinhard Heydrich était parfaitement justifié. »

Source : d'après l'article de Paris Match de Flore Olive publié sur le site internet du journal, 3/07/2012

PLANS DE PRAGUE





LE CHÂTEAU ROYAL

Un peu d'Histoire : Des Boïens à la République tchèque

Les origines de la Bohême

- Début de notre ère : des Celtes, les Boïens, traversent l'Europe centrale. Ils laissent leur nom à la province qui devint la Bohême (Boiohaenum). Les romains délaissent les régions au nord du Danube, l'actuelle Bohême est donc peu marquée par leur influence culturelle.
- VIe siècle : des Slaves s'installent dans la région. Ceux-ci guerroyaient contre les Francs et les Avars (d'autres peuples « barbares ». Parmi eux ces slaves, les Tchèques s'installent dans la région de l'actuelle Prague.
- IXe siècle : les missionnaires **Cyrille et Méthode**, inventeurs de l'alphabet cyrillique, christianisent le territoire.
- Xe siècle : un royaume de Bohême se constitue. Le prince chrétien **Venceslas** est assassiné en 929 par son frère, le païen Boleslav. Mais Venceslas, grand propagateur du christianisme, devient le saint patron de la Bohême.
- XIIe siècle : après 200 ans de domination germanique, le royaume de Bohême prend son indépendance au sein du Saint Empire Romain Germanique. **Ottokar II** étend sa souveraineté jusque vers l'Adriatique.



L'âge d'or du royaume de Bohême

- XIIIe siècle : les mines d'argent de Kutna Hora permettent à la région une grande prospérité
- 1346 : Défaite française de Crécy, en France : Jean de Luxembourg y meurt, allié aux français contre les anglais. Son fils **Charles IV**, roi de Bohême, élevé à Paris au Louvre, est élu souverain du Saint Empire Romain Germanique.
- 2e moitié du XIVe siècle : Prague devient un grand centre politique et spirituel. La ville s'orne de monuments (pont, églises, château, université). La ville devient la 3^e ville d'occident. La langue tchèque est utilisée à la cour.
- 1380 : la peste ravage la ville. Vengeance sur les juifs (**pogroms**) accusés d'avoir répandu l'épidémie. Le ghetto juif de Prague est détruit.



La révolution hussite

- Début du XVe siècle : **Jan Hus**, théologien, prédicateur, s'élève contre les abus de l'Eglise et sa corruption ainsi que contre la domination allemande. Il est invité à exposer ses idées au concile de Constance mais il est traîtreusement arrêté et emprisonné. Refusant de revenir sur ses positions, il est condamné pour schisme et brûlé vif en 1415. Il devient vite un symbole de résistance des tchèques vis-à-vis de tous les pouvoirs. Les protestants voient en lui un précurseur.
- 1419 : première défenestration de Prague : les rebelles hussites précipitent un catholique depuis les étages. Cette pratique va se reproduire à plusieurs reprises.
- 1439 : le roi reconnaît la religion hussite, même si les troubles entre catholiques et hussites perdurent.
- 1485 : paix signée entre catholiques et hussites. C'est le début d'une période de grande tolérance religieuse en Bohême



Le règne des Habsbourg

- Début XVI^e siècle : débute une période de grand rayonnement artistique et culturel. Elle conjugue Renaissance et humanisme tchèque.
- 1526 : face aux turcs qui menacent l'Europe centrale, les Habsbourg obtiennent le trône de Bohême. Ils le conservent jusqu'en 1918. Jusqu'en 1611 Prague devient la capitale du Saint Empire Romain Germanique. Le nouveau souverain, **Ferdinand 1^{er}**, frère de Charles Quint confie aux Jésuites la tâche de reconverter la population au catholicisme. Le Clementinum est fondé.
- 1576 : **Rodolphe II** grand collectionneur d'art attire savants et artistes. Prague devient la capitale européenne de l'alchimie et de la magie.

La guerre de Trente ans (1618-1648)

- 1618 : à nouveau, tensions religieuses : de nombreux incidents éclatent entre protestants tchèques et catholiques au service des Habsbourg. Lors de la 2^e défenestration de Prague les représentants des Etats Tchèques précipitent ceux de l'empereur par une fenêtre du château. L'empereur Ferdinand II est déposé par un prince protestant, Frédéric V.
- 1620 : bataille de la montagne blanche près de Prague. L'armée protestante composée de mercenaires allemands, hollandais, suisses et hongrois est écrasée par les forces catholiques du Saint-Empire et de la Ligue Catholique.
- 1621 : 27 chefs protestants sont exécutés place de la Vieille Ville. C'est le début d'une période dramatique. Les Habsbourg, vainqueurs, imposent de force le catholicisme en Bohême. Le centre politique du Saint Empire est transféré à Vienne. 30 000 familles nobles protestantes doivent quitter la Bohême. Les Habsbourg germanisent l'administration, l'allemand devient langue officielle à parité avec le tchèque.
- 1648 : Prague est assiégée et partiellement pillée par l'armée suédoise. Le passage du Pont Charles est défendu les étudiants et les membres de la communauté juive. Le traité de Westphalie qui clôt cette guerre est signé à Munster et Osnabrück.



XVIII^e siècle : Prague occupée, Contre-Réforme et art baroque

- Afin de lutter contre le protestantisme, la papauté encourage les artistes à créer des œuvres qui célèbrent le catholicisme et qui s'adressent aux sens, à l'émotion : c'est **l'art baroque**. A Prague il s'exprime dans de très nombreuses œuvres et bâtiments religieux.
- Prague est occupée par les Bavares, les Français, les Prussiens. L'empereur **Joseph II** (frère de Marie-Antoinette) introduit quelques réformes, notamment en rétablissant le droit des non-catholiques (protestants, juifs).
- 1782 : Joseph II commande un opéra à **Mozart** (« L'enlèvement au Sérail »). Bien que familier de Vienne, Mozart vient à Prague en 1787 suite au refus de la noblesse viennoise de poursuivre les représentations de son opéra « Les noces de Figaro ». Il y reste plusieurs mois, ayant véritablement un coup de cœur pour la ville. Il y compose son opéra « Don Giovanni » représenté au théâtre des Etats le 28 octobre 1787. Les Praguais lui font un triomphe.



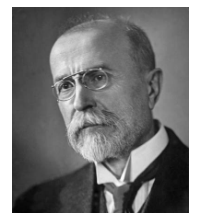
Le XIXe siècle

- 1790 – 1848 : comme partout ailleurs en Europe, les idées nationales fleurissent.
- Début XIXe : de nombreuses familles princières tchèques sont des mécènes d'artistes importants. Les princes Lobkowicz accueillent et soutiennent Mozart, Beethoven. Goethe séjourne dans leur château à 90 km de Prague. Wagner s'inspire de ce lieu dans son opéra « Tannhäuser ».
- 1806 : **Josef Jungmann**, écrivain tchèque définit l'appartenance nationale par la langue.
- Années 1820 : Début du chemin de fer et développement de la sidérurgie en Pays Tchèques .
- 1848 : les hommes politiques pragois se réunissent pour rédiger le texte de leurs revendications à l'empereur. Prague entre en insurrection du 12 au 17 juin. En septembre, corvées et obligations féodales sont supprimées.
- 1866 : à Sadowa (près de Hradec Kralove) l'armée Prussienne écrase les Autrichiens.
- 1869 : fondation des usines Skoda.
- 1881 : Inauguration du Théâtre national de Prague avec Libuse de **Smetana**. Le monument est désormais le symbole du renouveau Tchèque.
- 1882 : séparation de l'université de Prague en universités allemande et tchèque. Les Sokol (« les faucons ») sont créés : ce sont des sociétés gymniques à vocation nationaliste.
- Fin du siècle : la croissance économique et l'industrialisation permettent la modernisation de nombreux quartiers dans Prague. Le quartier juif se pare de nombreux immeubles de style **Sécession** (version Europe Centrale de « l'Art Nouveau » qui se répand ailleurs en Europe de l'ouest).



Le XXe siècle

- 1914-1918 : dans la première guerre mondiale l'espoir d'indépendance des tchèques est dopé par les succès russes face aux autrichiens.
- 1915 : **Masaryk** lance depuis la Suisse sa lutte contre l'Empire Austro-Hongrois. Il crée l'année suivante le Comité National des Pays Tchèques avec Benes et Stefanik.
- 1917 : les puissances de l'Entente mettent la « Libération des Tchécoslovaques » parmi leurs buts de guerre.
- 14 novembre 1918 : **proclamation de la République Tchécoslovaque** et élection de Masaryk comme président.
- Février 1920 : adoption d'une Constitution.
- 18 avril 1920 : premières élections au Suffrage Universel.
- 1921 : Naissance du Parti Communiste Tchèque.
- 1935 : **Benes** succède à Masaryk (qui meurt en 1937) à la tête de l'Etat.
- 30 septembre 1938 : les **accords de Munich** signés avec la France, la GB, l'Italie de Mussolini et l'Allemagne de Hitler autorisent l'annexion des Sudètes voulue par Hitler.



- Octobre 1938 : accords de Zilina qui ouvrent la voie à une Slovaquie indépendante. A sa tête, Mgr Tiso, allié de Hitler La République slovaque indépendante est proclamée le 14 mars 1939.

- 14-15 mars 1939 : au mépris des accords de Munich, Hitler envahit les pays tchèques. Ils sont immédiatement transformés en « Protectorat de Bohême Moravie ».

- 28 octobre 1939 : manifestations de masse pour la fête nationale. Les suites de cette célébration donneront lieu à la fermeture de tous les établissements supérieurs tchèques.



- Début 1940 : Regroupement des forces de résistance non communistes au sein d'un organe unique. La résistance à l'étranger s'organise en France, puis en Grande-Bretagne.

- Septembre 1941 : Reynhardt **Heydrich** remplace le protecteur du Reich à Prague et inaugure une politique de terreur systématique avec la déportation de juifs (suivi par l'état slovaque en mars 1942).



- 10 juin 1942 : suite à l'assassinat de Heydrich le 27 mai par un commando tchèque parachuté depuis Londres, le village de Lidice est rasé. D'autres le sont dans les jours suivants.

- Mars-mai 1945 : guerre de partisans et libération du pays à l'est par les troupes soviétiques et roumaines, à l'ouest par les troupes américaines.

- 5 mai 1945 : soulèvement de Prague. Les soviétiques y entrent le 9, leur accueil est triomphal.

- 1945-1948 : gouvernement de cohabitation réunissant tous les partis issus de la Résistance. Une alliance entre le parti communiste qui a obtenu 38 % des voix aux élections de 1946 et le parti social-démocrate prend des mesures radicales : expulsion de 2,7 millions de germanophones, nationalisation des moyens de production. C'est **Klement Gottwald**, secrétaire général du PC qui est premier ministre.



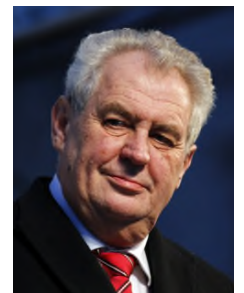
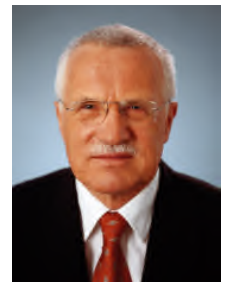
- Février 1948 : « **coup de Prague** » : suite à une crise politique, 12 ministres non communistes sont remplacés par des ministres communistes soumis à Moscou. Le président Benes cède, démissionne. Il est remplacé par Gottwald. La Tchécoslovaquie devient un Etat du bloc communiste pour une durée de 41 ans. La société civile est totalement soumise au pouvoir communiste. Des milliers de communistes sont envoyés de force dans des mines d'uranium qui est exporté pour le programme nucléaire soviétique.



- Janvier 1968 : le successeur de Gottwald (qui était mort en 1953 suite à une infection pulmonaire contractée ... aux funérailles de Staline en 1953 !), **Novotny**, cède sa place à **Alexandre Dubcek**. Il prône le « socialisme à visage humain ». Immédiatement, les tchèques prennent la parole, manifestent, exigent des réformes démocratiques : c'est le « printemps de Prague ».

- 21 août 1968 : le chef de l'URSS, **Leonid Brejnev**, décide de mettre fin à cette douloureuse expérience : 400 000 soldats du Pacte de Varsovie occupent militairement le pays. A Prague, les tankistes russes ébahis sont accueillis en russe aux cris de « Popov rentre chez toi ! ». Dubcek et ses ministres sont embarqués enchaînés dans un avion pour Moscou où on les oblige à signer l'annulation des réformes. La répression est féroce.

- Janvier 1969 : Pour protester contre l'occupation soviétique, un étudiant tchèque, **Jan Palach**, s'immole par le feu place Venceslas. Il devient le symbole de la résistance. Dans sa lettre d'adieu, il écrit : « Il faut que quelqu'un secoue la conscience de la nation ».
- 1969-1989 : le pouvoir communiste tchèque réprime impitoyablement les opposants en utilisant notamment la délation : 200 000 indicateurs sont répertoriés par les historiens après 1989.
- 1977 : Pour protester contre l'arrestation d'un membre d'un groupe de Rock, un groupe de dissidents publie la « charte 77 », dont un certain **Vaclav Havel**. Pendant 13 ans, malgré les incarcérations, la censure, les tracasseries de tous ordres, ce groupe dénonce les injustices. Vaclav Havel fait de longs séjours en prison.
- 1989 : les bouleversements politiques qui ébranlent l'Europe de l'Est (9 novembre : chute du mur de Berlin, fin du régime communiste en RDA) se répercutent en Tchécoslovaquie. Le 17 novembre, 50 000 étudiants sont sauvagement réprimés par la police. Mais par la suite, la population descend quotidiennement dans la rue : c'est la « révolution de velours ».
- 19 novembre 1989 : naissance du « Forum Civique » qui regroupe les partis d'opposition.
- 8 décembre 1989 : devant les foules qui déferlent dans les rues, les communistes s'inclinent et quittent progressivement le pouvoir.
- 29 décembre 1989 : **Vaclav Havel** est élu président de la République.
- 20 juillet 1992 : démission de Vaclav Havel suite à la victoire de Vaclav Klaus (ultralibéral de droite) aux élections législatives tchèques, et de **Vladimir Meciar** en Slovaquie.
- 19 décembre 1992 : adoption de la constitution tchèque.
- 1^{er} janvier 1993 : partition République tchèque / République slovaque.
- 26 janvier 1993 : Vaclav Havel est élu président de la République tchèque. Il sera réélu en 1998.
- 28 février 2003 : **Vaclav Klaus** est élu au 3^e tour de scrutin président de la République tchèque avec une très faible majorité.
- 1^{er} mai 2004 : Entrée de la République tchèque et de la République slovaque dans l'Union européenne.
- 2008 : l'économie tchèque résiste à la crise financière. La Couronne tchèque s'envole.
- Décembre 2011 : mort de Vaclav Havel.
- 2013 : **Milos Zeman**, pro-européen, est élu président de la République.
- 2015 : avec les autres membres du **groupe de Visegrad** (Pologne, Slovaquie, Hongrie), la République tchèque refuse l'instauration de quotas pour l'accueil de réfugiés du Moyen-orient.





Mozart (1756-1791) et Prague, une véritable affinité

Moyen-Age 500-1500	Renaissance 16 ^{ème} s.	Baroque 17 ^{ème} s. début 18 ^{ème} s.	Classique Fin 18 ^{ème} s.	Romantique 19 ^{ème} s.	Moderne Début 20 ^{ème} s.	Contemporaine Après 1950
1500	1600	1700	1750	1800	1900	1950 2000

A Prague, le compositeur autrichien a bénéficié d'une popularité qui a joué un rôle déterminant vers la fin de sa carrière. On peut en juger par ce commentaire d'un journal pragois, le 12 décembre 1786, au lendemain de la création des Noces de Figaro: « Les connaisseurs, qui ont vu cet opéra à Vienne, affirment qu'il est meilleur ici ; et ce, sans doute, parce que les instruments à vent, dans lesquels les Bohémiens sont les maîtres absolus, ont fort à faire tout au long de l'œuvre ».

Mozart est en route vers Prague et y débarque en janvier 1787 afin de constater lui-même le succès de son œuvre. Tout le monde connaît la phrase devenue légendaire : « Mes Pragois me comprennent » prononcée par Mozart après le succès des Noces de Figaro. « Ici, on ne parle que de Figaro, aucun opéra n'attire le public autant que Figaro, c'est sans doute un grand honneur pour moi... » écrit Mozart. Il prend part aux fastes de la vie mondaine : fêtes, bals et réceptions rythment quotidiennement son séjour, qui durera au final un mois. Il y donne également un concert comprenant la symphonie qu'il avait composée spécialement à cette occasion Prague, K. 504.



Au Théâtre Nostic (actuel théâtre des Etats, bâtiment représentatif du style du classicisme s'élevant au milieu du Marché aux fruits, dans le centre historique de Prague), où il dirige lui-même les Noces de Figaro, le directeur lui commande un nouvel opéra, qui devra être créé à Prague. Ce sera Don Giovanni...

Entre la commande et la création de cet opéra s'écoulaient huit mois.

Le 29 octobre 1787, Don Giovanni est célébré comme il se doit. La famille Mozart achève son séjour dans le calme de la villa Bertramka (résidence qui abrite aujourd'hui un musée Mozart dans le cinquième arrondissement de Prague). Elle y est invitée par la célèbre cantatrice soprano et mécène, Josefina Dušková. Cette dernière a fait la connaissance de Mozart en 1777 à Salzbourg. Les deux artistes se produisent plusieurs fois ensemble, notamment à Dresde. Mozart compose pour Josefina Dušková plusieurs airs dont la plus célèbre est Bella mia fiamma, addio, observe Eva Paulová du Musée de la musique tchèque : « Une histoire amusante s'attache à cet air : on raconte que Josefina Dušková a imposé sa composition auprès de Mozart, en l'enfermant dans une gloriollette de jardin et en menaçant de ne pas le libérer avant que la composition ne soit terminée. Mozart a accompli son désir mais la composition qu'il avait créée était extrêmement difficile du point de vue du chant, et l'auteur avait exigé que la cantatrice l'interprète sans faute dès la première fois sinon la composition serait détruite. Et puisqu'elle s'est sauvée, elle l'a certainement interprétée à la perfection. »



Dans cette villa Bertramka, Josefina Dušková déclare qu'il est « très émouvant de voir, dans cette vitrine, une mèche de cheveux dont on suppose qu'elle a appartenu à Mozart. Ensuite, il y a des instruments sur lesquels Mozart a joué lors de ses séjours à Prague : le piano sur lequel il a joué au palais des Dames nobles dans la Nouvelle-Ville pragoise, et puis encore un clavecin, de marque Gräber, sur lequel il a joué au palais Nostic. »



D'autres lieux comme la maison des Trois Lions d'Or ou l'Église St Nicolas à Mala Strana, où Mozart venait jouer de l'orgue – témoignent de la présence de Mozart à Prague.

En 1791, ce théâtre a accueilli une troisième première d'un opéra de Mozart, *La Clemenza di Tito*, commandé pour le couronnement de Léopold II roi de Bohême. Cet opéra est aussi lié au dernier séjour de Mozart à Prague qui se déroule pendant l'été 1791. *La Clemenza di Tito* est composée à la villa Bertramka en 18 jours. Fatigué et malade, Mozart repart pour Vienne où il meurt, le 5 décembre 1791.

« En tout cas il est prouvé que Mozart et sa création ont connu un succès énorme à Prague et que le compositeur a joui du respect encore durant sa vie. Les premières de ses œuvres données à Prague ont été accueillies avec enthousiasme. Mozart a effectué cinq séjours à Prague et à chaque fois il aimait revenir pour rencontrer le public, mais aussi les musiciens car il était en contact avec plusieurs compositeurs de l'époque. Ceci est un phénomène unique dans la vie et l'œuvre de Mozart, car Prague a représenté pour lui les rares moments de bonheur dans sa courte vie. ».

Le Pont Charles



Le Pont Charles à Prague, photo Wikipedia

Le pont Charles constitue depuis sa construction au XVI^e siècle un axe majeur. Il fut jusqu'au XIX^e siècle l'unique pont de pierre sur la Vltava. Théâtre d'une animation constante, il a fait l'objet d'amples travaux de soutènement et de protection entre 2007 et 2010 et nombre de ses pierres ont été remplacées. Il relie la vieille ville (Stare Mesto) à la partie occidentale de la ville (Mala Strana).

Le plus ancien pont en bois, situé parallèlement à l'emplacement actuel du pont Charles, avait été construit en 935 et réparé en 1018. C'est la reine Judith, la seconde épouse de Vladislav 1^{er} qui fit bâtir le premier pont en pierre qui portera son nom en 1170. Le deuxième plus vieux pont en pierre d'Europe centrale après celui de Ratisbonne fut détruit par une crue en 1342.

La construction du Pont Charles se déroula de 1357 à 1402. Les fouilles de 2007 ont révélé que le véritable architecte du pont fut un certain Otto, tandis que Petr Parler, auquel on attribuait jusqu'alors sa conception, l'aurait sans doute achevé. Appelé « pont de pierre », il ne prendra le nom de Charles qu'en 1870. Construit en blocs de grès, il mesure 516 m de long sur 9,5 m de large et repose sur 16 piliers. Il était plus long, plus large et surtout plus haut –de 5 m– que l'ancien pont Judith et résista à de nombreuses crues du fleuve. Depuis sa rénovation en 1974 il est réservé aux piétons.

Le pont est décoré d'un cortège de sculptures qui rappelle le Ponte dei Angeli romain, et, en Bohême, la rampe de statues devant l'ancien collège jésuite de Kutna Hora. L'ensemble fut réuni progressivement. Au XVII^e siècle, seuls un crucifix et St Jean Népomucène, une Pietà et un St Venceslas ornaient l'ouvrage. Les autres statues datent de la première moitié du XVIII^e siècle, apogée de la Contre-Réforme. Les dernières œuvres seront réalisées au XIX^e siècle. Au dire des Pragois, la statue St Jean Népomucène exauce le vœu de celui qui la touche. Ce dernier, prêtre à Prague sous le règne de Venceslas IV, fut jeté, par ordre du roi, par dessus le pont en 1393. Le roi jaloux n'acceptait pas que Jean Népomucène



La fameuse statue de St Jean Népomucène sur le Pont Charles. Photographie extraite du site Radio Praha.

répète pas ce que la reine lui avait confessé. Une fois décédé, une auréole serait apparue au-dessus de l'eau. Aujourd'hui, sa statue est surmontée d'un halo doré et accompagnée, à quelques mètres de distance, d'une croix en or marquant le lieu du crime. Les touristes aiment toucher, sur le piédestal, la silhouette du chien de la famille royale (signe de fidélité) et celle de la reine, qui apporterait le bonheur. Cette statue fut la première à être installée sur le pont. Le bronze fut fondu en 1683, 38 ans avant la béatification du saint. Les bronzes du piédestal évoquent deux scènes de la vie supposée du saint : la confession de la reine et le moment où son corps est jeté dans le fleuve. La seconde scène contient une allusion au massacre des innocents : un soldat brutalisant une mère et son enfant. Une procession a lieu en commémoration à la mi-mai de chaque année.

Pour des raisons défensives, Charles IV charge Petr Parler de construire une puissante tour haute de 40 m fermant le pont du côté de Staré Mesto (nom de la vieille ville). Au début du XVe siècle, elle est déjà considérée comme l'une des plus belles d'Europe, et Viollet-Le-Duc, visitant Prague, parlera de chef-d'œuvre gothique. Sa face occidentale est touchée par les boulets suédois en 1648, mais la face orientale (côté Staré Mesto) conserve les effigies de Charles IV (saisissant de réalisme) à gauche et de Venceslas IV à droite, disposées de part et d'autre de Saint Guy.

La tour du pont Charles côté Staré Mesto, photo Radio Praha.



FRANZ KAFKA (1883-1924)

« Kafka était Prague et Prague était Kafka » a-t-on pu écrire. Enfant chétif, fils de Hermann Kafka qui tenait une mercerie dans la vieille ville, il fut élevé par des gouvernantes qui le tourmentèrent et le culpabilisèrent. Il concentre toutes les contradictions de la ville et de son époque : juif en milieu majoritairement chrétien, intellectuel dans une famille qui ne l'était pas, écrivant en allemand au moment de la montée des aspirations nationales tchèques, travaillant dans une compagnie d'assurances qui l'empêchait de s'épanouir. Carrière, santé, mariage : la malchance le suivit partout. Ses œuvres ? Il brûla ses premiers brouillons, les jugeant trop ampoulés. Mais il



Franz Kafka, photographie non datée, source site internet salon.litteraire.linternaute.com

ne put s'empêcher d'écrire, comme pour expier sa « faute », sa « plaie dont celle des poumons n'était que le symbole ». Bonjour l'angoisse ! Elle ne le quitta plus. Tous les ingrédients étaient réunis pour réaliser une œuvre sombre, pessimiste, inachevée. Il mourut en 1924 de la tuberculose, près de Vienne.

Kafka a entretenu avec Prague un rapport passionné, amour et haine mêlés. Il écrivait : « Prague ne nous lâchera jamais, cette petite mère a des griffes ! » Pour Kafka, le monde moderne n'inspirait que l'angoisse, la perspective d'une vie sans issue. Ses héros ne comprenaient ni les raisons ni les responsables de leur oppression. C'étaient comme des matricules : l'arpenteur K. dans « Le Château », Joseph K dans « Le Procès »... Comment ne pas voir, dans le condamné innocent du Procès, une préfiguration du destin que les nazis réserveront aux juifs ? Pendant la guerre, l'occupant ne s'y est pas trompé : il saccagea son domicile, détruisit des lettres et des documents, puis expédia les trois sœurs de Kafka en camp de concentration. Il s'en est fallu de peu que l'œuvre de Kafka disparaisse à jamais, puisqu'il avait ordonné à son ami Max Brod, écrivain lui aussi, de brûler tous ses manuscrits. Brod a commis là une infidélité historique puisqu'il permit la publication posthume de la majeure partie de l'œuvre de son ami ... et le succès de l'adjectif kafkaïen.

D'après Le Guide du Routard Prague, Hachette, 2016

Extrait du roman « Le Procès », 1925. Source : <https://www.ebooksgratuits.com/>

Chapitre X (chapitre final)

L'avant-veille de son trente et unième anniversaire de naissance – c'était vers neuf heures du soir, l'heure du calme dans les rues – deux messieurs se présentèrent chez K. En redingote, pâles et gras, et surmontés de hauts-de-forme qui semblaient vissés sur leur crâne. Chacun voulant laisser passer l'autre le premier, ils échangèrent à la porte de l'appartement quelques menues politesses qui reprirent en s'amplifiant devant la chambre de K.

Bien qu'on ne lui eût pas annoncé la visite, K., vêtu de noir lui aussi, s'était assis près de sa porte dans l'attitude d'un monsieur qui attend quelqu'un et s'occupait d'enfiler des gants neufs dont les doigts se moulaient petit à petit sur les siens. Il se leva immédiatement et regarda curieusement les deux messieurs.

« C'est donc vous qui m'êtes envoyés ? » demanda-t-il.

Les messieurs firent oui de la tête et se désignèrent réciproquement, tenant leurs gibus à la main. K. s'avouait que ce n'était pas cette visite qu'il attendait. Il se dirigea vers la croisée et regarda encore une fois dans la rue sombre. De l'autre côté, presque toutes les fenêtres restaient noires comme la sienne ;

beaucoup avaient les rideaux baissés. À une fenêtre éclairée de l'étage, de petits enfants jouaient ensemble derrière une grille et, encore incapables de quitter leur place, tendaient leurs menottes l'un vers l'autre.

« Ce sont de vieux acteurs de seconde zone qu'on m'envoie, se dit K. en se tournant vers eux pour s'en convaincre encore une fois. On cherche à en finir avec moi à bon marché. »

Puis, se plantant brusquement en face d'eux, il leur demanda :

« À quel théâtre jouez-vous ?

– Théâtre ? » dit l'un des messieurs en demandant conseil à l'autre du regard.

L'autre se comporta comme un muet luttant contre son organisme rebelle.

« Ils ne sont pas préparés à être interrogés », se dit K.

Et il alla chercher son chapeau.

À peine dans l'escalier, les deux messieurs voulurent se pendre à ses bras, mais il leur dit :

« Dans la rue, dans la rue, je ne suis pas malade ! »

Aussitôt la porte franchie, ils s'accrochèrent à ses bras de la plus bizarre façon : K. ne s'était encore jamais promené ainsi avec personne. Ils collaient leurs épaules par-dessus contre les siennes, et, au lieu de lui donner le bras, enlaçaient ceux de K. dans toute leur longueur en lui maintenant les mains en bas par une prise irrésistible qui était le fruit d'un long entraînement. K. marchait entre eux tout raide ; ils formaient maintenant à eux trois un tel bloc qu'on n'aurait pu écraser l'un d'entre eux sans anéantir les deux autres. Ils réalisaient une cohésion qu'on ne peut guère obtenir en général qu'avec de la matière morte.

En passant sous les becs de gaz, K. tenta à plusieurs reprises, si difficile que ce fût avec ces gens qui le serraient, de voir ses compagnons mieux qu'il ne l'avait pu dans la pénombre de sa chambre. « Ce sont peut-être des ténors », pensait-il en voyant leurs gros doubles mentons. La propreté de leurs visages le dégoûtait. On voyait encore la main savonneuse qui s'était promenée dans les commissures de leurs paupières, qui avait frotté leurs lèvres supérieures et gratté les fentes de leurs mentons[20].

À cet aspect, K. s'arrêta, les autres en firent autant ; ils étaient au bord d'une place vide ornée de pelouses et de fleurs.

« Pourquoi est-ce précisément vous qu'on a envoyés ? » cria-t-il plutôt qu'il ne le demanda.

Les messieurs ne devaient pas savoir que répondre ; ils attendirent en laissant pendre leur bras libre, comme les infirmiers quand le malade qu'ils promènent veut se reposer.

« Je n'irai pas plus loin », dit K. pour essayer.

Cette fois-ci, les messieurs n'avaient pas besoin de répondre ; il leur suffisait de ne pas desserrer leur prise et d'essayer de déplacer K. en le soulevant ; mais K. résista. « Je n'aurai plus besoin de beaucoup de forces, je vais toutes les employer là », pensa-t-il. Il songeait à ces mouches qui s'arrachent les pattes en cherchant à échapper à la glu. « Ces messieurs vont avoir du travail », se dit-il.

À ce moment, Mlle Bürstner surgit par un petit escalier du fond d'une ruelle encaissée. Peut-être, après tout, n'était-ce pas elle, mais la ressemblance était certainement très grande. D'ailleurs, peu importait à K. que ce fût bien Mlle Bürstner. Il ne songea qu'à l'inutilité de sa résistance. Il n'y avait rien de bien héroïque à résister, à causer des difficultés aux deux messieurs et à chercher en se défendant à jouer d'un dernier semblant de vie. Il se mit en marche, et la joie qu'en éprouvèrent les deux messieurs se refléta sur son propre visage. Ils le laissaient maintenant choisir la direction et K. les mena sur les traces de la jeune fille, non pour la rattraper, ni non plus pour la voir le plus longtemps qu'il le pourrait, mais simplement pour ne pas oublier l'avertissement qu'elle représentait pour lui.

« La seule chose que je puisse faire maintenant, se disait-il – et le synchronisme de ses pas et de ceux des deux messieurs confirmait ses pensées – la seule chose que je puisse faire maintenant c'est de garder jusqu'à la fin la clarté de mon raisonnement. J'ai toujours voulu dans le monde mener vingt choses à la fois, et, pour comble, dans un dessein qui n'était pas toujours louable. C'était un tort ; dois-je montrer maintenant que je n'ai rien appris d'une année de procès ? Dois-je partir comme un imbécile qui n'a jamais rien pu comprendre ? Dois-je laisser dire de moi qu'au début de mon procès je voulais le finir et qu'à la fin je ne voulais que le recommencer ? Je ne veux pas qu'on dise cela. Je suis heureux qu'on m'ait donné ainsi ces deux messieurs à demi muets qui ne comprennent rien, et qu'on m'ait laissé le soin de me dire à moi-même ce qu'il faut. »

La jeune fille venait d'entrer dans une ruelle latérale, mais K., pouvant se passer d'elle maintenant, s'abandonna à ses compagnons. Complètement d'accord désormais, ils s'engagèrent tous les trois sur un pont baigné par le clair de lune ; les messieurs obéissaient déjà docilement à ses moindres mouvements ; quand il se tourna vers le parapet, ils suivirent son indication et firent front à la rivière. L'eau qui brillait et frissonnait dans la lumière de la lune se divisait autour d'une petite île sur laquelle se pressaient des feuillages épais. Sous les arbres couraient des allées de gravier qu'on ne pouvait voir, bordées de confortables bancs sur lesquels K. s'était souvent délassé et prèlassé en été.

« Je ne voulais pas m'arrêter, dit-il à ses deux compagnons, un peu honteux de leur docilité.

L'un des deux sembla faire à l'autre, derrière lui, un léger reproche au sujet de cet arrêt qui prêtait à malentendus, puis ils poursuivirent leur chemin.

Ils arrivèrent à des rues qui montaient et où l'on découvrait, tantôt près tantôt loin, des sergents de ville arrêtés ou en train de faire les cent pas. L'un d'entre eux, qui portait une grosse moustache et qui tenait la main sur la garde de son sabre, s'approcha intentionnellement de ce groupe qui lui paraissait suspect. Les messieurs firent halte ; l'agent semblait déjà ouvrir la bouche, mais K. entraîna de force ses deux compagnons. Il se retourna plusieurs fois prudemment pour voir si le sergent de ville suivait ; mais dès qu'ils eurent tourné un coin qui les cacha, il se mit à courir grand train, et les messieurs furent obligés d'en faire autant au prix du pire essoufflement.

Ils arrivèrent donc rapidement hors de la ville qui finissait de ce côté-là presque sans transition dans les champs. Une petite carrière déserte et abandonnée s'ouvrait tout près d'une maison d'extérieur encore très urbain. Ce fut là que les messieurs stoppèrent, soit qu'ils se fussent assignés ce but depuis le départ, soit qu'ils fussent trop épuisés pour pouvoir avancer encore. Ils lâchèrent K. qui attendit en silence, enlevèrent leurs hauts-de-forme et essuyèrent de leur mouchoir leur front en sueur tout en examinant la carrière. Le clair de lune baignait tout avec ce calme et ce naturel qui n'est donné à nulle autre lumière.

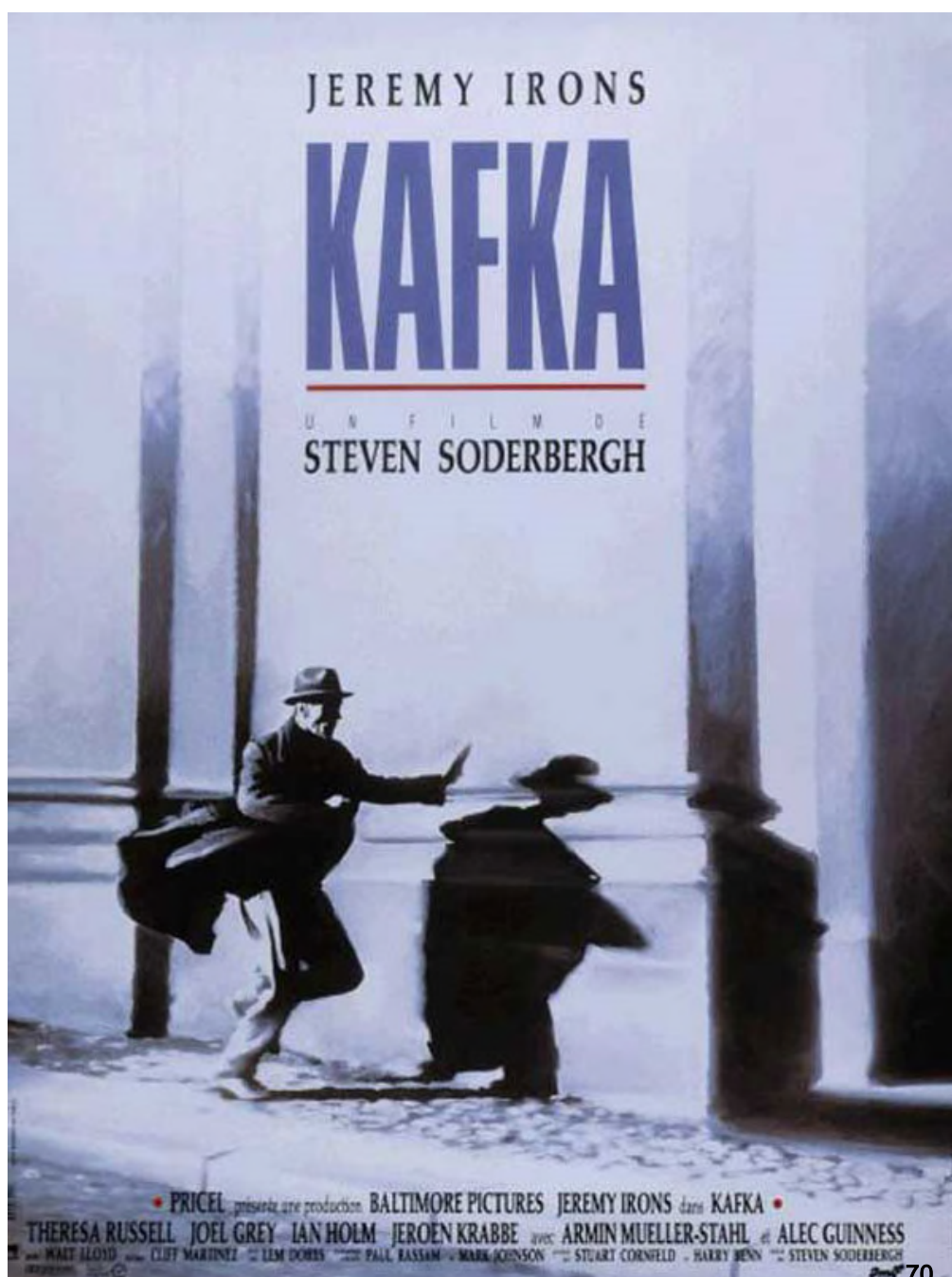
Après avoir échangé quelques politesses pour régler la question des préséances – les messieurs semblaient avoir reçu leur mission en commun – l'un d'entre eux s'approcha de K. et lui retira sa veste, son gilet et sa chemise. K. frissonna involontairement ; le monsieur lui donna dans le dos une petite tape d'encouragement, puis il plia soigneusement les vêtements comme des choses dont on aura encore besoin dans un temps qu'on ne peut pas prévoir. Pour ne pas exposer K. immobile à la fraîcheur de l'air nocturne, il le prit ensuite sous le bras et lui fit faire les cent pas pendant que l'autre monsieur cherchait dans la carrière un endroit qui pût convenir. Lorsque cet endroit fut trouvé, le monsieur fit signe à son collègue qui amena K. jusque-là. C'était tout près de la paroi ; il s'y trouvait encore une pierre arrachée. Les messieurs, assirent K. sur le sol, l'inclinèrent contre la pierre et posèrent sa tête dessus. Malgré tout le mal qu'ils se donnaient et malgré toute la complaisance qu'y mettait K., sa position restait extrêmement contrainte et invraisemblable. Aussi l'un des messieurs pria-t-il l'autre de lui confier pour un instant le soin de disposer K. tout seul, mais les choses n'en allèrent pas mieux. Ils finirent par le laisser dans une position qui n'était même pas la meilleure de celles qu'ils avaient déjà obtenues. L'un des messieurs ouvrit ensuite sa redingote et sortit d'un fourreau accroché à une ceinture qu'il portait autour du gilet un long et mince couteau de boucher à deux tranchants, le tint en l'air et vérifia les deux fils dans la lumière. Ce furent alors les mêmes horribles politesses que précédemment ; l'un des deux, allongeant la main au-dessus de K., tendit à l'autre le couteau, l'autre le lui rendit de la même façon. K. savait très bien

maintenant que son devoir eût été de prendre lui-même l'instrument pendant qu'il passait au-dessus de lui de main en main et de se l'enfoncer dans le corps. Mais il ne le fit pas, au contraire ; il tourna son cou encore libre et regarda autour de lui. Il ne pouvait pas soutenir son rôle jusqu'au bout, il ne pouvait pas décharger les autorités de tout le travail ; la responsabilité de cette dernière faute incombait à celui qui lui avait refusé le reste de forces qu'il lui aurait fallu pour cela. Ses regards tombèrent sur le dernier étage de la maison qui touchait la carrière. Comme une lumière qui jaillit les deux battants d'une fenêtre s'ouvrirent là-haut ; un homme – si mince et si faible à cette distance et à cette hauteur – se pencha brusquement dehors, en lançant les bras en avant. Qui était-ce ? Un ami ? Une bonne âme ? Quelqu'un qui prenait part à son malheur ? Quelqu'un qui voulait l'aider ? Était-ce un seul ? Étaient-ce tous ? Y avait-il encore un recours ? Existait-il des objections qu'on n'avait pas encore soulevées ? Certainement. La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre. Où était le juge qu'il n'avait jamais vu ? Où était la haute cour à laquelle il n'était jamais parvenu ? Il leva les mains et écarquilla les doigts.

Mais l'un des deux messieurs venait de le saisir à la gorge ; l'autre lui enfonça le couteau dans le cœur et l'y retourna par deux fois. Les yeux mourants, K. vit encore les deux messieurs penchés tout près de son visage qui observaient le dénouement joue contre joue.

« Comme un chien ! » dit-il, et c'était comme si la honte dût lui survivre.

En 1991, un réalisateur américain, Steven Soderbergh, a réalisé « Kafka », habile mélange d'éléments biographiques et de scènes inspirées de ses romans.



Le quartier juif (« Josefov »)

Les juifs au Moyen-âge

On trouve la trace des commerçants juifs de Prague dès le début du Moyen Âge, au pied du château, et ce jusqu'au XIIe siècle. Les juifs apparurent vraisemblablement dans ces régions sous le règne de Saint Venceslas (921–935). Mais leur installation définitive en Bohême date du roi Boleslas 1^{er} (935–972).

Ce souverain employait des juifs dans ses services diplomatiques. Il envoya à Cordoue deux émissaires juifs. On sait aussi que les juifs de Hongrie et de l'Espagne musulmane fréquentaient le marché de Prague. N'ayant pas le droit de posséder des terres, ni de pratiquer un métier d'artisanat, les juifs de bohème faisaient du commerce, vendaient surtout bijoux, étoffes rares, sel, armes et épices. La communauté était importante, tant sur le plan économique que culturel. Les juifs parlaient le tchèque et utilisaient l'hébreu pour la liturgie.

À la fin du XIe siècle, les premiers pogroms éclatèrent sous l'influence de la première croisade. Suivirent les interdictions évoquées plus haut, limitant ainsi pour les juifs l'activité économique au prêt d'argent. La ségrégation s'installa inexorablement. La colonie s'établit alors aux abords de la place de la vieille ville. La synagogue vieille nouvelle est élevée au XIIIe siècle, elle restera jusqu'à aujourd'hui le vrai centre spirituel de la communauté du ghetto séparée par un mur des quartiers chrétiens alentours. Toute cette période, du XIIIe au XIVe siècle, vit la population juive bénéficier de privilèges juridiques et commerciaux en reconnaissance de sa gestion des finances du royaume. Le roi tchèque le mieux disposé à l'égard des juifs fut sans conteste Ottokar II (1253–1278). Il publia en 1255 plusieurs privilèges en leur faveur : les nobles ne pouvaient garder leurs juifs qu'avec l'accord du roi ou du margrave. Au XIIIe siècle, les juifs de Prague détenaient les mêmes privilèges que les marchands lombards et allemands. Tout acte de violence envers eux était alors considéré comme une atteinte aux biens du royaume. Les baptêmes forcés furent interdits, les injures réprimées, et le droit au culte garanti. Ce qui n'empêcha pas malgré tout de fréquentes persécutions religieuses. Cette situation tendue aboutit en 1389 à un terrible pogrom perpétré par la population pragoise qui fit 3000 morts.

La Renaissance, période de grande tolérance

C'est sous les Habsbourg, au XVIe siècle, que les efforts de la population pour chasser les juifs de la ville culminèrent. Une grande partie de la communauté quitta Prague. Certains restèrent, mais leur situation demeura précaire durant tout ce siècle de la Renaissance. Il fallut attendre l'intronisation de l'empereur Rodolphe II (1576–1611), au XVIIe siècle, pour que les juifs recouvrent leurs droits. Cette période de grande tolérance fut l'âge d'or de la communauté juive en Bohême. L'empereur Rodolphe s'intéressait non seulement à l'alchimie et aux sciences occultes, mais aussi à la Kabbale. Avec l'astronome Ticho Brahé, il rendit même visite au fameux rabbin Lôw (créateur du Golem).

Le banquier de ce souverain était le célèbre Mordechai Maïsel, un juif de cour qui jouissait d'une fortune et d'une influence politique considérables. De nouvelles synagogues s'élevèrent (synagogue haute, synagogue Maïsel) et le cimetière s'agrandit.

La communauté juive se distingua au XVIIe siècle par sa participation à la résistance au siège contre les suédois, aide très appréciée par Ferdinand III, qui lui accorda en remerciement la possibilité d'élever la tour de son hôtel de ville. Un autre juif de cour, le banquier Jacob Bassevi (Bashevi) finança en grande partie les armées impériales durant cette guerre de Trente ans. En reconnaissance, il fut le premier juif à être anobli en 1622. Au début du XVIIIe siècle, les juifs de Prague formaient une population de 11500 habitants, soit presque l'équivalent de celle d'Amsterdam.

Le XVIIIe siècle, tolérance dans l'intolérance

Au XVIIIe siècle, la religion juive est mise sur pied d'égalité avec les autres, avec pour conséquence la fin de l'obligation de porter des signes distincts. Pourtant, le pouvoir cherche à limiter la croissance de la population juive par la loi de 1726, dite « familial ». Elle stipule que seul le fils aîné dans chaque famille juive peut se marier : cette loi restera en vigueur jusqu'en 1848. Autre calamité historique pour les juifs : l'expulsion de 1744-1748. L'impératrice Marie-Thérèse crut à une rumeur selon laquelle les juifs auraient trahi les Habsbourg pendant l'occupation prussienne de Prague. Du coup, elle décida de les expulser pendant 4 ans. Ils furent éparpillés dans des bourgades de la campagne de Bohême, mais les administrations locales et les ambassadeurs étrangers intervinrent et le décret d'expulsion fut aboli. Le ghetto s'ouvrit alors, n'étant plus l'enclave impénétrable des siècles précédents. En

revanche, les conditions de vie s'y dégradèrent, les habitations devinrent insalubres et, dès que l'obligation d'habiter le ghetto fut supprimée, les riches s'installèrent ailleurs, les pauvres restèrent.

Le XIXe siècle, assainissement de la cité et transformation

La cité juive fut intégrée au reste de la ville en 1861 et prit le nom de Josefov en hommage à Joseph II qui réforma les lois les plus dures. A la fin du XIXe siècle germa l'idée de peu à peu transformer radicalement ce quartier longtemps laissé à l'écart du développement immobilier et du progrès. On imposa un quartier moderne, traversé par la large trouée de la nouvelle rue de Paris. Les juifs soutinrent le principe, conscients de la nécessité de réhabiliter l'ancien ghetto, mais des voix s'élevèrent contre le côté brutal de la rénovation.

Pétris de la pensée haussmanienne, les urbanistes locaux ne rêvaient que de grandes avenues pour « nettoyer » ce quartier insalubre. Certains y virent un zèle comme une nouvelle preuve d'antisémitisme. Les travaux débutèrent en 1900 et l'on bâtit tout naturellement des édifices « Art Nouveau », style en vogue à l'époque. Des centaines de maisons modestes furent remplacées par de superbes immeubles bourgeois dont les fenêtres s'ornèrent de balcons, bow-windows, encorbellements, tourelles, guirlandes, pignons travaillés ... On conserva malgré tout le cœur du ghetto.

Malgré la transformation fondamentale du quartier, la seconde guerre mondiale fait bégayer l'histoire. Les nazis appliquèrent rigoureusement les lois raciales de Nuremberg de 1935 : restrictions et interdictions antijuives reprirent du service, carte d'identité marquée, interdiction de voyager ou de téléphoner, obligation de séjourner dans le secteur de Josefov. Bref, le retour au ghetto. Près de 40 000 juifs partis pour le camp de Terezin ne revinrent pas. Josefov se réveilla exsangue au sortir de la guerre, d'autant que dès 1948 le communisme prit le relais du nazisme et ne rendit pas la vie plus facile aux juifs. Finalement, c'est depuis 1989 seulement que la communauté a retrouvé pleinement ses droits, mais les blessures ne sont pas toutes pansées, et cela se ressent.

De l'important quartier juif (on y recensa jusqu'à 40 000 habitants), il ne reste que 6 synagogues l'ancien hôtel de ville et le cimetière.

Staronova : la synagogue Vieille-Nouvelle

Erigée en 1270, c'est la plus ancienne synagogue conservée en Europe. Supplantée par une nouvelle synagogue au XVIe siècle, elle prit le nom de « Vieille-Nouvelle ». Edifice le plus grand de son quartier à sa construction, la légende dit qu'elle fut préservée des nombreux incendies par les ailes des anges. Selon une autre légende, le grenier de ce monument aurait servi de cachette au Golem, personnage d'argile créé par Rabbi Löw qui aurait donné vie à cette créature en plaçant sous sa langue un parchemin magique portant l'inscription du *Chem*, le nom de Dieu. Ce qui est sûr, c'est que Rabbi Löw officia dans cette synagogue. Tout en brique et d'une grande simplicité extérieure, elle se distingue surtout par son haut toit crénelé, typique du gothique flamboyant. Au-delà du proche et du vestibule en contrebas, on accède au cœur de l'édifice en passant sous un tympan gothique sculpté d'un pied de vigne aux branches décoratives. Ses 12 racines évoquent les 12 tribus d'Israël, tout comme les 12 petites fenêtres de la salle du culte.

La salle du culte se compose d'une double nef séparée par deux gros piliers aux chapiteaux sculptés qui terminent une voûte à nervures de style gothique cistercien. Entre les piliers, la chaire, entourée d'une élégante grille gothique flamboyante en série d'accolades, et la bannière symbolisant l'indépendance de la communauté juive concédée par Charles IV au XIVe siècle. On y voit une étoile à 6 branches et un chapeau, emblème de la communauté de Prague. A l'arrière, le tabernacle renfermant la Torah est encastré dans le mur.



La synagogue Pinkas

Cette maison du XVe siècle fut transformée en synagogue de style gothique tardif en 1535 prenant le nom du rabbin à qui elle appartenait. Plusieurs inondations motivèrent des rénovations successives au fil du temps, ce qui explique la sobriété de l'intérieur.



Lors des derniers travaux un bain rituel de la fin du XVI^e siècle y a été découvert.

Dix ans après la fin de la dernière guerre, on décida de transformer cette synagogue en mémorial en souvenir des victimes de l'Holocauste originaires de Bohême-Moravie. Les murs sont couverts des 77 297 noms, dates de naissance et de décès des personnes disparues, classées par communes et par ordre alphabétique. Au fond figure la liste de tous les camps de concentration. Au 1^{er} étage, un petit musée expose des centaines de dessins réalisés par des enfants déportés à Terezin. La plupart n'en sont jamais revenus. En noir et blanc ou en couleurs, ils évoquent la vie dans le camp et la vie d'avant, leurs frayeurs, et leurs espoirs.

Le cimetière juif

C'est le plus ancien cimetière juif d'Europe. Il fut fondé au début du XVe siècle et ferma en 1787 sur ordre de Joseph II qui ne voulait plus que l'on enterrât les morts dans les quartiers d'habitation. Un chemin de visite permet de parcourir environ 50% du cimetière. Plus de 12 000 stèles funéraires émergent de la terre dans un désordre inouï, au milieu d'arbres filtrant la lumière. Les buttes et les mamelons parsemant le terrain révèlent la hauteur des 12 couches de sépultures qui s'empilèrent pendant 3 siècles. En effet la religion juive interdit de toucher les tombes. On se contentait donc de remettre de la terre sur les plus anciennes pour ensevelir d'autres dépouilles par-dessus.



La synagogue Klaus

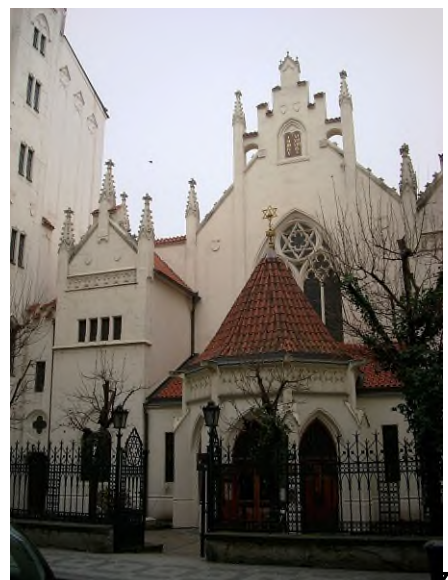
La grande synagogue du ghetto fut édiée à la fin du XVII^e siècle en style baroque, juste sur le site de l'ancienne école où professait Rabbi Löw. La synagogue a été transformée en musée sur les traditions et la vie dans le ghetto à travers l'histoire ainsi que sur les coutumes religieuses juives. Les fêtes religieuses et les objets qui y sont liés sont nombreux dans les vitrines : textes sacrés, chandeliers, schofars, livres de prière dont certains remontent au XVe siècle, objets liés au sabbat, précieuses boîtes à épices en forme de poissons. Au 1^{er} étage mise en scène des objets de la vie quotidienne dans une famille juive et des étapes de la vie religieuse juive comme le baptême, le mariage etc. Cela permet également de se faire une idée du cadre de vie avec la reconstitution d'un intérieur rustique du XVIII^e siècle, d'un salon bourgeois du XIX^e siècle ou encore du matériel de cuisine pour la fête religieuse de Pessah. C'est là, dans ce lieu, qu'on aurait prêté aux autorités allemandes le terrible et sinistre projet d'ouvrir un « musée des races disparues ».



La synagogue Maisel

Elle fut édiée en style Renaissance par le grand financier, rabbin, maire de Josefov Marc Mordechaj Maisel, sur l'autorisation de l'empereur Joseph II. La synagogue a été remaniée en style néogothique au XIX^e siècle. Sur la façade apparaissent les tables de la Loi, les 5 livres de Moïse, fondement du judaïsme. L'histoire rapporte qu'à la mort de Maisel le roi devait se faire remettre la moitié de sa fortune en échange de l'adoucissement de certaines lois concernant les juifs à Prague. Le corps à peine refroidi, les grands argentiers royaux vinrent donc récupérer la somme, mais celle-ci fut considérée comme si faible qu'on traîna toute la communauté en justice. Le procès s'étala sur près de deux siècles. Sous les nazis la synagogue était destinée à servir de cadre pour un musée des races disparues projeté par Hitler.

La synagogue est aujourd'hui un musée qui retrace la vie des juifs de Bohême-Moravie depuis leurs premiers établissements au Xe siècle



jusqu'au début de l'émancipation, à la fin du XVIII^e siècle. Le musée de la synagogue espagnole poursuit chronologiquement cette exposition. De nombreux objets rituels en argent, des manuscrits en hébreu, des vêtements de cérémonie sont présentés, ainsi que l'organisation administrative et financière de la communauté ou les organisations professionnelles (l'énorme clé surmontée d'un lion couronné portant une hache était l'emblème de la guilde des bouchers de Prague. La botte, quant à elle, appartenait aux cordonniers.

La synagogue Espagnole

Tirant son nom de la communauté juive espagnole installée dans le ghetto au moment de l'Inquisition, son aspect actuel date de la fin du XIX^e siècle. Ce fut la première synagogue à accueillir un service en musique (orgues de 1860). De style néo-mauresque, dotée d'une généreuse coupole dorée, elle rappelle les édifices arabo-andalous. L'intérieur est couvert de stucs dorés qui évoquent ceux de l'Alhambra de Grenade en plus rustique. Des nombreux motifs orientaux recouvrent les murs, les portes, les piliers et même les balustrades. Des étoiles de David, célestes et orientalisantes, ornent les plafonds, les rambardes, et garnissent les vitraux. La synagogue espagnole abrite aujourd'hui une très intéressante exposition répartie sur deux étages de vitrines sur l'histoire de la communauté juive de Bohême et de Moravie, depuis le XVIII^e siècle jusqu'après la seconde guerre mondiale.



La légende du Golem

Ce géant, né d'un mélange de terre et d'argile, façonné par le rabbin Rabbi Löw reste le personnage clé de la Prague légendaire. Destiné à protéger la communauté juive et devenu serviteur dévoué du rabbin, le Golem s'anime grâce à un « chem », un parchemin marqué d'un signe divin que son maître lui place dans la bouche. Mais un soir, veille de sabbat, le rabbin omettra d'ôter le talisman et le mannequin, fou de colère, sèmera la terreur dans le ghetto. En retirant le « chem », Löw parviendra enfin à neutraliser sa créature redevenue monticule de boue.

Ci-contre, le Golem dans le film « Der Golem » de l'allemand Paul Wenege, en 1920.



La France et la République Tchèque

« On sait, toutes sortes de témoignages et de documents l'attestent, que les déportés français ont dû s'imposer, dans les camps nazis, et à Buchenwald en particulier, auprès de leurs compagnons d'infortune - s'imposer moralement s'entend- par leur courage et leur esprit de solidarité, afin de changer, de modifier, du moins, l'exécrable réputation politique de la France parmi les citoyens des pays du centre et de l'est de l'Europe – exécrable réputation due à ce qu'ils considéraient tous comme une trahison, un abandon, un renoncement égoïste et craintif : la capitulation de Munich devant les exigences de l'Allemagne hitlérienne. »

Jorge Semprun, *Exercices de Survie*, Gallimard, 2005

« Vous avez voulu éviter la guerre au prix du déshonneur. Vous avez le déshonneur et vous aurez la guerre. »

Winston Churchill, 5 octobre 1938

Des relations étroites bien avant 1918

Si la France a été le premier pays à reconnaître la Tchécoslovaquie le 28 octobre 1918, les relations entre la France et le peuple tchèque sont anciennes.

A l'instar des autres peuples d'Europe Centrale, les Tchèques commencèrent leur mouvement d'émancipation nationale sur l'Autriche et sa politique de germanisation; ils voyaient alors dans la France un contrepoids naturel de l'Autriche et de la sphère germanique en général, avec ses pressions culturelles. Les liens plus étroits avec la France et sa civilisation leur faisaient espérer un meilleur contact avec la pensée et la culture modernes (beaucoup de traductions d'œuvres littéraires françaises virent le jour à ce moment-là), ainsi qu'un soutien de leurs efforts émancipateurs.

Contre la volonté de Vienne, Paris se mit à recevoir des visites d'hommes politiques tchèques importants. Les contacts furent réguliers entre la Mairie de Paris et celle de Prague, l'organisation patriotique et sportive des Sokols avait, elle aussi, ses antennes à Paris. En 1870, les députés tchèques de la Diète du Pays furent les seuls à s'élever contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne.

Les rapports naissants des patriotes tchèques avec la France étaient très mal vus par le gouvernement autrichien. En 1892, le voyage en France d'une délégation des Sokols donna même lieu à un petit incident international qui fut qualifié, du côté autrichien, comme un acte d'inimitié (une photo de "l'accueil des Sokols à la gare de Nancy" fut même publiée par des journaux français). Leur délégation officielle envoyée à l'Exposition universelle fut cependant reçue à l'Hôtel de Ville de Paris. En échange, la ville de Paris envoya sa délégation, avec des gymnastes inclus, à la Fête des Sokols à Prague. Leur accueil fut triomphal et faillit se transformer en une manifestation nationale. Selon les témoignages, la délégation française quitta Prague en défenseur convaincu des intérêts tchèques.

Du point de vue des relations officielles, la création du Consulat français à Prague en 1897, obtenue sur la pression des députés tchèques, constitua un moment important. La mission principale du Consulat fut de recueillir des informations économiques, car la Bohême était la principale région industrielle de l'Empire austro-hongrois. Entre 1909-1911, ce fut le célèbre romancier Paul



Paul Claudel, anonyme, non datée

Claudél qui y exerça les fonctions de consul.

Tout au long du siècle dernier, l'influence culturelle de la France en Bohême fut très importante dans tous les domaines, mais la Bohême, de son côté, une contrée inconnue, devint peu à peu, aux yeux des Français, un pays possédant une belle et riche culture. Dès 1863, on fit des conférences sur la littérature tchèque au Collège de France. Dans les années soixante, l'association Česká beseda (La Conversation tchèque) de Paris se réunissait au Café des Nations pour diffuser une meilleure connaissance de la Bohême. A partir de 1869 paraissait en Bohême, en français, la revue Correspondance slave, qui se proposait de fournir à l'étranger des informations sur les événements dans les Pays tchèques. Le grand et constant défenseur de la cause tchèque en France fut l'historien Ernest Denis, dont l'œuvre maîtresse, La Bohême après la Montagne Blanche, consacrée à la période de la domination habsbourgeoise sur la Bohême, devint, même pour le public tchèque, une source d'auto-réflexion.

La fondation de l'Alliance Française constitua un autre moment important : ses antennes apparurent en Bohême dès 1886, les premières en Europe Centrale. C'est grâce à une bourse de cette institution que, plus tard, Edvard Beneš pouvait faire ses études à la Sorbonne, avant de soutenir à l'Université de Dijon sa thèse en droit. Dans la période suivante, à partir de 1918, l'Institut Français de Prague, portant le nom d'Ernest Denis, devait jouer un rôle analogue.

Bien plus nombreux que les hommes politiques, ce sont les artistes tchèques qui partaient chercher leurs inspirations, créer et vivre en France; ce flux ne fut interrompu qu'avec l'arrivée au pouvoir des communistes en 1948, pour reprendre brièvement en 1968 puis, définitivement, en 1989. Le plus marquant des échanges culturels fut, au début de ce siècle, l'exposition à Prague de l'œuvre de Rodin, sa première exposition à l'étranger; elle se transforma en une apothéose de l'admiration tchèque pour la culture française, et en un triomphe personnel du sculpteur. Une grande importance dans les relations entre les deux pays et dans la connaissance de la civilisation française revint aux universitaires "romanisants", qui avaient fait leurs études en France et, revenus dans leur pays, en devinrent de précieux vecteurs.

Le XXème siècle fut capital pour le rapprochement franco-tchèque. Sur le plan politique, la France fut considérée à Prague comme un contrepoids de l'univers germanique austro-allemand, et l'éclatement après la Première guerre mondiale, c'est tout naturellement que des hommes politiques tchèques, soucieux de l'émancipation nationale, cherchèrent refuge à Paris, où ils continuèrent d'œuvrer pour la cause tchèque.



Tomas Masaryk et Edouard Benes, photographie anonyme non datée

C'est à Paris qu'ils créèrent, en 1916, le Conseil national tchécoslovaque, que la France fut la première à reconnaître comme représentant légal des Tchèques et des Slovaques (suivie par les Etats-Unis et la Grande Bretagne), de même qu'elle reconnut plus tard, en 1918, ses principaux responsables, Masaryk, Beneš et Štefánik, comme gouvernement provisoire de la Tchécoslovaquie. (La maison de la rue Bonaparte qui abritait ce Conseil est toujours une propriété tchèque, elle est occupée aujourd'hui par le Consulat et le Centre tchèque.)

Première puissance à avoir reconnu ces organismes tchécoslovaques et exprimer ainsi son accord avec la création de la Tchécoslovaquie, la France organisa sur son territoire, après la fin de la guerre, la Conférence de Paix qui définit les frontières du nouvel Etat et fournit les garanties de son existence.

Il est vrai qu'en vue de leur émancipation, les Tchèques n'avaient pas déployé en France que leurs activités diplomatiques et politiques. En 1917, une unité militaire tchèque fut créée en France, organisée par le grand peintre Kupka, et, baptisée Légion, elle prit part aux combats sur le front franco-allemand. Les cimetières de La Targette, Darney ou Vouziers comptent plusieurs milliers de tombes de ces

légionnaires qui sont morts pour la France, convaincus qu'en luttant pour elle, ils luttaienent et se sacrifiaient aussi pour la liberté de leur patrie et pour l'avenir démocratique de l'Europe. Ils étaient 80 000 à la fin de la guerre et représentaient une force militaire incontestable. Leur rôle dans la défense de la France est commémoré également par le monument du cimetière Père Lachaise à Paris.

La période de l'entre-deux-guerre marqua l'essor le plus formidable des relations franco-tchèques. La France aida la Tchécoslovaquie à constituer son armée, dont l'état-major général fut d'abord commandé par des généraux français (Pellé, Mittelhauser). Des capitaux français vinrent s'investir dans l'économie très avancée des Pays tchèques. La Tchécoslovaquie fut parmi les membres fondateurs de la Société des Nations, et sa politique étrangère, conduite par le ministre Edvard Beneš, était très orientée sur la France. La langue française était à l'honneur. Au Lycée Carnot de Dijon, puis dans des lycées de Nîmes et de Saint-Germain-en-Laye, des sections tchécoslovaques furent créées qui accueillirent quelques centaines d'élèves tchèques et slovaques, dont beaucoup allaient devenir des personnalités publiques de premier plan (le critique littéraire Václav Černý, l'auteur dramatique et l'acteur Jiří Voskovec).

L'influence de la France dans le domaine culturel fut durable et déterminante. Grand nombre d'artistes tchèques sont partis s'installer en France: tel avait été le cas des grands peintres comme Alphonse Mucha ou František Kupka, plus tard de Josef Šíma, d'Otakar Kubín (Coubine), de Jiří Zrzavý, de Toyen, du compositeur Martinů, des écrivains tels que Toman, Weiner, Reynek, Palivec, Hořejší, Heisler... Certains restèrent jusqu'à la fin de leur vie. Toutes les nouveautés parisiennes trouvaient vite le chemin de Prague, des liens solides se nouaient entre les milieux artistiques. Prague ne jurait que par le cubisme, les surréalistes se rencontraient régulièrement à Paris ou à Prague. L'Institut Ernest Denis de Prague joua le rôle d'un centre culturel important, il y eut comme professeurs, par exemple, le philosophe Vladimir Jankélévitch ou Hubert Beuve-Méry, qui devait devenir le fondateur du Monde.

D'après le site internet de l'ambassade de la République Tchèque à Paris

http://www.mzv.cz/paris/fr/republique_tch_que/rerelations_historiques_et_politiques_avec/index.html

Les accords de Munich (30 septembre 1938)



Photographie officielle des membres de la conférence : de g. à d. et au premier plan : Chamberlain (G.B.), Daladier (F.), Hitler (All.), Mussolini (It.), Le Comte Ciano (It.)

Le 30 septembre 1938, par les accords de Munich, Français et Anglais livrent à Hitler la Tchécoslovaquie. Le dictateur allemand tire de son succès la conviction que tout lui est permis.

Conférence de la dernière chance

Après avoir annexé l'Autriche sans coup férir, Hitler réclame en septembre 1938 l'autodétermination pour les 3,2 millions d'Allemands qui peuplent la région des monts Sudètes, en Tchécoslovaquie.

On commence à entrevoir la guerre pour de bon. Pourtant, beaucoup d'Allemands gardent un souvenir amer du désastre de 1918 et rechignent à un nouveau conflit, y compris dans l'entourage du *Führer*.

Le Premier ministre britannique Neville Chamberlain multiplie les gestes d'apaisement envers Hitler et lui rend visite le 15 septembre puis le 22, après avoir persuadé les Tchécoslovaques de la nécessité de trouver un arrangement.

Hitler choisit de surenchérir et exige une cession des Sudètes dès le 1er octobre suivant, menaçant d'envahir le territoire à cette date... Chacun craint le pire.

Le 28 septembre, alors que la guerre est imminente, le *Duce* italien Mussolini propose une conférence internationale de la dernière chance... en l'absence des principaux intéressés, les Tchécoslovaques.

Faillite politique

Dès le lendemain 29 septembre, Hitler accueille Mussolini en gare de Munich. Le Britannique Chamberlain et le Français Daladier arrivent chacun de leur côté en avion.

Au bord de l'épuisement, Daladier et Chamberlain finissent par accepter un «*compromis*» présenté par Mussolini par lequel le gouvernement de Prague est tenu d'évacuer les Sudètes dans les dix jours et de démanteler ses forteresses de la frontière...

Démantèlement de la Tchécoslovaquie

Dès le lendemain, l'armée allemande pénètre en Tchécoslovaquie et annexe les Sudètes. Hitler rectifie de son propre chef les frontières du pays en attendant de le conquérir tout entier.

Profitant de l'intervention allemande, les Hongrois et les Polonais s'emparent les uns et les autres d'un morceau de la Tchécoslovaquie. Les Slovaques obtiennent que ce qui reste du pays soit transformé en un État fédéral avec d'une part la *Bohême-Moravie*, peuplée de Tchèques (capitale : Prague), d'autre part la *Slovaquie* (capitale : Bratislava, autrefois Presbourg).

Le même jour, Hitler convoque à Berlin le président tchèque et le somme de «*remettre en pleine confiance entre les mains du Führer le destin du peuple et du pays tchèques*» sous peine de réduire Prague en cendres. Le lendemain, 15 mars 1939, l'armée allemande occupe sans combat la Bohême-Moravie.

C'est la première fois qu'un État européen est ainsi asservi et réduit à l'état de colonie. De son côté, la Slovaquie devient un pays indépendant mais vassal du *Reich*.

Défaite des démocraties

L'opinion publique des pays démocratiques est à la fois troublée et soulagée par les accords de Munich. A sa descente d'avion, Neville Chamberlain, toujours plein d'illusions, n'hésite pas à affirmer que le Führer «*est un homme sur qui l'on peut compter lorsqu'il a engagé sa parole*».

En France, au lendemain des accords de Munich, tous les journaux titrent à la une : *La Paix* ! Daladier est accueilli à son retour au Bourget par une foule en délire.

Le 5 octobre 1938, Churchill lance : «*Nous avons subi une défaite totale et sans mélange (...). Notre peuple doit savoir que nous avons subi une défaite sans guerre, dont les conséquences nous accompagneront longtemps sur notre chemin*»(*). La postérité retiendra de lui cette formule, dans une lettre postérieure : «*Ils ont accepté le déshonneur pour avoir la paix. Ils auront le déshonneur et la guerre*».



Population de la région des Sudètes saluant Hitler lorsque celui-ci traversa la frontière tchécoslovaque en 1938, image prise par les troupes allemandes.

L'image de la femme qui pleure en exécutant le salut nazi fut exploitée à la fois par la propagande de l'Axe et par celles des Alliés, les premiers y voyant des larmes d'émotion, les autres une image de résignation déchirante.

Après la seconde guerre mondiale : passé le temps de la domination soviétique, des relations rétablies, une réconciliation officielle

L'occupation allemande interrompit les liens avec la France, et toutes les institutions françaises furent fermées.

La coopération reprit pour un moment après la guerre mais le coup de force communiste de 1948 y mit fin de nouveau et le nouveau régime y opposa des obstacles insurmontables; seuls persistèrent des liens, importants, entre les partis communistes et leur intelligentsia. Le président de l' Alliance Française, le général Pika, fut accusé d'espionnage et exécuté, les activités des institutions françaises de nouveau arrêtées. Une partie de l'exil tchèque se fixa à Paris (Jan Čep, Toyen), et parmi ces exilés, c'est le journaliste Pavel Tigrid qui devint une figure essentielle de l'opposition tchèque des quarante années à venir, en prenant la direction de la revue Svědectví (Témoignage). Paris retrouva donc son rôle de foyer de l'opposition tchèque à l'étranger.

Sur le plan culturel, la France garda son importance à l'intérieur du pays, et malgré la sévérité de l'oppression, bon nombre d'oeuvres et d'auteurs essentiels furent traduits. On n'ignorait pas l'existentialisme, le structuralisme, le nouveau roman ni le théâtre de l'absurde, Prague, où Sartre fit une visite; on traduisit Teilhard de Chardin, Bernanos ou Julien Green. La libéralisation progressive des années 60 entraîna le rétablissement de certaines institutions françaises : dans les locaux de l'ancien Institut

Français, on instaura la Bibliothèque française, on créa la Société Tchécoslovaquie - France. On réablit pour un temps les sections tchécoslovaques dans les lycées de Dijon, Saint-Germain-en Laye et Nîmes.



L'invasion soviétique de 1968 produisit un choc sur les élites culturelles en France; la désaffection à l'égard du régime soviétique a été influencée également, dans une certaine mesure, par le film de Kosta Gavras tiré du livre L'Aveu d'Arthur London, haut responsable du PC tchèque emprisonné dans les années 50 et, après sa libération, expatrié en France grâce à son mariage français.

La Bibliothèque française de Prague ne fut pas refermée à la suite de l'invasion soviétique, et même des cours semi-officiels de français continuèrent dans les locaux de l'Institut. Août 1968 eut pour conséquence une nouvelle vague d'exilés vers la France, parmi lesquels de nombreux artistes importants (le poète et plasticien Jiří Kolář, Milan Kundera, qui se virent tous deux accorder la nationalité française par le Président Mitterrand) et intellectuels (Antonin Liehm, qui dirigea, à Paris, au cours des années 80, la revue Lettre Internationale, qui faisait le trait d'union de l'Europe intellectuelle bien avant la chute du Mur de Berlin et qui fut publiée par la suite dans plusieurs autres langues et dans plusieurs pays).



Vaclav Havel et François Mitterrand en 1988

A la fin des années quatre-vingts, la France apporta un important soutien à l'opposition tchécoslovaque à l'intérieur du pays, lorsque le Président Mitterrand, lors de sa visite à Prague, à la fin de 1988, rencontra sept de ses représentants, dont Václav Havel. Il fut le premier chef d'Etat ou de gouvernement à le faire.

Après la chute du régime communiste en 1989, les relations entre les deux pays connurent un épanouissement important, on rétablit rapidement les activités des institutions ainsi que l'enseignement du français. Sur le plan de la politique étrangère, les deux pays sont devenus alliés et deviendront sans doute également partenaires, dans un avenir proche, au sein de l'Union européenne. La République tchèque considère la France comme l'un des leaders de l'Union, qui donne des impulsions décisives de son évolution et, avec l'Allemagne, en constitue le moteur. Dès le début de 1990, le Président Havel effectua en France l'un de ses premiers voyages officiels à l'étranger, Prague reçut les visites des Présidents Mitterrand et Chirac. Une deuxième visite d'Etat du Président Havel en France vient d'avoir lieu en 1999.

François Mitterrand retourna à Prague, en 1993, pour la réouverture solennelle de l'Institut Français, qui se hissa, en quelques années, parmi les institutions culturelles les plus prestigieuses de Prague. En plus de nombreuses manifestations culturelles, celui-ci organise des cours de français qui bénéficient d'un intérêt croissant du public. Ils accueillent annuellement 2 000 auditeurs, et 7 000 lecteurs sont inscrits à la Bibliothèque de l'Institut. Les activités de l'Alliance Française furent également reprises. Elle compte pour le moment six organisations (Pardubice, Liberec, České Budějovice, Ostrava, Brno et Plzeň).

INSTITUT
FRANÇAIS
PRAGUE

D'après le site internet de l'ambassade de la République Tchèque à Paris

http://www.mzv.cz/paris/fr/republique_tch_que/rerelations_historiques_et_politiques_avec/index.html

Document infra : Prospectus distribué aux touristes visitant Prague à l'automne 2016. **Surlignez la phrase montrant que la mémoire de la conférence de Munich est bien présente.**

Learn astonishing facts about the beginning of the National Resistance and the Nazi advanced technology used for tracking down Czech spy radiostations.



Spy radio set used during WWII by Czech resistance

Explore the city under the city that served the Prague resistance as it's headquarters and provisional hospital during The Prague Uprising.



The secret headquarters and hospital of rebel fighters, Prague, 1945

WORLD WAR II IN PRAGUE TOUR

When:
Daily at 10.00 and 14.00

Duration:
The tour lasts approx 2 hours

How much:
600 CZK ADULTS / 500 CZK STUDENTS
Includes admission to the Resistance Hideout. Tickets are available from your guide.

Where:
The meeting point is in front of the Powder Tower (Prašná brána) in the centre of Republic Square (Náměstí republiky). Metro stop Náměstí republiky. Your guide will be standing at the meeting point holding a black umbrella.

More info:
Visit www.WW2inprague.com
Call (0042) (0) 605 918 596

☎ 0042 605 918 596 📷 📱 CTK



WORLD WAR II IN PRAGUE TOUR

Occupation!



German heavy artillery destroyed in Prague streets by Czech rebel soldiers, Prague, 1945



Bombed vehicle of third man of German Leadership Reich-Protektor Reinhard Heydrich, Prague, 1942

Experience the tour they tried to suppress!

A tour of Prague's darkest days: the terror of Nazi occupation and the fight to rid this city of the invaders. Prague was key to Hitler's plans for world domination. Threatened with total obliteration, betrayed by the British and the French, the Czech people took matters into their own hands... Revisit the battleground of the Old Town, witness the power of Nazi propaganda. Enter the city beneath the city: secret headquarters of the Prague resistance. See previously hidden documentary evidence and meet the few brave men, flown in from Britain to assassinate the Nazi „Butcher of Prague“... and learn about the terrible consequences.

Visit some of Prague's monuments and streets that were marched by German military parades during the occupation. See the places where the first barricades of rebel forces were built and liberation fights were fought. Compare archive materials with the present day.



We will visit the Old Town district where the Jewish cemetery and synagogues survived Prague's turmoil, spared of destruction, only to serve Hitler's perverse plan to establish a local „Museum of an extinct race“.



Old Town Astronomical Clock in ruins during violent Prague Uprising against German troops, Prague, 1945

Certificate of Excellence

World War II in Prague Tour

2013-2014-2015 WINNER



Le « Printemps » de Prague et l'intervention soviétique du 21 août 1968

Le 5 janvier 1968, Alexandre **Dubcek** devient le président du parti communiste tchécoslovaque, sur la volonté de Leonid **Brejnev**, chef de l'URSS, critique envers Novotny, le précédent président du PCT.

Dubcek entend imposer un nouveau modèle politique, le « socialisme à visage humain » qu'il met en place en avril.

Ce modèle entend libéraliser et assouplir le régime communiste. De fait, il constitue un audacieux ensemble de réformes jamais tentées dans la sphère d'influence communiste à l'époque.



Leonid Brejnev en 1970



Alexandre Dubcek en 1968

En matière économique Dubček veut encourager les industries de biens de consommation et de pointe plutôt que de rester sur le modèle stalinien de développement basé sur les industries lourdes, d'équipement et de main d'œuvre. Il s'agit en outre de combiner l'économie planifiée à l'économie de marché pour sortir le pays de la crise commerciale, toujours sous le contrôle du PCT. Dubcek veut donner une plus grande marge de manœuvre aux responsables des entreprises. Celles-ci sont libres de définir leurs objectifs à court terme, mais doivent viser la rentabilité et réaliser des profits. L'État doit graduellement cesser les subventions, de fixer les prix et l'économie s'ouvrir progressivement à la concurrence internationale. Les exportations doivent être encouragées.

En matière politique il lance un programme d'assouplissement du régime : affirmation des libertés et droits fondamentaux (presse, expression, réunion, circulation). Il souhaite engager la démocratisation de la vie politique en favorisant le multipartisme et en limitant le pouvoir de la police d'État. Son autre objectif est d'assurer la reconnaissance par la Constitution des nations tchèque et slovaque sur un pied d'égalité ainsi qu'une évolution vers le fédéralisme.

Le programme de Dubček s'étend en outre à la politique étrangère : la Tchécoslovaquie doit entretenir sa coopération avec l'URSS et les autres pays communistes, tout en maintenant de bonnes relations avec les pays du bloc occidental.

Ces réformes ne plaisent évidemment pas à l'URSS, et en particulier à Brejnev et aux membres du Politburo à Moscou. **Le 21 août 1968 les troupes du pacte de Varsovie envahissent la Tchécoslovaquie.** Les forces armées de 5 pays (URSS, Bulgarie, Pologne, Hongrie et RDA) prennent position partout dans le pays. A Prague, les chars envahissent la ville, la population s'abstient de toute résistance armée. Elle tente de



Un char soviétique dans les rues de Prague en août 1968.



Manifestation d'étudiants devant les troupes soviétiques pour le 1er anniversaire de l'intervention du Pacte de Varsovie, photographie de Gilles Caron, août 1969

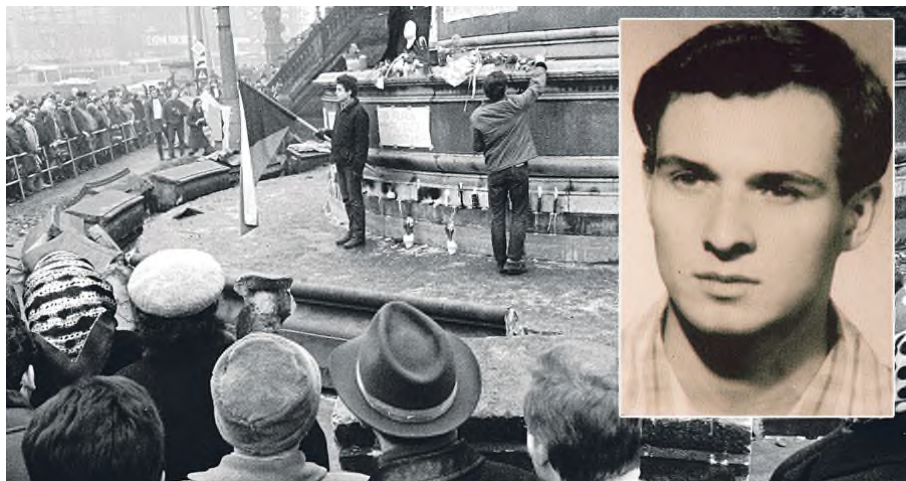
dialoguer avec les tankistes soviétiques. Dans un dérisoire effort de résistance passive, elle enlève les plaques des rues pour désorienter l'occupant. En certains endroits, des tankistes perdent leur sang-froid face à l'audace des manifestants et ouvrent le feu. On compte le soir du 21 août quelques poignées de morts. Le lendemain, de nombreux Praguais manifestent en silence, oriflammes au vent. Sans résultat.

Le PC tchécoslovaque tient un congrès extraordinaire clandestin dans les usines CKD, près de Prague, et reconduit Alexandre Dubcek dans ses fonctions. Pendant ce temps, celui-ci a été jeté manu militari dans un avion et transféré en Union

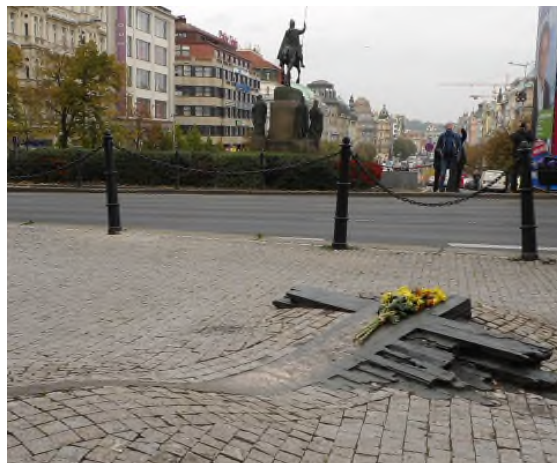
soviétique. Le 23 août, il est fermement convié par ses hôtes soviétiques à signer un texte de capitulation. Après trois jours de pressions et de brutalités, il se résigne enfin.

Le 27 août, de retour à Prague, abattu et défait, il présente ce texte à ses concitoyens. Il y est question pour la première fois de «normalisation». C'en est brutalement fini du «Printemps de Prague» et de l'illusion d'un «socialisme à visage humain». Devenus inutiles à l'occupant, Alexandre Dubcek et les autres responsables du pays sont rapidement isolés et remplacés.

Les Tchèques et les Slovaques se résignent à la «normalisation». La plupart du moins. L'étudiant Jan Palach fait exception. Il s'immole par le feu sur la place Wenceslas, à Prague, le 16 janvier 1969, par défi et par désespoir. Ses compatriotes saluent son geste dans le recueillement. Ils patienteront vingt ans avant le retour de la démocratie.



Les Praguais se recueillent sur les lieux de l'immolation de Jan Palach, janvier 1969.



Le monument actuel à Jan Palach sur le haut de la place Venceslas

Les pays occidentaux adressent simplement une critique verbale de l'intervention. Les dirigeants de l'Ouest étaient en effet convaincus que, dans le contexte de la guerre froide, il était impossible de contrecarrer les actions militaires russes en Europe centrale sans courir un risque de guerre nucléaire.

En Finlande, pays neutre mais se trouvant dans la sphère d'influence soviétique, l'occupation crée un immense scandale. Le parti communiste finlandais dénonce l'occupation. Cependant, le président finlandais Urho Kekkonen est le premier dirigeant occidental à visiter officiellement la Tchécoslovaquie après l'intervention ; il reçut la plus haute distinction du pays des mains du président Ludvík Svoboda, le 4 octobre 1969.

La plupart des partis communistes des pays occidentaux, comme le Parti communiste italien et le Parti communiste français, condamnèrent l'intervention. La répression par l'URSS du Printemps de Prague voit le PCF se démarquer pour la première fois officiellement de la politique soviétique. Ce parti désapprouve l'intervention sans pour autant la condamner fermement. Cette ambiguïté l'éloigne d'un certain nombre de militants, en particulier des cercles intellectuels qui lui étaient restés favorables. Ainsi, Jean Ferrat, compagnon de route du PCF sans jamais en avoir été membre, prend ses distances avec Moscou et dénonce l'intervention avec sa chanson Camarade (issue sur l'album homonyme), sorti en 1969.

Sources : sites Web Wikipedia, Herodote ; Encyclopaedia Universalis

Paroles de la chanson « CAMARADE », Jean Ferrat, 1969.

C'est un joli nom Camarade
C'est un joli nom tu sais
Qui marie cerise et grenade
Aux cent fleurs du mois de mai
Pendant des années Camarade
Pendant des années tu sais
Avec ton seul nom comme aubade
Les lèvres s'épanouissaient
Camarade Camarade

C'est un nom terrible Camarade
C'est un nom terrible à dire
Quand, le temps d'une mascarade
Il ne fait plus que frémir
Que venez-vous faire Camarade

Que venez-vous faire ici
Ce fut à cinq heures dans Prague
Que le mois d'août s'obscurcit
Camarade Camarade

C'est un joli nom Camarade
C'est un joli nom tu sais
Dans mon cœur battant la chamade
Pour qu'il revive à jamais
Se marient cerise et grenade
Aux cent fleurs du mois de mai

Prague au cinéma

Qu'y a-t-il de commun entre tous ces films ? Ils ont tous été tournés en partie à Prague !

- **Les visiteurs 3 : La terreur** (2016) de Jean-Marie Poiré
- **Skyfall** (2012) de Sam Mendes
- **Red tails** (2012) d'Anthony M. Hemingway
- **Mission Impossible: Ghost protocol** (2011) de Brad Bird
- **Solomon Kane** (2009) de Michael J. Bassett
- **Henri IV.** (2009) de Jo Baier
- **G.I. Joe – Rise of Cobra** (2009) de Stephen Sommers
- **The brothers Bloom** (2009) de Rian Johnson
- **Babylon A.D.** (2008) de Mathieu Kassovitz
- **The Chronicles of Narnia: Prince Caspian** (2008) d'Andrew Adamson
- **Faubourg 36** (2008) de Christophe Barratier
- **Wanted** (2008) de Timur Bekmambetov
- **Hostel: Part II** (2007) d'Eli Roth
- **Hannibal rising** (2007) de Peter Webber
- **La Môme – Edith Piaf** (2007) d'Olivier Dahan
- **The omen** (2006) de John Moore
- **Tristan & Isolde** (2006) de Kevin Reynolds
- **The illusionist** (2006) de Neil Burger
- **Casino Royale** (2006) de Martin Campbell
- **Perfume: The Story of a Murderer** (2006) de Tom Twyker
- **Hostel** (2005) d'Eli Roth
- **Everything is illuminated** (2005) de Liev Schreiber
- **Doom** (2005) de Andrzej, Bartkowiak
- **A sound of thunder** (2005) de Peter Hyams
- **Brothers Grimm** (2005) de Terry Gilliam
- **Lord of War** (2005) d'Andrew Niccol
- **Oliver Twist** (2005) de Roman Polanski
- **Chronicles of Narnia: The Lion, the Witch and the wardrobe**, Andrew Adamson, 2005
- **Wardrobe** (2005) d'Andrew Adamson
- **Hellboy** (2004) de Guillermo Del Toro
- **Chasing Liberty** (2004) d'Andy Cadiff
- **Alien versus Predator** (2004) de Paul W.S. Anderson
- **Eurotrip** (2004) de Jeff Schaffer
- **Van Helsing** (2004) de Stephen Sommers
- **The League of extraordinary Gentlemen** (2003) de Stephen Norrington
- **Underworld** (2003) de Len Wiseman
- **The Bourne identity** (2002) de Doug Liman
- **Hart's war** (2002) De Gregory Hoblit
- **Bad Company** (2002) de Joel Schumacher
- **Astérix et Obélix: Mission cléopâtre** (2002) d'Alain Chabat
- **xXx** (2002) de Rob Cohen
- **Blade 2** (2002) de Guillermo Del Toro
- **The affaire of the necklace** (2001) de Charles Shyer
- **The mists of Avalon** (2001) de Uli Edel
- **Hannibal** (2001) de Ridley Scott
- **Dungeons and dragons** (2000) de Courtney Solomon
- **Ravenous** (1999) d'Antonia Bird
- **Les misérables** (1998) de Bille August
- **Mission Impossible** (1996) de Brian de Palma
- **Delta of Venus** (1995) de Zalman King
- **Immortal beloved** (1994) de Bernard Rose
- **The trial** (1993) de David Hugh Jones
- **Kafka** (1991) de Steven Soderbergh
- **The Unbearable Lightness of Being** (1984) de Philip Kaufman
- **Howling II** (1985) de Philippe Mora
- **Amadeus** (1984) de Milos Forman
- **Yentl** (1983) de Barbara Streisand
- **Operation Daybreak** (1975) de Lewis Gilbert
- **Slaughterhouse five** (1972) de George Roy Hill
- **The bridge at Remagen** (1969) de John Guillermin

Article extrait de <http://www.prague.eu/fr/articles/la-gloire-discrete-cinematographique-de-prague-12395>

Même si Prague apparaît dans les salles obscures depuis les années 1990, elle est la plupart du temps déguisée en Vienne, Paris, Londres, Moscou ou New York. Grâce à son architecture variée, elle permet facilement de créer l'illusion que l'on se trouve dans une tout autre ville. Mise en scène par des équipes talentueuses, Prague devient l'actrice de nombreuses histoires célèbres. En cherchant un peu, on peut découvrir où elle se cache !

Le phénomène « Amadeus »

Le premier parmi les films étrangers « praguois » est également le plus célèbre. En 1983, bien avant l'ouverture des frontières, Miloš Forman décide de tourner son film *Amadeus* à Prague, même si l'action se déroule presque exclusivement à Vienne. Malgré les complications générées par le séjour d'une équipe de tournage américaine de l'autre côté du rideau de fer, le projet est mené à bien, et rapporte huit Oscars à ses créateurs. Prenons la scène d'introduction : elle se passe dans un hospice, et Miloš Forman l'a située dans l'enceinte des Invalides de Prague, ce qui constitue un exploit quand on sait que les archives de la police politique tchèque, la StB, y étaient installées. Placé sous étroite surveillance, le tournage a pu se faire pour montrer Salieri à l'article de la mort, se confessant devant un prêtre. C'est le Théâtre des États (Stavovské divadlo) que les cinéastes ont choisi pour cadre de la

première représentation prestigieuse des Noces de Figaro, qui eut lieu à l'Opéra de Vienne. Leur décision reposait sur fait qu'un an après la création des Noces de Figaro à Vienne, le compositeur était venu présenter dans ce théâtre pragois son opéra Don Juan, et qu'il y fut accueilli en grande pompe. Des foules de touristes affluent aujourd'hui vers le Théâtre des États qui reste pour eux indissociablement lié à ce compositeur ; et le célèbre film de Forman y est sûrement pour quelque chose.

Le possible et l'impossible : Tom Cruise en tête d'affiche

Après la chute du rideau de fer, les productions étrangères se font de plus en plus fréquentes. En 1995, Prague devient le théâtre de *Mission Impossible* avec Tom Cruise. Le premier film à gros budget, la première star de renommée mondiale, et Prague jouant exceptionnellement le rôle de Prague. La production hollywoodienne suscite alors un remue-ménage colossal. En attendant leur idole, des foules d'admiratrices se massent devant le Musée national où sont tournées les scènes faisant apparaître l'ambassade des États-Unis ; la place de la Vieille ville est inondée dans la scène d'explosion de l'aquarium. Aucun restaurant n'est endommagé à ce moment-là, car les décors intérieurs ont été reconstitués en studios. Mais lorsque Tom Cruise fuit devant l'eau, il se trouve sur la place elle-même. Pour la scène nocturne où le héros se jette du pont Charles dans la rivière, il fallait éclairer deux kilomètres de rive pour obtenir l'ambiance souhaitée, un artifice sans précédent étant donné cette étendue exceptionnelle. Une fois sorti aux États-Unis, le film connaît un énorme succès qui attire à Prague, à l'époque encore peu fréquentée et peu connue, d'autres productions à grand budget.

La cathédrale effacée ou *Les Misérables* à Prague

Deux ans plus tard, un nouveau défi attend Prague : le film *Les Misérables* du réalisateur Bille Augusta, avec Liam Neeson et Uma Thurman dans les rôles principaux. En regardant le décor du Paris révolté du XIX^e siècle, un œil averti reconnaît, en dépit de tous les efforts des cinéastes, de nombreux sites, situés notamment autour de la place Hradčanské náměstí. Jean Valjean loge ainsi dans le palais Martinic. Les scènes de la révolte et des barricades ont été tournées sur la place elle-même. Ajoutons à titre de curiosité que les cinéastes ont fait disparaître la cathédrale Saint-Guy pour certaines prises, la remplaçant par Notre-Dame de Paris.

La Londres médiévale ou le Bureau de Recherche et de Défense sur le paranormal

Dans les années qui suivent, Prague accueille de nombreuses productions internationales, notamment de films d'action, pour lesquels les cinéastes trouvent ici le cadre idéal. Ainsi, en 2001, Heath Ledger se promène sur le pont Charles et dans le quartier de Hradčany, qui figurent la Londres médiévale dans le film *Chevalier*. La même année, Johnny Depp recherche Jack l'Eventreur, cette fois dans la Londres de l'époque victorienne, dans le film *From Hell*. En réalité, il s'agit du Musée national, du monastère de Strahov et de l'hôpital Saint-Apollinaire que les cinéastes qualifient de bâtiment le plus effrayant de Prague. Plus tard encore, Prague prête ses décors à de nombreux films : *Bad Company*, *La Mémoire dans la Peau*, *xxX*, *Blade II*, *Shanghai Kid*, *La Ligue des gentlemen extraordinaires*, *Van Helsing* ou *Hellboy*. C'est pour ce dernier film que les décors intérieurs et extérieurs du Musée nationale de la littérature, à Vítkov, ont été étonnamment choisis pour incarner le Bureau de Recherche et de Défense sur le paranormal.

Daniel Craig, Angelina Jolie et le retour de Tom Cruise

Les équipes de tournage restent nombreuses au cours des années qui suivent. Dans le film d'horreur *Hostel, la capitale tchèque joue le rôle d'Amsterdam* et Bratislava ; dans *L'Illusionniste*, elle représente Vienne (le fameux château Schönbrunn ayant été remplacé par le château de Prague dans le film), et dans le film *Edith Piaf*, les éléments Art Nouveau de la Maison municipale (Obecní dům) et de Lucerna ont permis à Prague de se métamorphoser facilement en Paris. Trois des films tournés à Prague ont été joués par des stars mondiales : James Bond dans *Casino Royal* en 2006, lorsque Daniel Craig, prend une chambre dans un hôtel luxueux de Venise ; en réalité, il s'agit des intérieurs du Musée National. Un an plus tard, Angelina Jolie se déchaîne à Prague en tueuse professionnelle dans le film *Wanted : Choisis ton destin*. Le public tchèque n'est pas près d'oublier la course poursuite automobile au cours de laquelle la célèbre star saute dans une vieille Lada « Jigouli » devant la gare de marchandises à Žižkov pour poursuivre le train. En 2010, Tom Cruise revient à Prague dans le rôle de l'agent Ethan Hunt, dans le dernier volet de *Mission Impossible : Ghost Protocol*, mais cette fois-ci les sites pragois se « mettent dans la peau » de Budapest et de Moscou ; c'est finalement le château de Prague que les producteurs choisissent pour représenter le Kremlin.

La liste des films tournés à Prague pourrait se poursuivre sur plusieurs pages. Les cinéastes ne cessent pas d'affluer. Ce n'est pas par hasard que le chiffre d'affaires provenant de films étrangers réalisés en République tchèque s'élève à 4 milliards de couronnes tchèques et n'arrête pas d'augmenter. Parmi les derniers grands événements dans la filmographie de la capitale tchèque, on trouve les films *Unlocked* avec Michael Douglas et *Enfant 44* avec Tom Hardy et Gary Oldman. Le premier est un film d'espionnage qui raconte une attaque terroriste planifiée à Londres, le second expose une enquête menée par un détective autour d'un tueur en série d'enfants dans la Russie stalinienne. Pour le tournage du premier, la circulation sur le pont Mánesův most est arrêtée, et, pour le second, c'est la circulation du métro entre les stations Smíchovské nádraží et Anděl. Ce qui est commun aux deux : Prague comme actrice modeste, discrète, mais indispensable.



Les studios Barrandov à leur ouverture en 1933

LES STUDIOS BARRANDOV, LES GRANDS ECARTS DE L'HISTOIRE

Prague, « la ville aux cent clochers », est aussi la ville aux 2 500 tournages, grâce aux studios Barrandov, parmi les plus anciens et les plus grands d'Europe. Par-delà la ligne du pont Charles, flanqué de ses tours, se dessine la colline où bat le cœur cinématographique du pays depuis 1931.

C'est à cette date (le 23 novembre, précisément) que Miloš Havel et son frère Václav – père du futur président de la République tchèque de 1993 à 2003 – posent la première pierre des studios qu'ils rêvaient de voir rivaliser avec Hollywood.

Fils d'un architecte renommé, ils font construire des installations ultramodernes, achevées en 1933, aux abords de Prague. Les studios accueillent leur premier tournage le 25 janvier de cette même année et voient naître de nombreux films à succès dans les années 1930.

Le bâtiment historique, rue Kříženeckého, est encore bien reconnaissable à sa sévère façade symétrique, qui sert de logo à la compagnie. Derrière lui s'étale aujourd'hui un immense complexe formé de quatorze studios, de bâtiments consacrés au stockage, à la construction de décors et à la postproduction, d'un bassin de 20 mètres de long et d'un plateau à ciel ouvert de 160 000 m² – où une petite Rome s'est notamment construite, non pas en un jour, mais en peu de temps, pour la série *Borgia*.

Des années de censure

Au centre de cet ensemble s'élèvent les studios 5, 6 et 7, témoins de l'impact de l'histoire du XX^e siècle sur Barrandov, qui poursuit son développement après la mainmise de l'Allemagne hitlérienne sur le pays en 1938.

Le ministre de la propagande, Joseph Goebbels, craint que les équipements allemands Babelsberg, au centre de la propagande du régime, ne soient pris pour cibles. Ceux de Prague semblent moins menacés.

Milos Havel est contraint de les vendre et le ministre allemand y fait construire trois studios supplémentaires – encore en activité aujourd’hui – tout en resserrant l’emprise de sa censure.

En 1945, l’industrie cinématographique est nationalisée et l’État devient propriétaire des lieux. Mais trois ans plus tard, à la suite du coup de Prague, le Parti communiste étend son contrôle sur le cinéma : la censure est de retour. Il faut attendre les années 1960 pour observer un assouplissement, dont tente de profiter une Nouvelle Vague de cinéastes ingénieux, parmi lesquels Vera Chytilova et Milos Forman.

Mais après l’échec du printemps de Prague en 1968, de nombreux cinéastes, les mains plus liées que jamais, choisissent de s’exiler. Tourné à Barrandov, *L’Oreille* (1970) de Karel Kachyna, dénonçant la surveillance exercée par le régime, sera comme d’autres films interdit de diffusion jusqu’en 1990.

Les trésors de Barrandov

Comme le révèle le petit musée consacré à l’histoire des lieux dans le plus ancien des bâtiments, les studios produisent dès lors beaucoup de comédies – dont certaines matinées d’une science-fiction très appréciée dans un bloc de l’Est où la conquête spatiale fait rêver. Mais aussi des contes de fées, notamment *Trois noisettes pour Cendrillon* (1973), que tout Tchèque, Allemand ou Scandinave évoque l’œil humide de souvenirs.

Avant même l’indépendance du pays, des réalisateurs venus de l’Ouest viennent tourner aux studios Barrandov. Parmi eux, Milos Forman, devenu citoyen américain, réalise *Amadeus*, en 1983. Le film est couvert de prix, dont huit Oscars qui distinguent le talent du réalisateur et celui de la main-d’œuvre très qualifiée des studios, notamment en matière de son et de costumes.

Ah ! Les costumes... Trésors de Barrandov ! Un long bâtiment de trois étages est consacré aux 260 000 pièces accumulées. Un autre renferme les 65 000 accessoires, 10 000 pièces d’ameublement, 20 000 tapis et tissus, 7 000 armes, 2 500 selles et harnais... Le tout organisé par époques et par styles.

C’est en vain que l’on tente de prendre ses employés en défaut : un clavecin du XVIII^e siècle ? Un téléphone des années 1930 ? Des chaises de l’administration communiste ? Une Joconde ? Tout y est.

Tom Cruise sur le pont Charles

La « révolution de velours » de 1989, puis l’indépendance de la République tchèque en 1993, marquent un nouveau tournant dans l’histoire des studios, privatisés dès 1991. La priorité est désormais de se tailler une place sur la scène internationale.

En 1996, Brian de Palma vient tourner une partie de *Mission : impossible*, où Tom Cruise court en tous sens sur le pont Charles, permettant aux spectateurs d’en goûter la beauté nocturne. Le titanesque studio MAX, inauguré en 2006 sur 4 000 m², illustre les efforts consentis pour attirer les grosses productions.

En 2004, année de l’entrée du pays dans l’Union européenne, la Commission du film tchèque est créée pour promouvoir ses paysages et infrastructures auprès des réalisateurs étrangers. Des mesures incitatives sont aussi mises en place.

Car ce sont bien ses prix – significativement plus bas qu’en Allemagne – et le savoir-faire de ses équipes anglophones, à proximité d’une ville à la riche architecture, qui décident les réalisateurs pour Barrandov. À l’entrée, des brochures destinées aux visiteurs détaillent le salaire moyen des professionnels du cinéma dans le pays : environ 100 € par jour pour un électricien, 165 € pour un peintre, 290 € pour un premier assistant-réalisateur. Les studios emploient 160 employés, auxquels s’ajoutent de nombreux indépendants, parfois formés de génération en génération. Car, comme le souligne à plusieurs reprises Jakub Zika, responsable des relations publiques : « *Les Tchèques ont le cinéma dans la peau.* »

Article du Quotidien La Croix, 10 août 2016

Le Théâtre national

D'après le site internet Wikipedia

Le **Théâtre national** (*Národní divadlo*), situé à Prague est le plus célèbre théâtre de la République tchèque. Son importance culturelle et symbolique est centrale dans les cent dernières années de l'histoire la nation tchèque en particulier dans la deuxième moitié du XIX^e siècle lors de la Renaissance nationale tchèque.



Le Théâtre national est l'une des plus importantes institutions culturelles tchèques. Au milieu du XIX^e siècle, alors que Prague n'est plus que la capitale des États de la couronne de Bohême depuis longtemps vassale du Saint-Empire romain germanique puis Austro-hongrois et dont les élites sont largement germanisées sinon allemandes, le réveil du sentiment national tchèque secoue la ville de sa torpeur. Le Théâtre national sera le catalyseur, le symbole et l'illustration de cette renaissance de la culture tchèque.

Une souscription nationale est lancée et la première pierre posée le 16 mai 1868, cérémonie qui donne lieu à ce qui est, de facto, une manifestation politique et une revendication contre le pouvoir impérial viennois. L'idée de l'édification d'un théâtre naît à l'automne 1844 lors d'une réunion de patriotes tchèques et est mise en œuvre par František Palacký qui soumet, le 29 janvier 1845 le projet à l'Assemblée des États de la couronne de Bohême, requérant « *le privilège de la construction, l'ameublement, le maintien et la direction d'un théâtre tchèque indépendant* ». Ce privilège est accordé en avril 1845. Il faudra six ans avant que ne se fonde, en avril 1851, la Société pour l'établissement d'un théâtre national à Prague et qu'une souscription publique soit lancée qui permet, un an plus tard, l'achat d'un terrain sur les rives de la Vltava faisant face au Château de Prague, emplacement idéal même si la forme trapézoïdale du terrain pose un défi aux futurs architectes.

La période d'absolutisme sourcilieux qui suit le Printemps des peuples ralentit temporairement le projet initial : sous la direction de F.L. Rieger, un théâtre temporaire est néanmoins édifié au sud de la parcelle par l'architecte Ignac Ullman, il ouvre ses portes le 18 novembre 1862. En parallèle, une nouvelle génération (Sladkovský, Tyrš, Neruda, Hálek) prend les rênes de la Société pour l'établissement d'un théâtre national à Prague avec une énergie nouvelle et un plan ambitieux. Sous couvert d'une compétition publique, l'architecte Josef Zíték, professe⁸⁸ au

collège technique de Prague, est commissionné pour dresser les plans du Théâtre national. Les travaux commencent en 1867, la première pierre solennellement posée le 16 mai 1868, les fondations achevées en novembre de la même année et la construction du gros œuvre achevée en 1877. Dès 1875, une compétition, dont les grandes lignes sont dressées par une commission spéciale sous la direction de Sladkovský, est ouverte pour la décoration intérieure: dans un esprit néorenaissance, il s'agit d'illustrer la mythologie slave et l'histoire tchèque et souligner une idéologie nationaliste. Les artistes majeurs de l'époque s'attellent à la tâche — l'histoire de l'art les retiendra sous l'appellation de la génération du Théâtre national.

Le Théâtre national ouvre ses portes pour la première fois le 11 juin 1881 en l'honneur de la visite de l'archiduc Rodolphe. Il est inauguré avec l'opéra *Libuše* de Smetana, composé en 1872. Après onze représentations, le Théâtre referme pour permettre de mettre une touche finale à la décoration. C'est durant ces travaux finaux qu'un incendie se déclare, le 12 août 1881. Il est perçu comme une catastrophe nationale et un mouvement de fond secoue la société tchèque: en un mois et demi un million de guldens sont réunis pour sa reconstruction confiée à l'élève de Zitek, l'architecte Josef Schulz qui défend un grand dessein, l'intégration du théâtre temporaire, du nouveau théâtre dont ne reste que la façade et d'un pâté de maisons appartenant au Dr Polák situé derrière le théâtre temporaire — fusion qui donne au théâtre actuel son architecture inimitable, surprenante et composite.

La ré-inauguration a lieu le 18 novembre 1883, de nouveau avec l'opéra *Libuše*. Le bâtiment, parfaitement équipé avec son éclairage électrique et ses équipements scéniques en fer, servira sans modification majeure pendant un siècle jusqu'au 1^{er} avril 1977, quand, après une représentation de la *Lanterne* de Alois Jirásek, il ferme ses portes pour six ans de travaux sous la supervision de l'architecte Zdeněk Vávra. Outre une refonte intérieure radicale, le Théâtre se voit adjoindre une annexe, un assez laid pavé de verre sur l'avenue Národní, qui héberge la billetterie et la Nouvelle Scène (*Nová Siň*) de la célèbre *Lanterne magique* (*Laterna Magika*). Il ouvre à nouveau ses portes au public à temps pour le centenaire du Théâtre, le 18 novembre 1983 et une représentation du *Libuše* de Smetana. Trois ensembles artistiques y occupent la scène principale à tour de rôle: l'Opéra national, le Ballet national et le Théâtre national. Ces ensembles se partagent également le théâtre des États (*Stavovské divadlo*, où eut lieu la première du *Don Giovanni* de Mozart) et le théâtre Kolowrat.

Dans un pays dont l'un des dictionnaires affirme « *tel Tchèque, tel musicien* » (*Co Čech, to muzikant*), le Théâtre national de Prague est l'un des éléments-clé qui a permis la construction d'une identité nationale, l'affirmation d'une culture propre et l'émergence d'un langage musical fédérateur.



QUIZZ

Pour aider dans les réponses certains indices sont sur les pages en filigrane : sauras-tu les retrouver ?

- 1) La république tchèque est un état né en 1919 VRAI FAUX
- 2) Le drapeau tchèque possède les mêmes couleurs que le drapeau de la République Française VRAI
FAUX
- 3) Mozart a vécu à Prague et y a même composé un opéra VRAI FAUX
- 4) La rivière qui coule à Prague s'appelle la Vltava en tchèque, la Moldau en allemand
VRAI FAUX
- 5) Le quartier juif de Prague est aussi nommé « Josefov » VRAI FAUX
- 6) Citez les 5 Etats limitrophes de la République Tchèque :

- 7) Heydrich, le « bourreau de Prague » est né dans une famille de musiciens VRAI FAUX
- 8) Le chef politique de la République Tchèque en 1968 est Léonid Brejnev



- 9) L'ancien président de la République française Nicolas Sarkozy est d'origine tchèque VRAI FAUX

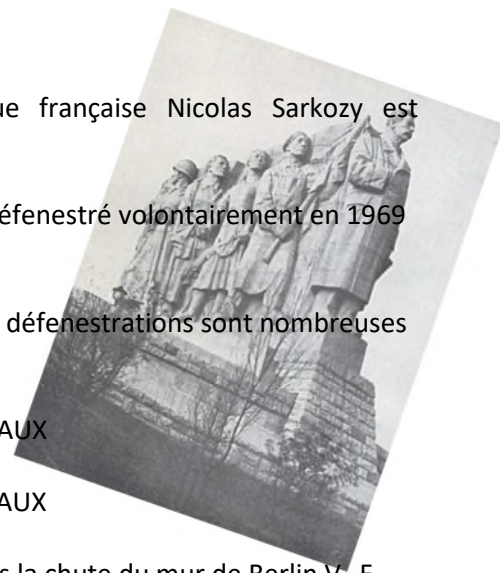
- 10) Un étudiant Tchèque s'est défenestré volontairement en 1969
VRAI FAUX

- 11) Dans l'histoire de Prague les défenestrations sont nombreuses

VRAI FAUX

- 12) Venceslas est le roi fondateur du royaume de Bohême VRAI FAUX
- 13) Mozart a composé un opéra à Prague, « Les noces de Figaro » VRAI FAUX
- 14) La République Tchèque a rejoint l'Union Européenne en 1989, juste après la chute du mur de Berlin V F
- 15) A la fin du XIXe siècle, le théâtre national de Prague a été inauguré avec une œuvre musicale d'un compositeur Tchèque : Anton Dvorak
- 16) Des instructeurs militaires français ont participé à la formation militaire et à l'entraînement des troupes tchèques dans l'entre-deux-guerres VRAI FAUX
- 17) Les automobiles Skoda et les chaussures Bata sont l'une des fiertés de l'histoire de l'industrie tchèque
VRAI FAUX
- 18) Un chef religieux, Martin Luther est brûlé vif à Prague au XVIe siècle
- 19) Le célèbre pont de Prague, le pont Charles, tire son nom du Général de Gaulle qui fut le premier à visiter la ville libérée en 1945 VRAI FAUX
- 20) Le célèbre fleuve qui coule à Prague est le Danube VRAI FAUX
- 21) Terezin est à l'origine une ville de garnison austro-hongroise et tire son nom de l'impératrice Marie-Thérèse au XIXe siècle VRAI FAUX

Bata



- 22) Heydrich est assassiné en 1942 par des résistants tchèques parachutés depuis Londres VRAI FAUX
- 23) Les pogroms (persécutions contre les juifs) étaient nombreux au moyen-âge : c'est ainsi que le ghetto juif est détruit au XIVe siècle à Prague VRAI FAUX
- 24) La petite forteresse a détenu pendant quelques années l'assassin du prince héritier François-Joseph assassiné à Sarajevo en 1914 VRAI FAUX
- 25) Après l'assassinat de Heydrich en 1942, Hitler a ordonné la destruction de la ville de Prague VRAI FAUX



- 26) Une immense statue de Staline a été érigée entre 1949 et 1955 à l'époque où la Tchécoslovaquie était une dictature communiste VRAI FAUX

- 27) Milan Kundera est un célèbre écrivain tchèque. L'un de ses romans, « L'insoutenable légèreté de l'être » a été adapté au cinéma en 1988 et a en partie été tourné à Lyon VRAI FAUX

- 28) Le film du réalisateur tchèque Milos Forman « Amadeus » retrace une partie de la vie de Mozart à Prague ; il a notamment été tourné au Théâtre des Etats.

VRAI FAUX

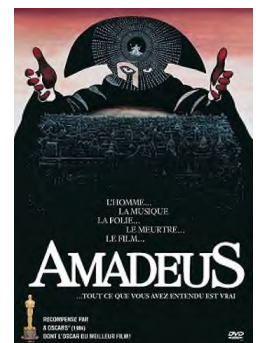


- 29) De nombreux villages dans le monde ont été nommés ou renommés « Lidice » à la suite du massacre du village tchèque par les nazis en 1942 VRAI FAUX
- 30) Certains nazis qui ont commis les crimes de Lidice ont été employés par les services secrets soviétiques après la guerre VRAI FAUX
- 31) Un fauteuil du théâtre des Etats à Prague est sensé donner d'excellentes notes d'Histoire-Géographie à celui qui s'assoit dedans VRAI FAUX
- 32) Un grand écrivain français, Victor Hugo, a été ambassadeur en République tchèque VRAI FAUX
- 33) Lors des accords de Munich en 1938, la Tchécoslovaquie fut quasiment livrée aux mains de Staline VRAI FAUX

- 34) Au moyen-âge l'un des rois de Bohême eut pour nom Ottokar, ce qui permit à la Bohême de mettre en place au XXe siècle un ensemble de lignes d'autobus performant. VRAI FAUX

- 35) Charles IV, roi de Bohême, a été élevé à Paris au Louvre VRAI FAUX

- 36) Le style « Art Nouveau » qui se répand en Europe de l'ouest s'appelle en république tchèque « Sécession » : de nombreux immeubles de la ville ont des façades de ce style VRAI FAUX



- 37) Franz Kafka est un immense écrivain tchèque qui a demandé expressément à son ami qu'à sa mort tous ses livres et manuscrits soient brûlés. Son ami n'en a rien fait, heureusement pour nous. VRAI FAUX
- 38) Sur la place de la vieille ville une horloge astronomique met en action à chaque heure différents personnages VRAI FAUX
- 39) Le grenat de Bohême est l'une des richesses exploitées depuis très longtemps et aujourd'hui souvent vendue aux touristes VRAI FAUX

- 40) L'université de Prague porte le même nom que son célèbre pont VRAI FAUX

PROJET « ECLATS DE BOHEME » - ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES, SITOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE

Une petite sélection, subjective, pour moyens et grands, d'ouvrages en lien avec le projet « Eclats de Bohême ».

NB : les œuvres sont classées chronologiquement, des plus anciennes aux plus récentes.

OUVRAGES GENERAUX

LE NAZISME

- WIEVIORKA, Annette, *Auschwitz expliqué à ma fille*, Seuil, 1999
- LONGERICH, Peter, « Nous ne savions pas », Les Allemands et la Solution finale 1933-1945, 2006, Editions Heloïse d'Ormesson, 2008
- BENSOUSSAN, Georges, (dir.), DREYFUS, Jean-Marc, (dir.), HUSSON, Edouard, (dir.), *Dictionnaire de la Shoah*, Paris, Larousse, coll. « À présent », 2009
- ROUSSO, Henry, *La seconde guerre mondiale expliquée à ma fille*, Seuil, 2013
- CHAPOUTOT, Johann, *La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 2014
- BENSOUSSAN, Georges, *Atlas de la Shoah, La mise à mort des juifs d'Europe, 1939-1945*, Autrement, 2014

HISTOIRE DE PRAGUE ET DE LA REPUBLIQUE TCHEQUE

- KRÁL, Petr, *Prague, 1968*, Centre National de la Photographie, 1990
- MICHEL, Bernard, *Histoire de Prague*, Fayard, 1998
- MARES, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Perrin, Tempus, 2005

TEREZIN

- BLODIG, Vojtech, BENESOVA, Miroslava, POLONCARZ, Miroslava, *La petite forteresse de Terezin 1940-1944*, Editions V Raji, 1997
- FOUCHER, Dominique et ZEITOUN, Sabine, *Le masque de la Barbarie*, catalogue de l'exposition du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon, ed. Ville de Lyon/CHRD, 1998
- SEIFERT Jaroslav, *Terezin, Litomerice, lieux de souffrance et d'héroïsme*, Editions V Raji, 2003
- BLODIG, Vojtech, *Guide to the Permanent Exhibition of the Ghetto Museum in Terezin*, Oswald Edition, 2003 et 2006
- COQUIO, Catherine, KALISKY, Aurélia, *L'enfant et le génocide, Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Robert Lafont, Coll. Bouquins, 2007
- GINZ, Petr, *Journal 1941-1942*, Seuil, 2010
- LANZMANN, Claude, *Un vivant qui passe, Auschwitz 1943 – Theresienstadt 1944*, Editions Mille et une nuits / Arte Editions 1997, Réédition Folio 2013
- LANZMANN, Claude, *Le dernier des injustes*, Gallimard, 2015.

L'ATTENTAT CONTRE HEYDRICH

- Ivanov, Miroslav, *L'attentat contre Heydrich*, Robert Laffont, 1971

ROMANS

- HASEK, Jaroslav, *Le brave soldat Chveik*, Gallimard, Folio, 1975

- FRIEDMAN, Carl, *Mon père couleur de nuit*, Van Oorschot, 1991, Denoël, 2001, Folio 2005
- GERMAIN, Sylvie, *La pleurante des rues de Prague*, Gallimard, 1994
- SZPILMAN, Wladyslaw, *Le pianiste*, Robert Laffont, 1998, réédition Pocket, 2002
- BOR, Joseph, *Le Requiem de Terezin*, Robert Laffont, 1965, Réédition Livre de Poche, 2009
- ANGLADA, Maria Angels, *Le violon d'Auschwitz*, 1994, Stock, 2009, rééd. Le livre de Poche, 2010
- BINET, Laurent, *HHhH*, Grasset, 2009, rééd. Livre de poche, 2011 [NB : le titre du roman dérive d'un surnom utilisé par les SS « *Himmlers Hirn heisst Heydrich* » : « *Le cerveau de Hitler s'appelle Heydrich* »].
- LEWINSKY, Charles, *Retour indésirable*, Grasset, 2011 [Kurt Gerron et la commande du film de propagande par les nazis]
- GUENASSIA, Jean-Michel, *La vie rêvée d'Ernesto G.*, Albin Michel, 2012
- BRASK, Morten, *Terezin Plage*, 2007, Presse de la cité, 2011, rééd. Pocket 2013
- LAMBERT, Christophe, *Lever de Rideau sur Terezin*, Bayard, 2015 [littérature jeunesse]
- CHOPLIN, Antoine, *Une forêt d'arbres creux*, La Fosse aux Ours, 2015

POESIE

- DESNOS, Robert, *Œuvres*, Collection Quarto, Gallimard, 2003

ESSAIS, TEMOIGNAGES

- MANN, Erika, *Quand les lumières s'éteignent*, 1940, Grasset, 2011
- ANTELME, Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1957
- LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, 1958, Julliard, 1987
- Wiesel, Elie, *La nuit*, Editions de Minuit, 1958
- LEVI, Primo, *Naufragés et rescapés*, 1986, Gallimard, 1989
- SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994
- GRINSPAN, Ida, POIROT-DELPECH, Bertrand, *J'ai pas pleuré*, Robert Laffont, 2002
- SEMPRUN, Jorge, *Exercices de survie*, Gallimard, 2012

PRAGUE

- WITTLICH, Petr, *Prague fin de siècle*, Flammarion, 2001
- RUNFOLA, Patricia, *Prague au temps de Kafka*, Editions de la Différence, 2002
- THEINHARDT, Marketa, *Prague*, Mazenod collection Citadelles, 2005
- MICHEL, Bernard, *Prague Belle époque*, Aubier, 2008
- Cartoville « Prague », Gallimard, 2016
- Guide Gallimard « Encyclopédie du Voyage » Prague, Gallimard, 2016
- Le guide du Routard Prague, Hachette, 2016

BANDES DESSINEES

- SPIEGLEMAN, Art, *Maus*, Pantheon Books 1973, Flammarion, 1987
- RIVIERE, François, BORILE Gabrielle, CARIN Francis, *La nuit de Prague*, Le Lombard, 1996

LA MUSIQUE DANS LES CAMPS NAZIS

- KARAS, Jonas, *La musique à Terezin 1941-1945*, Gallimard, 1993
- GINER, Bruno, *De Weimar à Terezine, L'épuration musicale 1933-1945*, Van de Velde, 2006

- GINER, Bruno, *Survivre et mourir en musique dans les camps nazis*, Berg International Editeurs, 2011
- SAINTOURENS, Thomas, *Le Maestro, A la recherche de la musique des camps*, Stock, 2012
- AZOULAY, Hélios, DAUZAT, Pierre-Emmanuel, *L'enfer a aussi son orchestre, la musique dans les camps*, Vuibert, 2015 (avec un CD d'œuvres composées dans différents camps nazis)
- Extraits de BRUNDIBAR de Krasa ; de l'EMPEREUR D'ATLANTIS de V. Ullmann et du REQUIEM de Verdi

FILMOGRAPHIE

- DOCUMENTAIRES

- LANZMANN, Claude, *Un vivant qui passe, Auschwitz 1943 – Theresienstadt 1944*, 1997 (v. aussi infra. section « sitographie »), 1997
- BRADA, Petr, *A Town marked by tragedy, Chapters from Terezin's History*, Kratky Film, Prague, 2006 (DVD vendu au Mémorial de Terezin)
- HERSONSKI, Yael, *Quand les nazis filmaient le ghetto*, Diffusion Histoire, 2010
- LANZMANN, Claude, *Le dernier des injustes*, 2013.
- BINDING, Dorothee, MIRROW, Benedict, *Refuge in Music, Musik als Zuflucht, Terezin – Theresienstadt*, DVD Deutsche Grammophon, 2013 (Documentaire de 60 mn et concert de 105 mn d'œuvres musicales composées et jouées à Terezin)
- BUZKOVA, Jarmila, *Opération Anthropoïde : Eliminer le SS Heydrich*, Diffusion France 3, 2015
- SMETANA, Frederika, *Denise et Marco*, 2015
- EVANS, Guy, *Mozart à Prague*, Diffusion Arte (présenté par Rolando Vilazon), 2016
- *Echappées Belles, saison 11, Un Week-end à Prague*, Diffusion France 5 Novembre 2016

- FILMS

- LANG, Fritz, *Les bourreaux meurent aussi*, 1943
- SIRK, Douglas, *Hitler's Madman*, 1943
- GERRON, Kurt, *Theresienstadt, Der Führer schenkt den Juden eine Stadt*, 1944 (Film de propagande réalisé sous le contrôle des nazis)
- RADOK, Alfred, *La longue route (Daleka Cesta)*, 1950
- SEQUENS, Jiri, *Commando à Prague*, 1965
- COSTA-GAVRAS, *L'aveu*, 1970
- GILBERT, Lewis, *Sept hommes à l'aube (Opération Daybreak)*, 1975
- FORMAN, Milos, *Amadeus*, 1984
- SODERBERGH, Steven, *Kafka*, 1991
- NIKOLAEV, Petr, *Lidice*, 2011
- ELLIS, Sean, *Anthropoid*, 2016
- JIMENEZ, Cédric, *HHhH*, 2017 (d'après le roman de Laurent Binet ; date de sortie encore inconnue à l'heure de la réalisation de ce document)

SITOGRAFIE

- Le procès du boucher nazi Jockl <https://www.youtube.com/watch?v=vxZdEsoh1xs>
- La mémoire du drame de Lidice <http://desaix.unblog.fr/2007/02/06/lidice-et-ses-enfants-martyres/>
- Nombreuses archives filmiques conservées par le Mémorial de l'Holocauste de Washington (fonds Steven Spielberg) du film de propagande tourné pour la Croix Rouge tourné en 1944 https://www.ushmm.org/wlc/fr/media_fi.php?ModuleId=0&MediaId=436

https://www.ushmm.org/online/film/display/detail.php?file_num=565

- LANZMANN, Claude, *Un vivant qui passe, Auschwitz 1943 – Theresienstadt 1944*, Document conservé par le Mémorial de l'Holocauste de Washington
https://www.ushmm.org/online/film/display/detail.php?file_num=5278
- Une anthologie des poèmes d'enfants de Terezin,
<https://aquariumvert.wordpress.com/2013/02/11/poemes-denfants-de-theresienstadt/>

DIVERS

- Coordonnées géographiques du monument aux héros tchèques de l'opération Anthropoid (sur les lieux mêmes de l'attentat) : Latitude 50° 7'4.31"N Longitude 14°27'54.67"E
- *Europe during the war*, S. Reich, *Different trains*